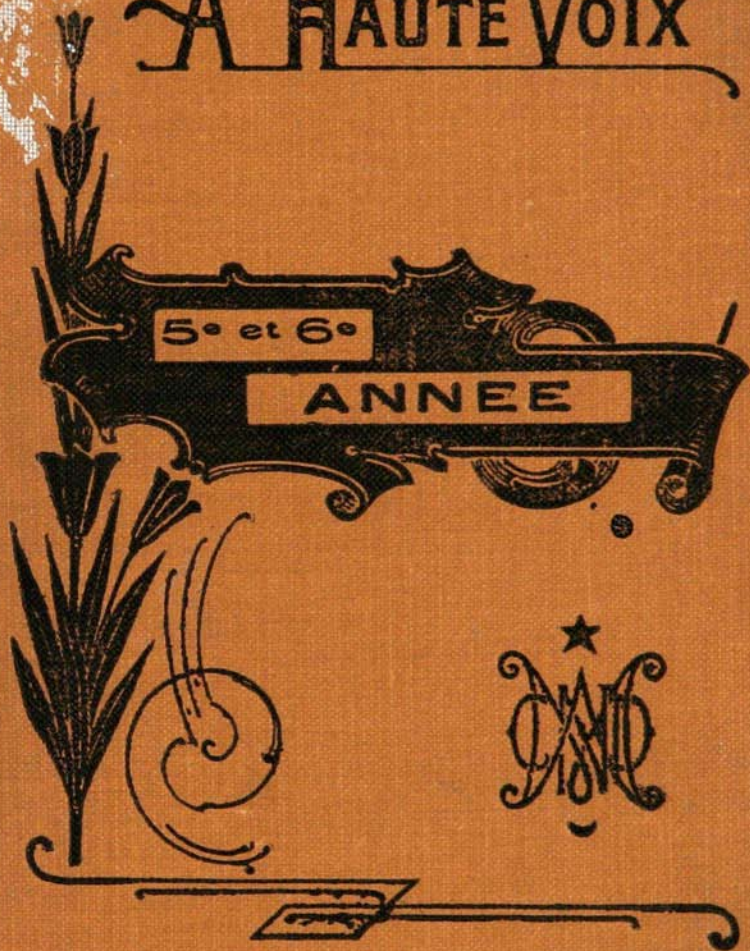


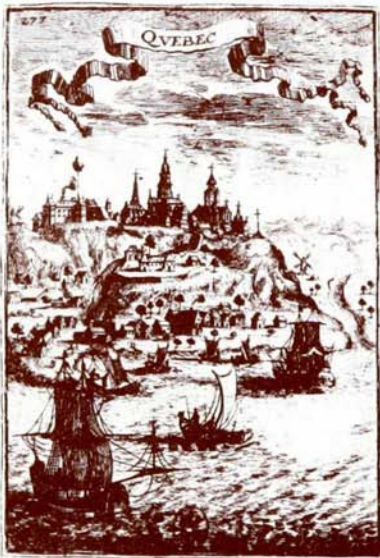
LECTURE

A HAUTE VOIX

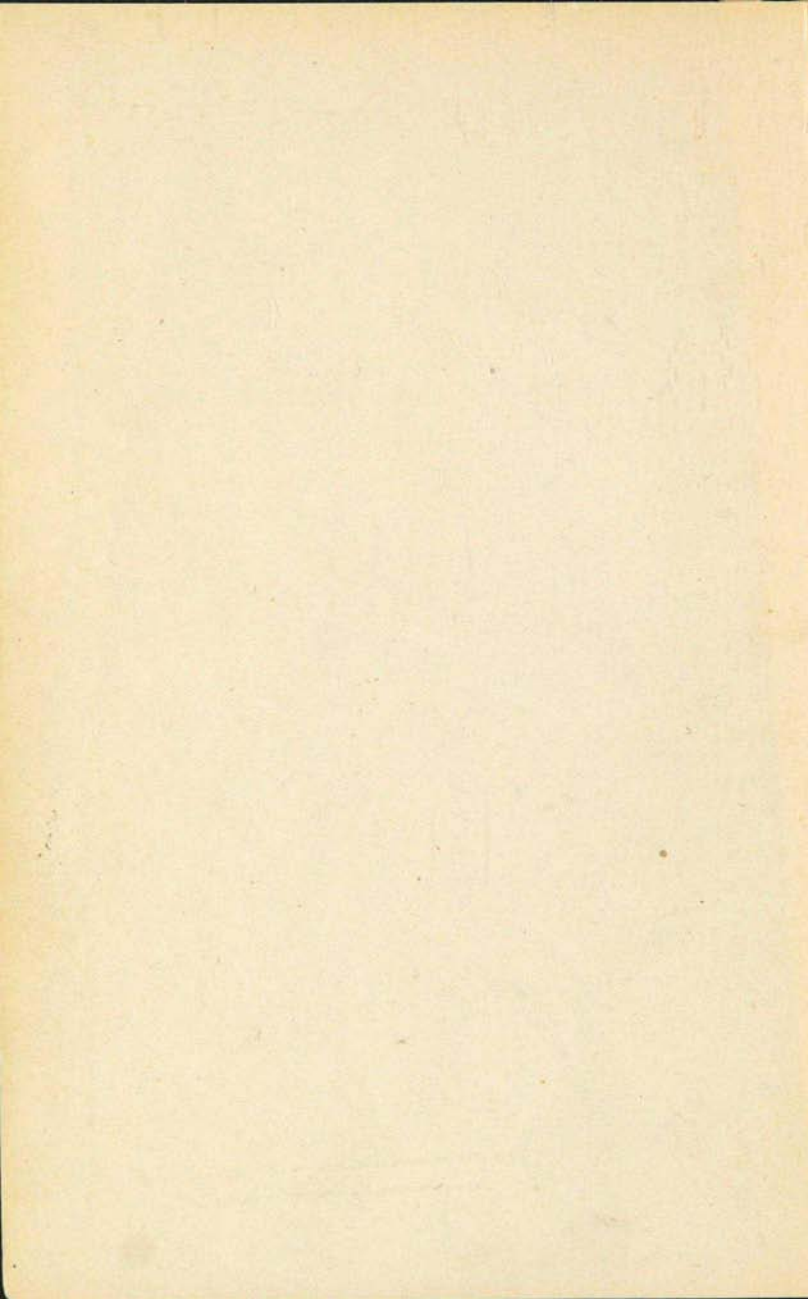
5° et 6°

ANNEE





Bibliothèque Nationale du Québec



Wf =

LECTURE A HAUTE VOIX

LECTURES ET RECITATIONS

ACCOMPAGNÉES D'UNE

ETUDE THEORIQUE ET PRATIQUE DE LA PRONONCIATION
FRANÇAISE

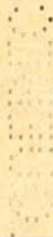
5° et 6° ANNEE



MONTREAL

1918

HC
2115
L4718C
1918
dx B



Droits réservés, Canada, 1918,
par les SŒURS DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
de Montréal.

PC
2115
S3165
1918

AVERTISSEMENT

Notre livre de lecture à haute voix, troisième et quatrième année, a traité de la partie mécanique de la lecture, c'est-à-dire de cette partie qui a pour objet principal la pureté des sons et l'articulation des mots.

Cela est bien élémentaire, sans doute, mais de toute première nécessité, autant que l'est un bon instrument au musicien qui désire atteindre la perfection dans l'exécution d'un morceau.

Nous supposons donc que l'élève s'est appliqué à se débarrasser de ses défauts de prononciation ; qu'elle a, de plus, essayé de faire acquérir aux organes articulateurs — langue, lèvres, gosier — la souplesse en même temps que la fermeté requises pour rendre très nettement toute émission de voyelle ou de consonne. Mais ce travail de correction suppose chez l'élève plusieurs années d'application ferme et persévérante, c'est pourquoi nous avons trouvé bon de poursuivre encore dans ce manuel, cinquième et sixième année, l'étude mécanique de la lecture ; étude à laquelle il faut revenir toujours, jusqu'à ce que l'habitude du « beau parler » du parler correct, net et distinct soit passée dans le langage même.

Ainsi muni d'un bon mécanisme, il faut de plus donner à sa voix une direction intelligente, en apportant une attention spéciale à ne faire que les intonations ou inflexions qui conviennent aux idées et aux sentiments exprimés dans le texte.

Cette culture de la voix, l'élève, guidée par la maîtresse, a dû la commencer en quatrième année, mais elle doit se continuer, et de façon plus étendue, en cinquième et en sixième année. Et cela nous amène à présenter dans ce volume quelques explications sur la partie *interprétative* ou plus simplement expressive de la lecture.

Ces conseils pratiques sur la lecture expressive, conseils très sommaires sans doute, ont été distribués, ça et là, au cours de ce volume. Mais comme tout se tient dans l'art de la diction, il serait à désirer que l'élève prit connaissance de ces leçons dès les premiers mois de l'année. Comment, en effet, séparer, dans la pratique, le mot de valeur ou le groupement des mots d'avec les inflexions et le mouvement ? Impossible, puisque ces différentes parties s'appellent réciproquement. D'ailleurs, unité dans la variété, et variété dans l'unité, c'est la grande loi de toute harmonie, de tout art.

LECTURE A HAUTE VOIX

PREMIERE PARTIE

5e Année.

Prononciation. — A grave.

Prononcer purement, ce n'est pas seulement donner aux voyelles leur véritable son, c'est encore ne pas abrégger les voyelles longues, ne pas allonger celles qui sont brèves. Parmi les voyelles qu'il faut ne pas abrégger, se trouve l'**a grave**: ce qui équivaut à dire que cet **a** porte l'**accent tonique**.

Pour donner l'accent tonique à une syllabe, on **appuie** un peu plus longtemps sur cette syllabe, en **élevant** plus ou moins la voix. Mais il faut bien se garder d'exagérer ici cet accent. L'**a grave** est toujours guttural.

Cas les plus usités où l'on donne le son de l'a grave.

1° **A** surmonté d'un accent circonflexe : *blâmer, bâton, tâche*, etc.

Exceptions : terminaisons, *âmes, âtes, ât* des verbes de la première conjugaison : nous *arrivâmes*, vous *parlâtes*, qu'il *aimât*, etc.

2° Mots terminés en *asion, ation* : *invasion, passion, admiration*, etc.

3° Mots où *as, az* sont devant une voyelle : *emphase, masure, gazon*, etc.

4° Noms et adjectifs en *as* ainsi que leurs *composés* et leurs *dérivés* : *fracas, Thomas, las, délasser, damassé, lacs* (piège, où le c est nul), *vasistas*.

Exceptions : Noms dont le *singulier* est en **a** : les *acacias*, les *alinéas*, etc.

Remarque. — L'**a** est toujours *aigu* dans la *deuxième* personne du *singulier* des verbes : tu *as*, tu *chanteras*, etc. (On l'oublie trop souvent.)

5° Mots terminés en **aile** : *trouvaille*, il *taille*, etc.

Exceptions : *limaille*, *médaille*, je *travaille*, il *détaille*, et quelques autres peu usités.

6° L'usage veut l'**a** grave dans les mots : *fable*, *diable*, *carré*, *carreau*, *cadre*, *cabrer*, *barre*, *tare*, *casse*, *casser*, *classe*, *échasse*, *nasse*, *tasse*, *manne* (nourriture des Hébreux et terme médical), *damner*, *condamner*, *Jeanne Jacques*, *accabler* (a médial), et quelques autres.

7° Dans les mots où la diptongue *oi* surmontée d'un accent **circonflexe**, *oi* équivaut au son *ou* très bref, suiv d'un **a grave** : *cloître*, *croître*, il *décroît*, etc.

Le même son se retrouve dans : *bois*, *poïds*, *poï*, *poix*, *empois*, *trois*, *noix*, *poêle*, *poêlon*, *poêlier*.

En dehors des cas mentionnés dans cette leçon, l'**a** est généralement **aigu**.

O SALUTARIS HOSTIA

L'usage de chanter l'O Salutaris Hostia à la messe est d'origine toute française, et rappelle une merveilleuse délivrance de la mère patrie.

C'était en 1513. De tous côtés, les guerres avaient éclaté contre la France ; elle était attaquée sur toutes ses frontières à la fois, et cette invasion générale la jetait dans le plus grand péril.

Que fait Louis XII en voyant son royaume sur le bord de l'abîme ? Il se retourne vers Dieu ; il demande aux

évêques d'implorer le secours du ciel, en chantant au moment de l'élévation la strophe touchante :

O Salutaris Hostia,
 Quæ cœli pandis ostium,
 Bella premunt hostilia,
 Da robur, fer auxilium.

« Nos ennemis nous pressent de toutes parts ; Jésus-Hostie, soyez notre force, venez à notre secours. » Et les Français virent l'abîme se fermer tout à coup sous leurs pas.

La ligue hostile à la France se trouva dissoute « d'une façon merveilleusement étrange », dit l'histoire, et l'Hostie salutaire sauva la France.

Expressions à expliquer : *mère patrie* — *sur le bord de l'abîme* — *voir l'abîme se fermer* — *ligue hostile*.

Questions d'intelligence. — A quelle époque remonte le fait raconté ? — Dans quel pays l'événement s'est-il passé et quel roi y régnait alors ? — Quelle demande le roi adressa-t-il aux évêques ? — Comment la France fut-elle alors sauvée de ses ennemis ? — A quel alinéa commence la narration ou le récit de l'événement ? — Dans cet alinéa, les verbes sont-ils au présent ou au passé ? — Que remarquez-vous par rapport aux temps du verbe dans l'alinéa suivant ? — Cet emploi d'un temps présent au lieu d'un passé ne prête-t-il pas plus de vie à l'action ? — Les deux expressions « sur le bord de l'abîme », « virent l'abîme se fermer » sont-elles employées au sens propre ou au sens figuré ? — De quel nom « Hostie salutaire » tient-il la place dans la dernière phrase ?

LE CAFE

Le café est le fruit ou baie du caféier, élégant petit arbrisseau dont la tige droite et la tête arrondie rappellent un jeune pommier.



Le caféier ne prospère pas en tous lieux: il lui faut un climat chaud. Son feuillage, d'un beau vert lustré, ne le quitte pas de toute l'année. Ses jolies fleurs, disposées par touffes, répandent une odeur suave.

Son fruit, en tout semblable à une grosse cerise, contient deux petites graines accolées l'une à l'autre par leur face aplatie. Ces graines, ou fèves, sont le café, dont toutes vous connaissez les usages et les bienfaisantes qualités.

Originaire de l'Asie, ce précieux arbrisseau fut transporté en Arabie. Au XVII^e siècle, on en apporta quelques pieds au Jardin des Plantes, à Paris, où on les multiplia. L'un de ces plants fut transplanté dans l'île de la Martinique par les soins du capitaine Declieux, qui le sauva d'une perte certaine au prix des plus grands sacrifices.

Pendant la traversée, l'eau douce manqua, le capitaine dut rationner l'équipage. Il n'hésita pas à se priver de sa ration pour arroser sa chère plante qui eût infailliblement péri sans cette sage précaution. Ce pied est devenu la souche de toutes les plantations de la Martinique et des colonies de l'Amérique.

Expressions à expliquer : tête arrondie — vert lustré — disposé par touffes — accolées l'une à l'autre — eau douce — devenir la souche.

Questions d'intelligence. — Donnez une description du caféier : dites comment sont sa tige, ses feuilles, ses fleurs, son fruit. — Quel climat faut-il au caféier pour qu'il croisse bien? — Y a-t-il en Amérique un pays, grand producteur de café? — D'où le café est-il originaire? — Comment a-t-il été transplanté jusqu'en Amérique? — Le café est-il généralement en usage au Canada? — Connaissez-vous quelques-unes des propriétés du café?

UN VOYAGE EN 1818

Personne ne voyageait par plaisir, il y a quelque soixante ans. On prenait alors le temps pour tout ; personne ne se pressait, et le *go ahead* des Américains était lettre morte pour nous.

Ceci me rappelle un premier voyage de Québec à Montréal dans un vapeur. C'était en octobre de l'année 1818, à onze heures du soir, que le Calédonia, dans lequel j'avais pris passage, laissa le quai de la Reine. Entre sept et huit heures le lendemain au matin, mon compagnon de voyage, feu monsieur Robert Christie, ouvrit la fenêtre de sa chambre et me cria : *We are going famously!* (nous allons rapidement!) En effet, nous étions vis-à-vis la Pointe-aux-Trembles, poussés par un vent de foudre, et nous avons parcouru sept lieues en neuf heures de temps. Nous arrivâmes au pied du courant à Montréal à l'expiration du troisième jour, tout en nous félicitant de la rapidité des voyages par la vapeur, et nous ne fûmes aucunement humiliés, en l'absence du vent favorable qui n'avait duré que vingt-quatre heures,

d'avoir recours à la force réunie de quarante-deux bœufs pour nous aider à remonter le pied du dit courant. J'avoue que c'est à bon droit que le Calédonia doit avoir été placé au premier rang des cuves ayant nom bateau à vapeur construit à cette époque. Ce qui n'empêche pas que ce ne fut qu'à regret que nous lui fimes nos adieux après les jouissances qu'il nous avait procurées.

P. A. DE GASPÉ. (*Mémoires.*)

Expressions à expliquer : *Go ahead* — lettre morte — *prendre passage* — *vent de foudre*.

Conversation sur la lecture. — Qui est l'auteur de ce fragment que vous venez de lire? — A quel pays appartient-il? — De quelles gens l'auteur veut-il parler quand, à la fin du premier alinéa, il dit « pour nous »? — A quelle époque remonte le voyage raconté? — Y avait-il alors bien longtemps que le bateau à vapeur était inventé? — Combien de temps ce voyage de Québec à Montréal prit-il à s'effectuer? — Les passagers trouvèrent-ils que ce voyage avait été rapide? — Quelles paroles de l'auteur l'indiquent? — Comment, jusqu'à cette époque, se rendait-on de Québec à Montréal? — Était-il facile de remonter le fleuve en goëlette surtout quand le vent était contraire? — Pourquoi le Calédonia dut-il être aidé par des bœufs pour se rendre jusqu'à Montréal? — Le bateau était-il avarié? l'auteur l'indique-t-il?

LES ROIS

Voici les Rois. La joie est vive à la maison.
De la cuisine, on sent comme une exhalaison
De mets appétissants, de choses succulentes;
Ustensiles brunis, lames étiaclantes,
Au fumet des pâtés, au parfum des rôtis.
En tintements joyeux mêlent leur cliquetis.

Dans la salle à manger tout prend un air de fête ;
 Sur la nappe qui luit la vaisselle s'apprête ;
 Au salon quelqu'un joue un air étourdissant ;
 Le lustre du plafond rutilé incandescent,
 Et met des plaques d'or sur les argenteries.
 La porte entre-bâillée a des chuchoteries
 Au rythme clair et gai comme un allegretto.
 C'est la voix des petits qui parlent du gâteau,
 Du gâteau merveilleux à la croûte dorée,
 A la mie odorante, et qui, pour la soirée,
 Désignera bientôt, dans ce groupe enfantin
 La reine du hasard et le roi du destin.

Ils sont là, frères, sœurs, et cousins et cousines,
 Petits voisins avec les petites voisines,
 Rieurs et babillards, tapageurs, triomphants...

Oh! les moments bénis que ces fêtes d'enfants!
 — Je serai roi, dit Paul.

— Et moi, je serai reine,

Dit Louise.

— Attendez, c'est moi la souveraine,
 S'écrie Héva; j'aurai des tas de bijoux d'or.
 — Moi, fait Joseph, j'aurai tout plein le corridor
 De soldats.

— Pas du tout, dit Albert qui s'approche;
 C'est moi le roi: j'aurai des bonbons plein ma poche!
 — Non, non!

— Si! si!

Les voix se taisent tout à coup:
 On venait de frapper à la porte; et, debout
 Au dehors, un enfant apparaissait dans l'ombre,
 Grelottant et tendant la main dans la nuit sombre.

Cette apparition ne dura qu'un instant.
 Allons, cria le père ; à table, on nous attend !
 Il ne faut pas laisser refroidir ces bonnes choses.
 Et tous ces blonds minois et ces figures roses,
 Fous de joie, et d'un même objet préoccupés,
 Autour du gai festin furent bientôt groupés.
 On avait fait des plats l'inspection sommaire ;
 Lorsque, tout étonnée :

— Hein ! voyons, dit la mère,

Qu'a-t-on fait du gâteau des Rois ?

Tout aussitôt,

Chacun de s'écrier :

— Où donc est le gâteau ?

— Mais je viens de le mettre ici, répond la bonne.

— Plus de gâteau ! reprend le père ; elle est bien bonne !

Qu'est-il donc devenu ? Quelqu'un l'aurait-il pris ?

Et les petits enfants protestent tout surpris.

Seule, Jeanne, en son coin, semblait, toute confuse,

Vouloir se dérober ou chercher une excuse.

— Toi, Jeanne ? . . .

Et la petite avoue en bégayant :

— Je l'ai donné tantôt au petit mendiant !

Et le papa charmé, que l'aveu rassérène :

— Viens m'embrasser, dit-il, Jeanne ; c'est toi, la reine !

L.-H. FRÉCHETTE.

Expressions à expliquer : *exhalaison de mets* — *choses succulentes* — *rutiler incandescent* — *reine du hasard* — *blond minois* — *inspection sommaire*.

Etude du texte. — En combien de vers l'auteur décrit-il le temps, le lieu, les personnages? — Quel est ce temps? ce lieu? quels sont ces personnages? — Trois incidents forment le nœud: les enfants discutent — quelque pauvre se présente à la porte — en se mettant à table, on constate la disparition du gâteau; déterminez les vers qui se rapportent à chacun de ces incidents. — Trouvez le dénouement, c'est-à-dire la conclusion du récit. — Qui a écrit ce morceau? — A quel pays et à quelle époque appartient ce poète?



L.-H. Fréchette.

Exercice d'analyse. — Quelle est la fonction grammaticale des mots « ustensiles, larves » (4^e vers)? — Quelle fonction grammaticale remplissent les noms « fumet, parfum » (5^e vers)? — De quels verbes les mots: *salle, nappe, salon* (7^e, 8^e, 9^e vers) sont-ils compléments?

LA PAUVRE FEMME ET LE DENIER DE SAINT PIERRE

Une pauvre femme avait pour toute richesse une poule. Chaque jour, cette poule lui donnait un œuf; chaque semaine, Monsieur le curé recevait, pour le denier de saint Pierre, l'argent provenant de la vente des œufs. Cependant, la poule allait de temps en temps faire de petites excursions dans un champ voisin de la chaumière. Le propriétaire, irrité des dégâts que lui causaient ces excursions, tua la poule de la pauvre femme. Grande désolation! comment contribuer au denier de saint Pierre?

La fervente chrétienne ne se découragea pas; elle est assez forte encore. Chaque jour elle se rend au bois et y fait deux fagots; elle vend ses fagots et en porte le prix au curé. Mais le bon Dieu voulut éprouver sa constance et sa générosité. Elle tomba malade et se vit clouée sur son misérable grabat. Où trouvera-t-elle le moyen de continuer son œuvre de charité?



Une femme, sa voisine, touchée de sa faiblesse et de son dénûment, lui porte chaque jour un verre de vin. Que fait notre héroïque malade? Elle verse le vin dans une bouteille; lorsque la bouteille est pleine, elle la fait vendre, et le produit en est encore pour le denier de saint Pierre.

Ne sentez-vous pas des larmes d'émotion mouiller vos paupières à la lecture de ce touchant récit? O charité chrétienne, que tes industries sont merveilleuses, comme tu sais grandir et transformer en héros les cœurs les plus petits, les plus simples en apparence! Divine charité,

viens aussi embraser nos cœurs, viens leur livrer le secret de tes pieuses industries et de tes généreux sacrifices.

Expressions à expliquer : *être cloué sur un grabat* — *être touché de la faiblesse* — *savoir grandir les cœurs les plus petits.*

Questions d'intelligence. — Qu'est-ce que le denier de saint Pierre? — Quel moyen la pauvre femme employa-t-elle d'abord pour pouvoir contribuer à ce denier? — Comment ce premier moyen lui échappa-t-il? — Que fit-elle alors pour se procurer de quoi fournir sa modeste contribution? — Plus tard, la pauvre femme ne put pas poursuivre son travail, cessa-t-elle pour cela de fournir sa contribution? — Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans les trois moyens employés par cette courageuse femme, une gradation bien marquée, c'est-à-dire qu'ils exigent d'elle des sacrifices de plus en plus coûteux?

NOMS GEOGRAPHIQUES DU CANADA

N'est-ce pas une sorte de baptême que l'on confère aux monts et aux fleuves, aux paroisses et aux cités, quand on les marque du nom qu'ils doivent porter devant les hommes et devant l'histoire? Et comme l'on se plaît, dans les familles, à donner au nouveau-né un nom qui rappelle quelque heureux souvenir, un parent, un ancêtre, un ami, il arrive que les plus curieuses ou les plus touchantes coïncidences ont parfois déterminé le choix de ces vocables qui servent à désigner les lieux. La plupart de nos noms géographiques sont les témoins irrécusables d'un événement historique, à moins qu'ils ne rappellent plutôt la mémoire des anciens seigneurs et

pionniers, qu'ils ne consacrent la carrière des ministres, députés et curés, ou qu'ils ne dessinent en leur signification pittoresque la configuration des choses qu'ils représentent.

Par exemple, Kamouraska * signifie dans la langue des Cris : *Il y a du jonc au bord de l'eau*; Berthier (en bas) est ainsi appelé du nom d'*Alexandre Berthier* qui fut le premier concessionnaire de la seigneurie de Berthier, laquelle était plus connue à l'origine sous le nom de Bellechasse. Le nom même de Bellechasse fut d'abord donné aux îlets qui se trouvent en face de Berthier, îlets que Champlain, en 1629, désigne sur sa carte du nom d'*Isles de chasse*.

La Canardière, près de Québec, est ainsi nommée à cause du grand nombre de *canards* sauvages qui venaient s'abattre sur ses grèves. Le mot Canada, c'est M. le docteur Dionne qui l'affirme, a été donné à ce pays par les Iroquois qui l'habitaient encore au temps de Jacques Cartier; il signifie *ville, village, amas de cabanes, bourgade*. Le mot Québec, sur lequel on a tant disserté, est un mot indien, c'est M. l'abbé Amédée Gosselin qui le démontre cette fois, et ce mot signifie *détroit, rétrécissement, c'est bouché, c'est obstrué*. Et vous devinez quel fleuve, à Québec, se rétrécit, se bouche et s'obstrue.

L'ABBÉ C. ROY. (*Essais sur la littérature canadienne*.)

Expressions à expliquer : *témoin irrécusable* — consacrer la carrière — marquer d'un nom.

Conversation sur la lecture. — Comment l'auteur considère-t-il le fait de donner un nom aux lieux

* Les noms géographiques de la province de Québec, par M. P.-G. Roy.

géographiques? — Sur quoi d'ordinaire s'appuie le choix de ces noms? — Que rappellent la plupart des noms géographiques du Canada? — Dites pourquoi les noms de Kamouraska, Berthier, Bellechasse, la Canardière, ont été donnés aux endroits qu'ils désignent. — Que signifient les noms Canada et Québec? — Ce morceau de lecture peut se diviser en deux parties bien distinctes, dont la seconde sert à prouver la première: délimitez ces deux parties. — Quelle chose, avancée par l'auteur dans la première partie, est confirmée par le nom de Kamouraska? par le nom de Berthier? par le nom de Bellechasse? par la Canardière? par Canada? par Québec?

LE CHENE ET L'ARBRISSEAU

Un jeune enfant avec son père
Se promenait dans un jardin,
Et ne songeait qu'à se distraire
De l'ennui qu'il avait essuyé le matin,
Tout en feuilletant sa grammaire,
Lorsqu'ils trouvèrent en chemin
Un arbrisseau dont la tempête
Avait courbé la tige et fait plier la tête
En forme à peu près de berceau.
A cet aspect, le sage père,
Voulant à son cher jouvenceau
Donner un avis salulaire:
— Mon fils, dit-il, prenez cet arbrisseau,
Et rétablissez-le dans sa forme première.
— Volontiers, papa, dit l'enfant.
Aussitôt il le prend, et sans beaucoup de peine
Il le redresse au même instant,

— Fort bien, dit le mentor, mais voyez-vous ce chêne
 Que son poids vers le sol entraîne ?
 Quoique déjà fort avancé,
 Il aurait bien besoin d'être un peu redressé :
 Allez lui rendre ce service.
 — Oh ! oh ! dit l'enfant en riant,
 Papa, pour moi quel exercice !
 Je le tenterais vainement :
 Mon bras est un peu trop novice ;
 Je m'en serais chargé fort aisément.
 Lorsque cet arbre était encore dans son enfance.
 Mais de le redresser ce n'est plus la saison,
 Et le bras même de Samson
 Ne vaincrait pas sa résistance.
 — Oui, mon fils, vous avez raison,
 Reprit alors le père, et cette expérience
 Pour vous doit être une leçon.
 Nos penchants dans le premier âge,
 Sont faciles à corriger ;
 Mais on ne peut plus les changer,
 Quand ils sont affermis par le temps et l'usage.

L'ABBÉ REYRE.

Etude du texte. — Combien de vers l'auteur emploie-t-il pour nous faire connaître le temps, le lieu, les personnages, en un mot pour l'exposition ? — Combien en emploie-t-il pour nous faire connaître le nœud, c'est-à-dire les événements qui se déroulent ? — Où est le dénouement, c'est-à-dire le résultat des événements ? — En combien de vers la morale est-elle exprimée ? — Cette morale découle-t-elle naturellement des événements racontés ? — L'enfant à qui elle s'adressait, a-t-il pu facilement la comprendre ? — Cette morale est-elle vraie ? est-elle appropriée au sujet ? — Que veut dire le mot *jouvenceau* ? —

Est-ce un mot d'un usage habituel? — Que signifie le mot *mentor*? — Ce nom n'est-il pas un nom propre? — A quoi l'auteur fait-il allusion en disant : *le bras de Samson*?

UN PREMIER DEUIL

Il y a vingt-sept ans de cela... J'ai son portrait sous les yeux; je tâche de me rappeler cette figure que mon cœur connaît, mais dont ma vue n'a retenu aucune image. Aussi lorsque je contemple cette photographie, je répète volontiers cette phrase d'une romance connue :

« Et pour elle, ô mon Dieu, que j'aurais eu d'amour! »

Si ma mère eût vécu, je ne sais pas quelle direction ma vie aurait prise. Qui sait? Peut-être m'aurait-elle trop aimé, et l'aurais-je aimée plus que la volonté du bon Dieu. Rien de ce qui retourne à Dieu n'est perdu... Je cite un fragment écrit à quatorze ans, dans un de ces accès de mélancolie que bien des orphelins connaissent :

« Nom béni d'une mère, faut-il que je sois condamné à ne plus te savourer? Faut-il qu'arraché de ma bouche par la mort, tu ne viennes plus épanouir mes lèvres. O mère chérie! Ce nom que je bégayai sur ton sein, que j'implorai dans mon enfance, montera toujours vers toi. Maintenant, plus rapide que la flèche, il percera cette voûte étoilée, au delà de laquelle tu résides toute rayonnante de gloire; il viendra dire à ton cœur que mon cœur soupire à te rejoindre, et qu'il manque toujours quelque chose à l'enfant qui n'eut pas de mère à son berceau.»

Chose curieuse, sans me souvenir des circonstances de cette mort, la scène des funérailles est encore toute fraîche à ma mémoire. On m'avait retiré de la foule en

deuil qui remplissait la maison; j'étais assis au bas de l'escalier, près d'un vieux domestique, et je suivais de l'œil le convoi funèbre qui se déroulait tout le long du jardin.

« Où la mène-t-on ? » m'écriai-je en voyant le corbillard prendre la route de l'église. Le vieux serviteur ne me répondit que par un sanglot.

Les chœurs entonnèrent leurs psaumes de douleur... Je fus traîné dans la chambre de ma bonne. Voyant tout le monde pleurer, j'en fis autant, mais sans pouvoir encore apprécier mon malheur.

ÉMILE PICHÉ.

Expressions à expliquer : *retenir une image — accès de mélancolie — savourer un nom — voûte étoilée — convoi qui se déroule.*

Etude du texte. — Quel est le sujet de ce morceau ? — A ne lire que le premier alinéa sait-on bien de qui ou de quoi l'auteur veut parler ? — Ce morceau est sans doute une page du journal intime de l'auteur, cela n'explique-t-il pas l'obscurité qu'on remarque au début ? — Dès le deuxième alinéa le lecteur est renseigné : dites alors de quoi il s'agit. — Citez une affirmation générale très juste, comprise dans le deuxième alinéa. — Pourquoi l'auteur dit-il « retourné à Dieu » et non « va vers Dieu » ? — Cette seconde manière de parler eût-elle exprimé plus ou moins que celle dont l'auteur s'est servi ? — Trouvez un témoignage rendu par l'auteur à la sagesse de la Providence divine : ce témoignage on ne le lit pas, mais l'auteur le laisse deviner dans le 2^e alinéa. — La dernière proposition du 3^e alinéa n'est-elle pas en contradiction avec ce que l'auteur a déjà avancé et même avec la suite du sujet ? — Quel incident touchant l'auteur raconte-t-il dans les alinéas suivants ? — Expliquez le sens de la dernière phrase. — Dans la dernière phrase ne pourrait-on pas remplacer « apprécier » par « mesurer l'étendue » ? — Quelles qualités morales cette page révèle-t-elle chez l'auteur ?

KATARI TEKAKOUITA

La vie de Katari Tékakouita, vierge iroquoise, qu'on a surnommé le « lis de la vallée des Mohawks », est pleine d'un touchant intérêt. Elle naquit chez les Agniers en 1656, et fut instruite des vérités de la foi, par le Père de Lamberville. Après son baptême, Katari devint en peu de temps un modèle accompli de la vie chrétienne. Désirant suivre sa religion avec plus de fidélité, elle se joignit à la petite colonie iroquoise fondée à La Prairie de la Madeleine (1670). Dès ce moment, livrée toute à Dieu, cette âme pure passait des heures entières en communication avec lui; on la voyait comme une lampe ardente se consumer au pied du Saint Sacrement, qu'elle laissait, le soir, aussi tard que possible. Dégagée de tout lien terrestre, elle ne soupirait que vers le ciel, et ses austérités ne connaissaient plus de bornes.

Le 17 avril 1680, une mort précieuse couronna cette vie plus angélique qu'humaine, à la mission du Sault-Saint-Louis.

Plusieurs guérisons miraculeuses attestèrent la haute sainteté de celle que le Père de Charlevoix a surnommée « la Geneviève de l'Amérique Septentrionale ». Les Jésuites ont adressé une demande au Saint-Siège pour l'introduction de la cause de l'héroïne indienne, en même temps que celle des martyrs du Canada.

(*Histoire de l'Église du Canada.*)

Conversation sur la lecture. — A quelle nation appartenait Katari Tékakouita? — Est-il exact de l'appeler « vierge iroquoise » puisqu'elle est née chez les Agniers? — « Mohawks » est le nom anglais des Agniers; expliquez le sens de la périphrase; *le lis de la vallée des*



Mohawks. — Que fit Katari pour pouvoir pratiquer sa religion avec plus de fidélité? — Rapportez ce que l'on dit de la piété de la jeune Iroquoise. — Que dit-on de ses austérités? — Où et quand mourut-elle? — Quel âge avait-elle alors? — Comment le P. Charlevoix appelle-t-il Katari? — Que laisse-t-il entendre par là?

Exercice d'analyse. — Quelle est l'idée principale de ce morceau? — Cette idée est-elle juste? — Cette vie de la vierge iroquoise est-elle réellement intéressante? — Toute la suite de ce morceau n'est-elle pas la confirmation ou le développement de l'idée principale? — Combien de propositions renferme la première phrase? — Si la complétive, au lieu d'être intercalée dans la proposition principale, avait été rejetée à la fin, le sens en aurait-il souffert?

A MESDEMOISELLES AGNES ET LUCE VEUILLOT

Epoisses, 9 février 1861.

Mes chères fillettes, vos petites lettres m'ont fait grand plaisir. Vous avez bien tort de croire que vous n'avez rien d'intéressant à me dire. C'est quelque chose de très intéressant pour moi de savoir que vous travaillez, que vous m'aimez, que vous avez une belle poupée à laquelle on pourra remettre un bras et une tête. Voilà une heureuse poupée! Quel avantage pour beaucoup de gens si l'on pouvait leur remettre une tête. Les uns se feraient refaire le nez, les autres le teint, les autres toute la physionomie. On verrait alors que beaucoup de personnes qui semblent charmées de leur visage, n'en sont pas si contentes en secret; mais comme la plupart de ceux qui se feraient refaire le visage ne songeraient pas du tout à se faire refaire la cervelle, ils seraient aussi désagréa-

bles et aussi laids et ils s'étonneraient de passer leur vie chez le fabricant de têtes pour être toujours les mêmes, c'est-à-dire sots, ennuyés et ennuyeux.

C'est en quoi, nous autres chrétiens, si nous le voulons, nous sommes plus heureux que les poupées. Il y a un fabricant dont je peux vous donner l'adresse, qui fait de petites retouches au cerveau et qui, par ce moyen, sans rien changer en apparence au visage, le réforme néanmoins considérablement et même le change du tout au tout. Il le rend ouvert, avenant, gracieux, aimable, en dépit de toutes les déficiences qui s'y peuvent trouver. Il y maintient l'innocence candide, blanche, qui est le plus beau teint que l'on puisse avoir, et le plus solide; il y fait luire l'intelligence, c'est l'éclat qui passe tout éclat; il y fait rayonner enfin la bonté, charme suprême qui réjouit tous les regards et attache tous les cœurs. Là où s'épanouit la bonté, on ne voit plus rien de laid; il n'y a plus ni gros nez, ni petits yeux, ni vilaines dents; il n'y a plus de laideur. Envoyez votre poupée chez le fabricant qui fait les visages, mais vous, très chères fillettes, allez à Celui qui retouche et raccommode les cervelles, si toutefois vous en avez besoin.

Tout va bien ici et l'on vous aime beaucoup.

Adieu, mes enfants, à bientôt, oh! comme on s'embrassera.

LOUIS VEUILLOT.



Louis Veillot.

Expressions à expliquer : *faire de petites retouches — changer du tout au tout.*

Explication du texte. — Quel est l'auteur de cette lettre? — Dans quel pays et à quelle époque vivait-

il? — A qui cette lettre est-elle adressée? — Si vous aviez à indiquer trois parties dans cette lettre, comment la partageriez-vous? — Citez le passage où l'auteur est surtout satirique, c'est-à-dire celui où il ridiculise certains gens. — De quel fabricant l'auteur offre-t-il l'adresse?—Quelle puissance l'auteur attribue-t-il à ce fabricant auquel les chrétiens doivent recourir? — Que dit l'auteur en parlant de l'intelligence et de la bonté? — Quelle qualité du style domine dans ce sujet? — La simplicité et le naturel: ces deux qualités ne sont-elles pas indispensables dans une lettre?

LA PETITE BÊTE

Voilà longtemps, longtemps, longtemps,
 Lorsque j'étais toute petite...
 (Mon Dieu! que le temps passe vite!
 J'aurai demain mes dix-huit ans!)

Dès que je voyais ma grand'mère,
 Ma bonne grand'mère aux yeux doux,
 Je bondissais sur ses genoux,
 Je baisais sa tête si chère,

Et, sans prendre au fond de son sac
 La friandise toute prête :
 « Fais-moi voir la petite bête
 Qui fait tic-tac, tic-tac, tic-tac! »

Lors, doucement, de sa poitrine
 Elle tirait sa montre d'or,
 Un bijou que je vois encor
 Avec sa ciselure fine,

Moi, je m'empressais de saisir
A deux mains la rare merveille ;
Je l'appliquais à mon oreille
Tout en rougissant de plaisir,

Et puis, tranquille comme un ange,
J'écoutais, curieusement,
Le clair et preste mouvement
De la petite bête étrange.

Ce bruit bizarre me semblait
Toujours une chose incroyable,
Et j'aurais juré que le diable, —
Ou que le bon Dieu, — s'en mêlait.

Aussi, d'une voix inquiète,
Je demandais tout bas, bien bas :
« Elle est vivante, n'est-ce pas,
Grand'maman, la petite bête ? »

Grand'mère riait de cela...
« Oui ! répondait-elle, ravie :
C'est moi qui lui donne la vie :
Mignonne, avec ce bijou-là ! »

Et je regardais, toute pleine
D'un respect non dissimulé,
L'adorable petite clef
Qui pendait à sa châtelaine.

Certain jour, — ô calamité ! —
Je crus la bête malade ;
Je voulus, bonne camarade,
Lui donner un peu de santé ;

La montre était à la ceinture
 De bonne maman, qui dormait...
 Je m'approchai d'un pas muet...
 Je pris la clef à l'aventure...

Dans un des trous du cadran clair
 Je la mis, puis d'une main forte...
 Cric... crac...—La bête était morte...
 Et grand'maman sautait en l'air !

Bientôt après, j'eus conscience
 De mon aveuglement fatal...
 La montre allait à l'hôpital...
 Et moi, j'allais en pénitence !

JACQUES NORMAND.

Expressions à expliquer : *ciselure fine* — *preste mouvement* — *respect non dissimulé* — *pas muet*.

Etude du texte. — Dites jusqu'où s'étend l'exposition dans cette narration. — Où est le dénoûment? — Comment s'appelle la partie d'une narration comprise entre l'exposition et le dénoûment? — Dans cette pièce, que fait connaître le nœud? — Pourquoi les deux derniers vers de la 1re strophe sont-ils renfermés dans une parenthèse? — N'y a-t-il pas une proposition sous-entendue entre le 2e et le 3e vers de la 3e strophe? — Le style n'a-t-il pas gagné en élégance par la suppression de cette proposition? — Qu'est-ce qu'une châtelaine? — Quelle est la signification du mot bête? — Pourquoi l'auteur s'en sert-il ici? — Le style de cette pièce n'est-il pas plein de naturel? — N'y a-t-il pas même beaucoup de naïveté? — Cette naïveté convient-elle au sujet?

Prononciation. — E muet.

L'**e** muet joue dans la langue française un rôle capital. Nulle résonnance n'y est plus *fréquente*, nulle plus *nuancée*, nulle plus *délicate*. La bien rendre est un *art difficile* autant que *nécessaire* (Gondal, p. s. s.).

Cet extrait met bien en lumière la **valeur de l'e muet** en même temps que le **soin** qu'il faut apporter dans l'émission de cette voyelle. Il fait voir aussi du même coup qu'il est impossible de donner des règles précises sur la prononciation de cet **e** muet, à cause, justement, des mille nuances dont il est susceptible.

Ces nuances mises à part, et laissées au goût, au tact du lecteur, voici quelques règles générales qu'il ne faut pas oublier.

1° A-t-on à lire un sujet *comique, badin, léger, familier, intime*, il ne faut pas hésiter à **supprimer** le plus souvent l'**e** muet, ainsi qu'on le fait en conversation. *Ex.*: Dit(es)-moi c(e) que vous pensez par la têt(e), par le cœur, comm(e) vous l(e) feriez pour un ami, pour un frèr(e), car c'est là qu(e) nous en somm(es). — (Louis Veuillot — *Lettres*.)

2° Les idées qu'on interprète, qu'on lit sont-elles plus *graves*, plus *élevées*, il faut faire entendre **davantage** les **e** muets, ne sacrifiant que ceux qui deviennent désagréables par leur lourdeur. *Ex.*: La voix (de Jésus) était très forte; on l'entendait d'un(e) extrémité à l'autre de l'immense temple. Ell(e) était c(e)pendant indiciblement douce... (Monlaur).

3° Enfin, le sujet de lecture offre-t-il des idées, des sentiments *nobles* et *sublimes*, il faut prononcer *presque tous*, pour ne pas dire tous les **e** muets. *Ex.*: C'était la sixièm(e) heure. Les ténèbres couvraient la face de la terre; seule, la tête du Christ demeurait lumineuse. (Mgr Baunard.)

Remarque. — On ne doit suivre la règle donnée, c'est-

à-dire faire entendre les **e** muets, que si la phrase est *tranquille et ferme*. *Ex.*:

O mon Souverain Roi!
Me voici donc tremblant(e) et seule devant toi.

(*Esther, Acte I, scène IV.*)

Mais si, au contraire, la phrase est *mouvementée, précipitée* à cause des sentiments extrêmes qui s'y trouvent: tels que la colère, la douleur, l'épouvante, la joie même, alors, il sera bon et parfois indispensable de **supprimer** les **e** muets. *Ex.*:

Roi cruel! ce sont là les jeux où tu te plais,
Tu n(e) m'as prodigué tes perfid(es) bienfaits
Que pour me fair(e) mieux sentir ta tyrannie,...

(*Esther, Acte III, scène I.*)

Au seul son d(e) sa voix la mer fuit, le ciel tremble.

(*Esther, Acte III, scène I.*)

Cela bien compris, on peut conclure que dans toute lecture grave et *calme* on élide très **peu** d'**e** muets. Mais alors les prononce-t-on avec une égale sonorité? Certes, non! C'est pourquoi dans cette seconde partie sur l'étude de l'**e** muet, il est utile de donner quelques indications concernant, cette fois, le degré de sonorité dans l'émission de cette voyelle.

1° En général, dans les *monosyllabes* isolés et dans les mots où l'**e** muet est *initial*: *je deviens*, cet **e** est plutôt **sonore**. Si deux ou trois monosyllabes se suivent, le deuxième ou le troisième **e** est supprimé, rarement le premier: Je n(e) me souviens plus.

2° Dans les mots où l'**e** muet est *final*: *étude, triste*, il est à peine sonore; il devient même tout à fait **nul**, s'il est placé après une voyelle: *joie*, ou bien devant un mot qui commence par une voyelle ou un **h** muet: *gloire éternelle, bonne humeur*.

3° Dans les mots où l'**e** muet est *médial*: *souverain, pieusement*, il est très **peu** sensible: cela signifie qu'il faut le murmurer plutôt que le prononcer.

Il faut donc apporter un grand soin à ne pas prononcer avec lourdeur : *appeuler, seulement, toute la terre chanteur...*

Pour éviter ce vilain défaut, il n'y a qu'un moyen déjà indiqué au cours de 3^e année : *appuyer plus longtemps* sur la syllabe qui précède l'*e* muet, autrement dit : mettre l'accent tonique que demande toujours cette syllabe.

Cela exige de l'attention, de la bonne volonté, mais cela conserve sa fraîcheur, son harmonie à notre belle langue, notre meilleur héritage avec notre foi.

LE SUISSE

Époque assez scabreuse pour les Canadiens que celle de 1759. Ne pas nommer les choses par leur vrai nom, il n'en fallait pas plus pour vous transformer en conspirateur dangereux ou vous faire écrouer, pour crime de haute trahison.

Un monsieur Lemoine, qui n'était pas naturaliste et qui résidait à Québec, sur les remparts, avait pour coiffeur le perruquier même du gouverneur. On était au commencement de l'hiver 1759. Des règlements sévères interdisaient aux Français *non assermentés* et aux étrangers, de se rapprocher de plus de trois milles de Québec, et obligeaient les citoyens de dénoncer à l'autorité toute infraction aux règlements.

Le bois de chauffage commençait à être assez rare : on allait l'acheter à la Pointe-Lévis.

Or, un jour, M. Lemoine y ayant traversé, pour ce faire, revint chez lui et fit la remarque à sa femme, en présence du dit perruquier, qu'il avait vu à Lévis un fort beau suisse. Le perruquier, sa besogne faite, continua sa route jusque chez le général Murray.

Ce dernier lui demanda par hasard, ce qu'il y avait de neuf en ville. — « Rien, général, répliqua le coiffeur, seulement, l'ennemi se montre à Lévis. — Qui dit cela? demanda brusquement le général. — Eh bien! M. Lemoine, sur qui je viens d'opérer, en a fait la remarque à Mme Lemoine ce matin, en ma présence. Il a vu un suisse à Lévis. — Comment! reprit le général en courroux, l'on voit des étrangers, les ennemis du Roi, jusqu'à Lévis et l'on se tait! »

Il envoie tout de suite un piquet de soldats quérir le malencontreux M. Lemoine. On l'arrache des bras de sa tendre épouse, à moitié morte d'effroi. . . Quelques instants plus tard, il comparaisait, tremblant, devant Murray qui lui dit d'un ton courroucé :

« Eh! quoi, monsieur, vous avez vu un suisse à Lévis, ce matin, et je n'en ai pas été informé? — C'est vrai, répond M. Lemoine, j'y ai vu un *suisse*, une *petite bête barrée!* »

Le général, alors, se tournant vers l'infortuné perruquier, brandit une canne qu'il avait par hasard à la main et en caressa sans pitié les épaules du coiffeur, qui disparut de la chambre comme un trait, parmi les huées de la garde.

LEMOINE. (*Album du Touriste.*)

Expressions à expliquer : *époque scabreuse* — *non assermentés* — *pour ce faire* — *je viens d'opérer* — *caresser sans pitié les épaules* — *disparaître comme un trait.*

Explication du texte. — Où et à quelle époque se passe le fait? — Dans quel état se trouvait alors la ville de Québec? — Quels personnages sont mis en scène? — Racontez ce qui se passa chez M. Lemoine. — Rapportez

la conversation qui s'échangea entre le gouverneur et le perruquier. — Quel était le caractère du gouverneur? — Pourquoi l'accusation portée contre M. Lemoine nous émeut-elle? — Par quelle phrase l'auteur a-t-il préparé le lecteur à craindre pour l'accusé? — Quel fut le dénouement de cette affaire? — Éprouve-t-on beaucoup de compassion pour le perruquier? — Quel tort avait eu cet homme? — Dans le sens où l'employait M. Lemoine, le mot «suisse» est-il français? — Quel animal désignait-on alors sous ce nom?

Exercice d'analyse. — Dites combien de propositions renferme la première phrase du texte; énoncez-les séparément et dites de quelle nature elles sont.

LE LIN ET LE CHANVRE

La frêle plante, appelée lin, porte une jolie petite fleur bleue. Un champ de lin en fleurs présente un agréable coup d'œil.

Quand la plante est mûre, on l'arrache par le pied et on l'étend sur le sol. Si le ciel ne donne pas de pluie, on a soin alors d'arroser fréquemment le lin, afin d'assurer le rouissage. L'eau fait dissoudre la matière gélatineuse qui lie les fibres à l'écorce.

Quand la plante est demeurée assez longtemps sur la terre humide, elle est relevée, tournée et séchée.

On procède ensuite au broyage, c'est-à-dire qu'on bat le lin avec des barres de bois, pour séparer l'écorce des fibres. Puis on peigne ces fibres: les fibres



Lin.

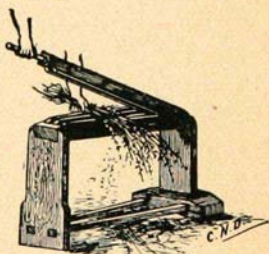
longues sont séparées des fibres courtes. Les premières, appelées filasse, ressemblent assez à de beaux cheveux légèrement blonds. On les file pour en faire de fines toiles, des dentelles de prix.

Les secondes, appelées étoupes, servent à faire de grosses toiles propres à l'usage des cuisines.

Sous la loi mosaïque, Dieu avait ordonné que les prêtres du Tabernacle fussent habillés de fin lin et de pourpre. La plupart des habits que l'évêque ou le prêtre revêt pour le saint sacrifice, sont aussi de lin, ainsi que le linge d'autel.



Le chanvre est une plante annuelle qui grandit rapidement et atteint près de six pieds de hauteur. Les tiges du chanvre, comme celles du lin, sont d'abord soumises au rouissage, puis on les broie, on les carde, on les file et on en fait de grosses toiles de ménage. Ces toiles sont toujours plus chères que celles que l'on fabrique avec le lin. Quand elles sont très belles, elles ont un prix excessif.



Brisoir ou broie.

Conversation sur la lecture. — Quel tissu se fabrique avec le lin et le chanvre? — Quelle partie de ces plantes sert ainsi à la fabrication de la toile? — Quelles opérations doit-on faire subir à ces tiges avant de pouvoir les filer? — Qu'est-ce que la filasse? — Que sont les étoupes? — Du lin ou du chanvre lequel donne les toiles les plus fines?

Exercice d'analyse. — Faites l'analyse logique de l'avant-dernière phrase du texte.

LE R. P. LEFEBVRE

fondateur du collège de Memramcook.

(Son retour d'un voyage en Europe.)

Quand on apprit l'embarquement du P. Lefebvre sur un paquebot, à Liverpool, on se prépara à fêter royalement son retour. Ce n'était pas le collège seulement, c'était toute la paroisse, en armes, sous les drapeaux. Adresses, arc triomphal, bourse à présenter, chemins balisés sur tout le parcours de la procession, mobilisation des adultes, bref, toute la féerie que peut monter une paroisse de campagne fut organisée d'avance, afin qu'on ne fût pas pris au dépourvu. Jour et heure furent arrêtés : le révérend Père allait arriver le samedi. C'est le vendredi qu'il arriva. Mais il lui fut impossible de dérouter son monde. Le télégraphe avait joué, et tout Memramcook se trouvait à la gare, à l'arrivée du train.

C'est au presbytère que se fit la présentation des adresses et d'une bourse. Le P. Lefebvre répondit sous l'empire d'une grande émotion. Il dut même s'arrêter quelque temps pour laisser couler ses larmes.

Mes amis, dit-il, en reprenant son discours, mes bons amis, allez abattre cet arc que vous ayez eu la malencontreuse idée de dresser, et enlevez toutes ces balises.

Ceux à qui il s'adressait crurent avoir mal compris, et n'obéirent pas.

Allez tout de suite, reprit-il d'un ton ferme et en fronçant ses grands sourcils noirs; ces choses-là font entrer l'orgueil dans l'âme de ceux qui les reçoivent. Dans tous les cas, continua-t-il en se ravisant, de tels honneurs ne se font pas à un pauvre prêtre comme moi.

Il voulut se retirer: — Parlez-nous de la France! Oui, la France! crièrent toutes les voix.

— Pas maintenant, mes bons amis. Nous sommes un peu trop épuisés. Mais, dimanche prochain, je ferai mon sermon sur la France et sur vos devoirs de catholiques français.

Cette nouvelle, répandue en même temps que l'annonce de son arrivée, eut pour effet de rassembler à Memramcook, le dimanche suivant, non seulement la paroisse, mais aussi les paroisses environnantes.

L'amour de la France est resté un objet de culte pour les Acadiens. Son nom est une musique à leur cœur; et son souvenir, grandissant dans la fantasmagorie du passé, s'élève jusqu'au ciel, semblable à un sommet étoilé. Après Dieu et son Eglise, c'est la France qui est la première dans le cœur des Acadiens. On est résigné, on est fidèle à l'Angleterre, mais on aime la France. Il est si naturel, il est si doux d'aimer sa mère, même quand elle n'est plus là, même quand elle ne doit plus revenir.

P. POIRIER. (*Le P. Lefebvre et l'Acadie.*)

Expressions à expliquer : *mobilisation des adultes — monter une féerie — dérouter son monde — être sous l'empire d'une émotion — malencontreuse idée — se raviser — fantasmagorie du passé — sommet étoilé.*

Explication du texte. — Où s'est passé l'événement raconté? — A quelle personne cet événement se

rapporte-t-il surtout? — Le R. P. Lefebvre est souvent appelé « l'apôtre des Acadiens », qui sont les Acadiens? — Dès les premières lignes, l'auteur fait une énumération, citez-la. — Que prouve cette énumération? — Le P. Lefebvre accepta-t-il le triomphe qu'on lui avait préparé? — Quelles raisons donna-t-il de son refus? — Que prouvent ces paroles du P. Lefebvre? — La narration qui fait le fond de cet extrait occupe-t-elle tout le morceau? — Où finit-elle? — Dans ce qui suit la narration, l'auteur parle de l'amour que les Acadiens conservent pour la France; énumérez les raisons qu'il donne de cet amour. — L'auteur ne donne-t-il pas aussi une preuve de cet amour en disant ce qu'est pour les Acadiens, le nom seul de la France?

L'ORME PRODIGUE

Un orme avec orgueil agitait son feuillage

Où les oiseaux venaient chanter;

« Quand on est comme moi l'on peut bien se vanter

De ne pas craindre le pillage,

Disait-il, et l'on est toujours beau, toujours vert.»

Une brise passa qui lui prit une feuille,

Mais il s'en moqua bien; il n'avait pas souffert;

Une en plus, une en moins que l'on perd ou recueille,

Quand on est bien feuillu, que peut faire cela?

Une autre brise s'envola

Avec une autre feuille encore.

L'arbre riait toujours, disant:

« Pourquoi sévir?

Non, ce n'est pas ainsi qu'on pourra me ravir

Le beau voile qui me décore ».

Chaque souffle pourtant, le dépouillant un peu,

Il dut, de son erreur, un jour faire l'aveu.

Quelques vertus que l'on possède
 On les perdra bientôt si l'on n'en prend pas soin ;
 La richesse fait place assez tôt au besoin
 Quand en aveugle l'on procède.

PAMPHILE LEMAY.

Etude du texte. — Ce sujet est une fable ; qu'est-ce qu'une fable ? — Quel personnage joue le rôle principal dans cette narration ? — Combien de vers ont suffi à l'auteur pour l'exposition de la narration ? — Quels incidents le nœud fait-il connaître ? — Ces incidents sont-ils de nature différente ou ne sont-ils que la répétition d'un même événement ? — Quel sentiment de l'orme se maintient au cours de ces incidents ? — A combien de différentes reprises l'arbre se dit-il qu'il n'a rien à redouter ? — Quel est le dénouement de cette fable ? — Quelle en est la morale ? — Cette morale découle-t-elle naturellement de ce qui a été raconté ?



Pamphile Lemay.

Exercice de rédaction. — Dans une courte narration, de votre invention, montrez que la vertu se perd si l'on n'en prend pas soin.

LE SUCRE ET LE SEL

Voici dans ces deux soucoupes une fine poudre blanche qui vous présente le même aspect ; si je changeais les soucoupes de place, vous ne vous apercevriez pas du changement.

Mais mettez une pincée de la première poudre sur votre langue ; aïe ! elle vous pique, vous la rejetez : c'est

du sel. Faites de même pour la seconde: vous lui trouverez un goût doux et agréable qui épanouit vos traits au lieu de les contracter: c'est du sucre.

Le sucre a une origine végétale. C'est le produit d'un arbrisseau appelé canne à sucre, ou d'une plante appelée betterave, ou encore d'un arbre du Canada appelé érable.



Sucrerie canadienne.

La canne à sucre, qui croît surtout dans le sud des États-Unis, est une plante à tige creuse qui atteint jusqu'à dix pieds de hauteur. A mesure qu'elle mûrit, elle se dégarnit de ses feuilles; au moment de la floraison, on coupe les tiges, on les réunit en paquets et on les porte aux rouleaux broyeurs. Sous l'action de ces rouleaux, la moëlle qui remplit l'intérieur de la canne, laisse sortir un liquide fortement sucré.

L'extraction du sucre de la racine de betterave se fait à peu près de la même manière que l'extraction du sucre de canne; les produits n'offrent aucune différence.

Quant au sucre d'érable, il est le produit de la sève de notre arbre national. Vous savez comment, en entaillant cet arbre à la base du tronc au printemps, on ouvre une issue à la sève sucrée, que l'on recueille.

Le jus de la canne à sucre, celui de la racine de betterave et la sève de l'érable, doivent tous pareillement être soumis à l'action du feu; sous cette action le liquide arrive à l'ébullition, il se débarrasse de l'eau qu'il contenait, il s'épaissit et peut être ainsi transformé en sirop ou en sucre.

Le sel, au contraire, est une substance minérale; on l'extrait, comme la pierre, du sein de la terre et il prend alors le nom de sel gemme; celui qui provient de l'évaporation de l'eau de mer se nomme sel marin.

Le sel est un objet de première nécessité, sans lequel la plupart des mets seraient insipides; le sucre est un objet de luxe que les familles pauvres ne connaissaient guère autrefois.

Le sel a la propriété de conserver certains aliments qui se gâteraient vite: la viande, le beurre; à l'aide du sucre, on conserve des fruits transformés en confitures.

On emploie généralement le sucre et le sel en petite quantité comme assaisonnement: leur usage abusif serait également nuisible.

Expressions à expliquer: *origine végétale* — *substance minérale* — *rouleaux broyeurs* — *usage abusif*.

Conversation sur la lecture. — D'où provient le sucre? — Que savez-vous de la canne à sucre? — Comment extrait-on le sucre de la racine de la betterave? —

Comment l'extrait-on de l'érable? — A quelle action faut-il soumettre le liquide obtenu de la canne à sucre, de la betterave ou de l'érable pour le transformer en sucre? — D'où provient le sel? — A quel usage emploie-t-on le sucre et le sel? — L'abus de ces substances peut-il être dommageable?

Exercice de rédaction. — Dans quelques lignes adressées à une amie, racontez une visite que vous aurez faite à une érablière à l'époque où l'on en recueille l'eau sucrée.

LE PERE JOGUES PENDANT SA CAPTIVITE CHEZ LES IROQUOIS

Les sauvages, pour utiliser sa présence, lui donnèrent une mission dont ils cherchaient depuis longtemps à se débarrasser. Ils lui confièrent le soin d'un pauvre malade dont tout le corps n'était qu'une plaie. L'odeur infecte qu'il exhalait et le dégoût qu'il inspirait, éloignaient de lui tout le monde. C'était assez pour en faire un objet cher à l'homme de Dieu. Son sacrifice était d'autant plus méritoire qu'il reconnut dans cet homme celui qui l'avait accueilli si inhumainement à l'entrée de la première bourgade iroquoise, et lui avait arraché les ongles. Ce fut un motif de plus pour le P. Jogues de s'attacher à lui et de montrer par ses services ce que peut la charité chrétienne.

Un vieillard invita un jour le P. Jogues à partager sa nourriture, mais quand il le vit, avant de commencer son repas, faire le signe de la croix et prier Dieu, il lui dit avec empressement: « Ne fais pas cela! Les Hollandais nous ont dit que ce signe ne valait rien, et nous haïssons

cette action là comme eux. Elle a été cause de la mort de ton compagnon, et elle t'attirera le même sort.—N'importe, répondit avec fermeté le missionnaire, je ne cesserai pas de le faire, puisque l'Auteur de la vie l'approuve. Advienne que pourra, je suis prêt à mourir.»

Cette résolution et cette franche liberté fermèrent la bouche à ce sauvage et loin de paraître blessé de ce langage, il continua les mêmes attentions de sa charité envers le P. Jogues. Une des gloires de la vertu, c'est de triompher même de ses ennemis.

Le premier soin du P. Jogues, après son arrivée au village, fut de chercher les moyens de se procurer quelques vêtements, non seulement pour remédier à la rigueur du froid mais même pour pourvoir aux règles de la décence. Le dénûment du serviteur de Dieu lui était d'autant plus sensible, qu'il voyait chaque jour les sauvages affublés de la manière la plus grotesque de tout ce qu'ils avaient pu trouver d'étoffe et de vêtements, dans les bagages destinés à la mission huronne. Les ornements sacrés n'avaient pas été plus épargnés que les autres, et cette profanation affligeait profondément son cœur. Il vit un sauvage qui, avec deux voiles destinés à couvrir le calice à la Sainte Messe, s'était fait des *mitasses*, sorte de bas qui enveloppe la jambe depuis le genou jusqu'à l'orteil et que les sauvages aiment à orner avec soin.

Le P. Jogues ne trouva pas d'autres moyens de se pourvoir que de jouer le rôle de pauvre de Jésus-Christ. Il alla mendier de cabane en cabane quelque chose pour se couvrir. Presque partout il ne recevait que des injures ou des railleries. Cependant un sauvage lui jeta un vieux haillon; mais un Hollandais, qui se trouvait en ce moment chez les Iroquois pour son commerce, admirant

tant de vertu et touché de tant de souffrances, lui procura un vêtement convenable.

F. MARTIN. (*Vie du P. I. Jogues.*)

Expressions à expliquer : *l'auteur de la vie* — *advienne que pourra* — *fermer la bouche à quelqu'un* — *jouer le rôle de pauvre.*

Explication du texte. — Qu'était le P. Jogues? — A quelle époque vécut-il? — Quel fut le lieu de sa captivité? — Cet extrait de sa vie renferme trois narrations différentes; distinguez ces narrations l'une de l'autre et dites dans quel ordre elles sont placées. — De quelle vertu le P. Jogues fait-il preuve dans le premier incident qui est rapporté? — Quel détail montre tout particulièrement l'héroïsme de la charité du captif? — Quelle vertu le P. Jogues a-t-il surtout pratiquée dans la deuxième circonstance? — Quel événement passé aurait pu engager le captif à se rendre au conseil du vieillard? — Dans le troisième trait, quelle vertu le missionnaire exerce-t-il? — Par quels détails l'auteur a-t-il su, dans chaque cas, augmenter l'intérêt qu'offrait déjà la narration? — Si l'auteur avait voulu narrer de façon à montrer chez le P. Jogues une vertu de plus en plus grande, aurait-il présenté les faits dans l'ordre qu'il a suivi? — Dans laquelle des trois circonstances la vertu du P. Jogues vous paraît-elle plus admirable?

« C'EST LE BON DIEU QUI PASSE »

Tout à l'heure en nous reposant un peu après une journée bien remplie, nous étions, mon compagnon et moi, à réciter notre bréviaire. Voici qu'on frappe à la porte, madame Cassar entre, s'excuse de nous déranger et nous dit : Le bon Dieu va passer. Alors elle va vers la fenêtre

donnant sur la rue, allume quelques cierges, pendant qu'un domestique faisait ailleurs la même chose.

Toute la façade de la maison fut bientôt illuminée. Nous allons au balcon.

Un bruit de voix, comme une psalmodie, descendait la rue San Paolo. Nous apercevons à quelque cent pas un groupe de personnes : hommes, femmes, enfants, entourant un prêtre portant le surplis et l'étole, marchant sous l'ombrellino. A ses côtés, des enfants de chœur, avec flambeaux allumés et clochette. Tout ce monde, une vingtaine de personnes auxquelles d'autres s'adjoignent le long de la marche, récite tout haut des prières.

Sur les trottoirs, des deux côtés de la rue, les passants s'arrêtent, les hommes se découvrent, tous s'agenouillent.

Toutes les fenêtres portent des lumières entre lesquelles on aperçoit des têtes qui s'inclinent.

Le bon Dieu en effet passe sous le balcon de notre appartement.

Le cortège s'arrête environ deux arpents plus bas, le prêtre monte chez le malade, accomplit son ministère, redescend avec le ciboire, la procession se reforme et, avec le même cérémonial, le Saint-Sacrement est reporté à l'église paroissiale, et replacé dans le tabernacle.

Le tout au tintement grave de la cloche.

« Mais, Madame, ceci est très beau et nous impressionne vivement. Cela se passe-t-il toujours ainsi ?

— Eh, oui, Monseigneur, naturellement, puisque c'est le bon Dieu qui passe. »

MGR EMARD. (*Congrès de Malte.*)

Explication du texte. — Où le fait s'est-il passé ? — Où se trouve la ville de Malte ? — Que célébraient-ils dans cette ville à l'époque où l'auteur s'y trouvait ? —

Quel incident l'auteur rapporte-t-il ici de son séjour à Malte? — Quelles personnes formaient le cortège du Saint-Sacrement? — Que faisaient les piétons à la rencontre de la procession? — Que voyait-on aux fenêtres? — Quelle question l'auteur pose-t-il à son hôtesse? — Que lui répond-elle? — Que pensez-vous de cette réponse? — Quel sentiment profond dénote-t-elle chez cette femme? — Le mot « tout à l'heure » par lequel l'auteur débute indique-t-il un présent ou un passé? — Quel mot a servi de transition ou de passage du passé au présent? — La narration n'aurait-elle pas pu se poursuivre au passé; on *frappa, entra*, etc., au lieu du présent: on *frappe, entre*, etc? — Le style y eût-il gagné ou perdu? — Le récit eût-il été aussi vivant? — L'auteur s'est-il exprimé dans des phrases longues, des propositions enchaînées les unes aux autres, ou s'est-il servi de phrases courtes, de propositions indépendantes? — Les phrases courtes, les propositions indépendantes, ne contribuent-elles pas à rendre le style clair et léger?

UN BEAU TRIOMPHE

La Santé, la Vertu, le Plaisir, la Richesse,
 Du bonheur des humains ces quatre grands moteurs,
 Comparurent un jour aux beaux jeux de la Grèce,
 Chacun de ces compétiteurs
 Prétendait hautement que toute âme
 Lui devait le souverain bien,
 Et concluait pour demander la palme,
 La Richesse au brillant maintien
 Disait: De tous les biens, c'est moi qui suis la mère,
 Puisqu'on peut avec moi se les procurer tous.

Vous vous trompez, répliquait, sans courroux,
 Le Plaisir ; car enfin, ma chère,
 On ne veut vous avoir que pour me posséder.
 La Santé dit : Je vais tout accorder ;
 Votre débat est inutile ;
 Vous disputez un bien qui m'appartient,
 Sans moi, vous le savez, le plaisir est stérile ;
 Sans moi la richesse n'est rien.
 Déjà le tribunal en sa faveur chancelle,
 Quand la Vertu se présente à son tour.
 Quel prix obtiendrai-je ? dit-elle
 D'un air modeste et pur comme un beau jour.
 Ignorez-vous, ô juges vénérables !
 Qu'avec de la santé, de l'or et du plaisir,
 Les hommes bien souvent se trouvent misérables,
 Et sentent dans leur cœur le fiel du repentir ?
 Moi seul ai le rare avantage
 De procurer le vrai bonheur.
 Ces mots, accompagnés d'un sourire enchanteur,
 Décidèrent l'aréopage,
 Et la Vertu reçut la palme du vainqueur.

HUBIN.

Expressions à expliquer : *grands moteurs* — *jeux de la Grèce* — *souverain bien* — *le tribunal chancelle* — *fiel du repentir* — *sourire enchanteur* — *l'aréopage*.

Conversation sur la lecture. — Quels personnages sont mis en scène ? — Quel honneur se disputent les compétiteurs ? — Que prétend la Richesse ? — Que lui répond le Plaisir ? — Quel avantage la Santé fait-elle valoir ? — Quelle représentation la Vertu fait-elle aux juges ? — Comment se décide la cause ? — Ce sujet est une allégorie : qu'est-ce qu'une allégorie ?

Exercice d'analyse. — Signalez une inversion de l'ordre grammatical dans le 2^e vers. — Signalez-en une autre dans le 9^e vers. — Pouvez-vous en indiquer quelques autres dans le reste de la pièce?

A L'ANGE GARDIEN

Salut, Ange béni, guide sûr et fidèle
De l'homme voyageur cheminant vers les cieux !
Dans l'ardeur du combat, couvre-moi de ton aile ;
De tous mes ennemis, rends-moi victorieux.

Toi qui vois du Seigneur la face auguste et sainte,
Obtiens-moi pour le bien lumière et charité !
Inspire-moi du mal une profonde crainte,
Qu'en tout je sois docile à ton autorité.

Dans les jours d'abondance, à l'heure de détresse,
Dans la joie ou le deuil, les pleurs ou l'allégresse,
Porte mes vœux ardents au divin roi Jésus.

Et quand la mort viendra briser mes tristes chaînes,
Terminer mon exil, mettre fin à mes peines,
Qu'avec toi je m'envole au séjour des élus !

I. LEROY.

Expressions à expliquer : *ardeur du combat* — *jours d'abondance* — *heure de détresse* — *briser mes chaînes*.

Conversation sur le texte. — A qui ce sonnet s'adresse-t-il ? — L'expression « l'homme voyageur » désigne-t-elle quelqu'un qui fait particulièrement un voyage ou tout homme sur la terre ? — L'auteur n'indique-t-il pas que le voyageur rencontre des ennemis sur la route ?

— N'y a-t-il pas un mot qui a éveillé cette idée même avant que le mot « ennemis » fût marqué? — Quels biens d'abord l'auteur demande-t-il à l'ange de lui obtenir du Seigneur? — Dans quelles circonstances demande-t-il que ses vœux soient portés par l'ange aux pieds de Jésus? — Qu'espère-t-il pour l'heure de la mort? — Les verbes à l'impératif sont nombreux dans cette pièce; expriment-ils un commandement? — Trouvez dans l'avant-dernier vers une expression qui s'accorde avec la pensée exprimée dans le second vers.

Prononciation. — E ouvert.

L'**e** ouvert, comme l'**a** grave, exige l'accent tonique. Apportez grande attention à ne pas changer ce son de l'**e** ouvert en celui de l'**a** aigu: *proça* pour *procès*.

Cas les plus usités où l'on donne le son de l'e ouvert.

1° **E** surmonté d'un accent grave ou d'un accent circonflexe: *succès, accès, collège, siège, père, prêtre, être*. L'accent tonique est plus marqué dans le mot *prêtre* que dans le mot *père*: c'est la seule différence.

2° **Monosyllabes**: *mes, tes, ses, des, les, ces, tu es*.

3° Terminaisons en *et, ets, ect*: *jouet, entremets, aspect, respect*, ainsi que le mot *legs*.

Exception: *et* (conjonction) prend le son de l'**e** fermé.

4° **E** devant une ou plusieurs consonnes: *sel, bref, il est, messe, Ravenne, merci, etc.*

Exception: *clef* où l'**e** est fermé; où l'**f** ne se fait pas entendre.

5° **Noms** et adjectifs terminés en *ai, ay, aye, ey*: *balai, vrai, Fontenay, La Haye, Bey, Ney, Jersey*.

Exception : *gai* dont le son est fermé selon certains auteurs, ouvert selon d'autres.

6° Mots terminés en *aïd, aïe, aïs, aït, aïent, aïx* et ceux où entre *aï*: *laid, craïe, jamais, un fait, je lisais, il lisait, elles diraient, paix, naître, faîte, etc.*

Exceptions : *je sais, tu sais, il sait, que, d'après* les meilleurs auteurs, on prononce avec le son de l'*e* fermé.

7° *Ai* et *ei* devant une syllabe *muette* ou bien devant une ou plusieurs consonnes: *païre, j'aïde, aurai-je, liaison, aïgreur, neïge, beïgnet, la Seïne, etc.*

Exceptions : verbe *faire* et ses dérivés: nous *faisons, défaisant, bienfaisance*, ainsi que *faisan, faisandé, faisanderie*.

L'usage veut que le son ouvert *ai* soit ici remplacé par le son de l'*e* muet: nous *fesons* notre devoir, viande *fesandée*.

UNE AGREABLE SURPRISE

Nous nous sommes un peu attardés à Lyon. Dame ! Il y avait tant à voir, à dire... Il faudrait maintenant boucler nos malles bien vite et partir à Marseille. Mais, au dernier moment, on me ménageait une agréable surprise.

C'était le dimanche soir, 11 décembre. — Remarquez-vous cette animation inaccoutumée, ce va-et-vient continu, et là-bas, dans la salle de musique, cet orchestre, ces chants, ce ravissant chœur de dilettanti ?

En effet, j'apprends bientôt que les pensionnaires de Jésus-Marie, de Fourvière, nous préparent une séance musicale, dramatique et littéraire.

Bref, vers les sept heures et demie, nous voilà réunis tous ensemble dans une vaste salle de concert, et la représentation commence avec un succès toujours grandissant. Déjà nous avons applaudi musique, poésie, opérettes, drame enlevé et enlevé, et, ravis, nous songions, bien qu'à regret, à nous retirer, quand un puissant chœur entonne *con moto* notre hymne national : « O Canada, terre de nos aïeux ! »... Si je ne m'étais fait violence, j'aurais pleuré comme un enfant ! C'était la Patrie qui passait devant moi ! Jamais elle ne m'était apparue plus belle, plus aimée, plus vivante. Elle prenait une voix... Je me trompe, c'était la vieille France, sa mère, qui chantait les gloires et les espérances de sa fille, la Nouvelle-France!... Tous les regards se portaient à la fois sur nous, les quelques Canadiens, qui représentions seuls en ce moment cette « lointaine terre de nos aïeux. » Et, comme bien vous pensez, il fallait, — surtout après cette provocation, — faire un discours quelconque. Qu'ai-je dit?... Ça importe peu. D'ailleurs, je sais plutôt ce que je n'ai pas dit, très certainement, savoir : qu'un Canadien est « dépaycé » en France !!

M. L'ABBÉ J.-F. DUPUIS. (*De Rome à Jérusalem.*)

Expressions à expliquer : *boucler ses malles* — *drame enlevé* — *con moto*.

Explication du texte. — Ce morceau est extrait d'un journal de voyage ; dites qui l'a écrit et dans quel voyage ? — L'auteur était-il le seul Canadien-Français alors de passage à Lyon ? — Quelles expressions indiquent qu'il avait des compagnons ? — Quel a été le but de l'auteur en écrivant ces lignes ? — Quel incident a-t-il voulu faire surtout connaître ? — Quelle impression le chant final a-t-il produite chez l'auteur ? — Pourquoi, ce

jour-là, la patrie lui parut-elle plus belle, plus aimée, plus vivante? — Expliquez cette phrase: *je me trompe*, etc., en disant: par quelles bouches la vieille France parlait et par quels mots elle chantait les gloires et les espérances de sa fille. — La dernière phrase ne résume-t-elle pas tout ce que l'auteur avait en vue en écrivant cet article? — Exprimez, sous une autre forme, la pensée que renferme la dernière phrase. — Trouvez, dans le sujet, deux endroits où l'auteur décrit en se servant d'une énumération.

UNE ŒUVRE SOCIALE DES PREMIERS JOURS DE VILLE-MARIE

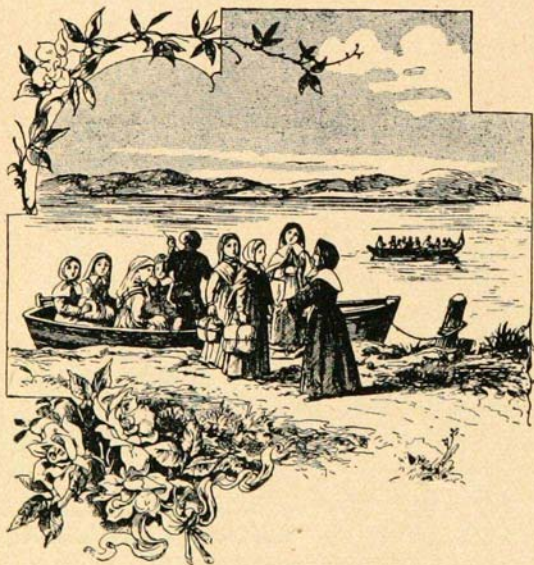
Pour la Sœur Bourgeoys, vivre c'était agir. Elle était l'un de ces êtres de grâce, de courage et d'abnégation que rien ne lasse, à qui les fardeaux les plus lourds semblent donner des ailes.

On ne saurait trop louer sa délicate charité envers les jeunes filles qui venaient de France pour s'établir dans la colonie et qu'on appelait *filles du roi*. A chacun de ses voyages, on lui en confia un bon nombre. Durant la traversée, elle voyait à tous leurs besoins avec une sollicitude infatigable; à Montréal, elle les logeait, les nourrissait, les instruisait, les préparait à la rude vie qui les attendait. Elle avait accommodé une maison pour les recevoir et y restait avec elles jusqu'à leur mariage. Celles qui arrivaient, elle allait les quérir au bord de l'eau et l'on s'imagine facilement comme son accueil maternel devait reconforter ces jeunes filles si esseulées.

On dit que toutes lui gardèrent une véritable affection. Elle les suivait dans leurs pauvres ménages, elle les formait à ces humbles et fortes vertus qu'on appelle primi-

tives parce qu'on les trouve surtout aux débuts de la vie des peuples.

Nos ancêtres avaient besoin d'un grand excédent d'énergie physique et morale, il leur fallait aller à la vie, comme on va au feu. Et à ces pauvres et rudes foyers



de Ville-Marie, toujours menacés, que de fois la Sœur dut porter la confiance en Dieu, la sérénité. — Elle ressentait au plus vif du cœur, les maux de chacun. Les massacres, les enlèvements, tous ces cruels événements de la guerre de surprises faite aux colons la laissaient comme blessée et ensanglantée.

LAURE CONAN. (*Silhouettes canadiennes.*)

Expressions à expliquer : *donner des ailes* — *aller les quérir* — *jeunes filles esseulées* — *excédent d'énergie* — *physique et morale.*

Questions d'intelligence. — Qu'est-ce qu'une œuvre sociale? — De quelle œuvre sociale est-il ici question? — Par qui cette œuvre fut-elle exercée? — Quelle protection la vénérable mère Bourgeoys donnait-elle aux jeunes filles envoyées par le roi pour fonder des foyers à Montréal? — Les premiers colons de Ville-Marie avaient-ils besoin de force morale? — Quelle était leur position? — Quel rôle la sœur Bourgeoys remplissait-elle auprès des familles éprouvées?

AIMEZ LES FLEURS

Si vous avez un jardin, ou tout au moins un parterre, semez des fleurs. La vue de ces charmantes créatures calme, adoucit, harmonise et pacifie; elle rafraîchit l'œil et fortifie le cœur, parce que tout ce qui est verdoyant, frais, plein de vie, exerce sur nous une influence heureuse.

Entre les fleurs et le cœur de l'homme, il existe l'affinité la plus intime. Il n'est pas un sentiment qui ne les emploie pour symbole et pour interprète. Cette jeune enfant fait-elle des souhaits de fête à sa mère, ses vœux n'ont pas de prix, même à ses propres yeux, s'ils ne sont accompagnés de l'hommage de quelques fleurs. Allons-nous pleurer sur une tombe qui nous est chère, notre main respectueuse suspend une couronne d'immortelles à la croix funéraire; nous semons des plantes de deuil autour du mausolée.

De même que les fleurs ont une langue pour exprimer nos douleurs, elles en ont une pour les consoler. Vous

êtes prisonnier dans une tour solitaire, le géolier vous permet d'avoir et d'arroser sur l'étroite fenêtre de votre cachot une tige de géranium ou de pensée ; cette aimable société vous rend la captivité moins amère.

Les nécessités de votre position vous exilent sur des bords lointains : votre œil y rencontre une de ces fleurs que vous aimiez à cultiver sur le sol natal ; à l'instant même vous pleurez de bonheur, comme si, dans cette humble corolle, vous aviez retrouvé votre patrie elle-même.

La culture des fleurs exerce de douces influences sur le caractère et les mœurs de ceux qui s'en sont épris. Cette sollicitude, ces attentions minutieuses dont ils entourent ces jeunes plantes qui croissent, ces boutons précieux qui se forment, ces greffes et ces boutures bien aimées qui poussent, font pénétrer insensiblement dans leur nature un principe de simplicité, de calme, de délicatesse, parfois même de grâce, qui souvent la rectifie et toujours l'embellit et l'honore.

Expressions à expliquer : *influence heureuse — affinité intime — principe de simplicité.*

Explication du texte. — Quelle heureuse influence l'auteur prête-t-il aux fleurs (*1er alinéa*) ? — Quelle raison donne-t-il de cette influence ? — Comment l'auteur montre-t-il l'affinité qui existe entre les fleurs et le cœur de l'homme ? — Quels sentiments les fleurs peuvent-elles interpréter ? — L'auteur ne revient-il pas de nouveau (*dans le dernier alinéa*) sur l'heureuse influence exercée par les fleurs ? — Le premier et le dernier alinéa tendent tous deux à prouver la douce influence des fleurs sur la nature de l'homme, mais dans chacun de ces alinéas, l'auteur fait valoir des raisons différentes : déterminez ces raisons. — De l'influence qu'exerce la vue des

fleurs, et de celle qu'exerce le soin que nous en prenons, laquelle, pensez-vous, est plus profonde, plus durable?

Exercice d'analyse. — Quelle est la principale proposition de la première phrase? — Cette proposition ne devrait-elle pas s'énoncer avant la complétive? — N'est-ce pas pour donner plus d'élégance au style qu'on intervertit cet ordre? — Trouvez dans ce morceau un autre cas d'inversion du même genre.

LA PREMIERE PAROLE DE JESUS

L'Enfant divin grandit; mais à sa lèvre encore
 Nulle parole n'ose éclore;
 Son pied sur notre sol pose ses premiers pas,
 Mais l'Enfant-Dieu ne parle pas.
 Comme tous les petits, Jésus sourit et pleure;
 Mais pour parler il attend l'heure,
 L'heure où dans les berceaux chaque frêle enfant
 Commence à dire sa chanson,
 La chanson dont les mots flottent, comme en un rêve,
 Mais qu'une mère heureuse achève.

Un matin de printemps, l'Enfant-Dieu sommeillait,
 Et Marie en priant veillait :
 Sa main berçait l'Enfant qui gouverne le monde,
 Mais en baisant sa tête blonde
 La Vierge se souvint de la prédiction
 Du vieillard béni de Sion :
 Et la Vierge pleura de ces larmes amères
 Dont la source est le cœur des mères.

Elle pleurait, songeant que Jésus pleurerait,
 Que pour nous son sang coulerait.
 L'Enfant si doux, à qui les anges et les Mages
 Offraient naguère leurs hommages,
 L'Enfant si beau, son fils qu'elle serre dans ses bras,
 Serait meurtri par des ingrats ;
 Il serait leur jouet, leur rançon, leur victime ! . . .
 Et, prise d'une angoisse intime,
 La Vierge des douleurs se penchait au-dessus
 Du front si pur de son Jésus.
 Une larme tomba de sa joue embrasée ;
 Or Jésus, sous cette rosée,
 Se réveille, regarde, et, levant à demi
 Son front tout à l'heure endormi,
 Dit avec un sanglot qu'un long sourire éclaire,
 Deux mots, les deux premiers : Ma Mère !

V. DELAPORTE.

Questions d'intelligence. — Par quelle périphrase l'auteur remplace-t-il le nom de Jésus, dans le 1er vers ? — De quelle proposition figurée l'auteur se sert-il pour nous dire que l'enfant Jésus ne parle pas encore (2e vers) ? — Que veut dire cette proposition : des mots qui flottent comme dans un rêve ? — Le 3e vers de la 2e strophe ne renferme-t-il pas un contraste, c'est-à-dire ne présente-t-il pas le même être dans deux positions bien différentes ? — Quelle avait été la prédiction de Siméon ? — Pourquoi l'auteur dit-il que le cœur des mères est la source des larmes *amères* ? — Quelles vues sur l'avenir provoquaient les larmes de la très sainte Vierge ? — Expliquez le sens de cette expression : « sous cette rosée ». — Quels furent, d'après l'auteur, les deux premiers mots que Jésus prononça ? — Ce fait est-il consigné dans l'Évangile ou n'est-il qu'une pieuse supposition de l'écrivain ? — Qui est le P. Delaporte ? à quelle société appartient-il ?

L'INDISCRETION

Une personne indiscrète fait tout mal à propos, elle entre à contre-temps ; elle sort de même. Une personne indiscrète n'entend point ce qu'on veut qu'elle sache, et elle écoute ce qu'on ne veut pas qu'elle entende ; parce que, dans le premier cas, au lieu d'écouter ceux qui parlent et d'entrer dans le sujet de la conversation, elle l'interrompt pour dire ce qui lui vient à l'esprit. Elle écoute ce qu'on ne veut pas qu'elle entende dans une conversation dont elle ne devait pas être, au lieu de se retirer prudemment quand elle voit des personnes qui parlent bas.

Rien ne rend si indiscrète que de n'être occupée que de soi ; c'est ce qui fait qu'on ennuie, rapportant tout à soi ; ne parlant que de soi, de ses maux, de ses affaires ; rien ne rend si désagréable dans la société. Je connais une jeune personne de la cour qui est haïe de tout le monde sans être mauvaise, mais seulement parce qu'elle n'est occupée que d'elle-même et qu'elle veut toujours en parler. On m'en



Mme de Maintenon.

faisait des plaintes un de ces jours, on prétendait qu'elle nuisait aux autres par les rapports qu'elle m'en faisait. Je répondis : Comment me dirait-elle ce que font les autres, elle qui ne parle que d'elle-même ? La personne qui m'en faisait des plaintes convint avec moi que c'était là, en effet, son tort et ce qui la fait haïr. Je ne sache pas d'ailleurs qu'elle ait jamais fait ni dit du mal à personne.

Pour éviter les indiscretions, il faut être occupé des autres plus que de soi; penser, avant que de parler, si ce que l'on va dire ne fera de peine à personne; s'il n'aura pas de mauvaises suites; prendre garde si, en se plaçant on n'incommode point quelqu'un. — N'est-ce pas une indiscretion, dit Mlle de Chabot, de révéler un secret? — Cela passe l'indiscretion, répondit Mme de Maintenon; c'est une perfidie, c'est une infamie dont une personne d'honneur n'est point capable.

MME DE MAINTENON.

Expressions à expliquer : *faire tout mal à propos* — *entrer à contre-temps* — *rapporter tout à soi*.

Etude du texte. — Quel est l'auteur de ce morceau? — Qu'était Mme de Maintenon? — A quelle époque vivait-elle? — Cette leçon sur l'indiscretion a été adressée par Mme de Maintenon à des jeunes filles auxquelles elle s'intéressait beaucoup; savez-vous à quelle maison d'éducation appartenāient ces jeunes filles? — Mme de Maintenon partage sa leçon en trois points: effets, cause, remède; délimitez chacune de ces parties. — De ces trois choses — effets, cause, remède — laquelle devait être mieux connue des jeunes filles à qui l'auteur s'adressait? — Mme de Maintenon emploie-t-elle des mots rares, recherchés, ou se sert-elle des expressions les plus simples? — Quand on ne veut que renseigner quelqu'un, faut-il donc commencer par les choses connues, se servir des mots du langage ordinaire et construire des phrases simples? — Si vous aviez à écrire une lettre d'informations, ou une demande à un fournisseur, comment le feriez-vous?

LA FALSIFICATION DES ALIMENTS

Aujourd'hui la fraude ne respecte rien et dénature même les denrées alimentaires à la vie. Il n'est pas étonnant que les santés s'affaiblissent et les médecins attribuent en grande partie l'état anémique des populations aux tromperies dont elles sont victimes.

Voici maintenant quelques moyens de reconnaître soi-même les falsifications habituelles. Le café est falsifié par la chicorée. On prend un petit tube de verre, fermé par un bout et ouvert par l'autre ; on l'emplit d'eau à moitié, et on laisse tomber dans cette eau une pincée de café suspect. Si, au bout de quelques instants, l'eau reste claire, et si la poudre ne descend pas, c'est que le café est pur. L'eau, au contraire, devient-elle jaunâtre ou brune, et des petits grains tombent-ils au fond du tube, le café est mélangé.

Le sucre pilé est falsifié par de la craie, du plâtre, du sable et de la fécule. La falsification se reconnaît en faisant dissoudre le sucre dans un verre d'eau, les matières étrangères se précipitent.

La cassonade est falsifiée par une addition de sucre de lait, de terre, de sable et de la fécule de pomme de terre. On reconnaît la falsification en faisant dissoudre la cassonade dans de l'alcool : le sucre de lait restera indissous. Si on fait dissoudre la cassonade dans un verre d'eau, la terre et le sable se précipiteront tout de suite.

Pour reconnaître si le vin est coloré artificiellement, on imbibe une petite éponge ou un morceau de mie de pain du vin à éprouver, puis on le pose sur une assiette couverte d'un peu d'eau. Si le vin est naturel, l'eau de l'assiette mettra plus d'un quart d'heure à se colorer. Si, au contraire, il est falsifié, l'eau rougit immédiatement.

Faites bouillir une petite quantité du lait que vous soupçonnez ne pas être pur, et versez-y quelques gouttes de teinture d'iode. Si le lait est naturel, sa couleur ne sera nullement modifiée. Elle se trouvera, au contraire, plus ou moins variée de bleu, si le lait est falsifié.

Mots à expliquer : *falsification* — *état anémique* — *chicorée* — *café suspect* — *fécule* — *les matières se précipitent.*

Conversation sur la lecture. — Quel est, sur la santé, l'effet de la falsification des aliments? — Comment peut-on reconnaître que le café est mélangé de chicorée? — Comment reconnaître que le sucre est falsifié? — Par quelles matières falsifie-t-on la cassonnade et comment peut-on s'apercevoir de cette falsification? — Quel moyen indique si le vin a été coloré artificiellement? — Comment constate-t-on la pureté du lait?

L'ENFANT GÂTE

L'ennemi mortel de l'autorité et du respect, c'est l'enfant gâté.

On rit quelquefois en parlant des enfants gâtés : je n'en ai jamais ri ; jamais la vue d'un enfant gâté n'a pu m'arracher un sourire. Rien n'est moins plaisant. C'est pour moi quelque chose d'effroyable, effroyable dans le présent, effroyable dans l'avenir.

Il y a bien des manières de gâter un enfant.

On gâte son esprit par l'exagération inconsidérée des louanges ;

On gâte son caractère en lui laissant faire toutes ses volontés ;

On gâte son cœur en s'occupant de lui à l'excès, en l'adorant, en l'idolâtrant.

Rien ne peut donner l'idée de ce que deviennent les enfants qui sont gâtés par la mollesse, qui sont gâtés parce qu'on leur fait trop de caresses, parce qu'on leur témoigne une tendresse trop sensible, parce qu'on accorde à leurs goûts, à leur appétit, à leurs regards, à leur paresse, à leurs désirs, tout ce qu'ils veulent.

Ce sont quelquefois de vrais petits animaux sauvages. Ils paraissent et sont ordinairement ce qu'on nomme de jolis enfants, gracieux, complaisants, flatteurs. Il n'y a pas de souplesse insinuante, de bassesses agréables dont ils n'aient le secret pour obtenir de vous ce qu'ils désirent. Vous les trouverez charmants, si vous n'y regardez pas de près ; mais si tout à coup vous vous apercevez de leur manège et de votre faiblesse, si vous essayez une résistance, si vous exigez d'eux le moindre travail, l'application la plus légère, immédiatement l'humeur, le silence chagrin et boudeur, ou même la grossièreté brutale et violente, vous révèlent que ces enfants si aimables sont des enfants trompeurs ; qu'au fond et dans le vrai, comme les animaux apprivoisés, ils ne sont sensibles qu'à l'appât des moyens qui les apprivoisèrent ; mais qu'ils redeviennent des animaux sauvages et méchants, qu'ils mordent et qu'ils déchirent, dès qu'on refuse quelque chose à leurs appétits.

MGR DUPANLOUP.

Conversation sur la lecture. — Qu'entendez-vous par un enfant gâté ? — Comment l'auteur considère-t-il l'enfant gâté ? de quoi le dit-il ennemi ? — Un enfant gâté est-il quelque chose de plaisant ? — Comment gâte-t-on l'esprit, le caractère et le cœur des enfants ? — Quel

portrait l'auteur présente-t-il des enfants qu'on a gâtés par la mollesse? — Ces enfants ne sont-ils pas parfois bien charmants? — Qu'advient-il si on veut exiger de ces enfants un travail quelconque? — Qui a écrit ce morceau? — Où et à quelle époque vivait Mgr Dupanloup? — Mgr Dupanloup a été un orateur, un homme politique, mais il a été surtout un éducateur; ses idées sur le sujet que nous venons de lire, méritent-elles notre attention?

Exercice de rédaction. — Faites le portrait d'un enfant que vous connaissez et qui a été gâté par ses parents. Donnez de la vie à votre description en racontant quelque scène dont vous avez été témoin.

PAUVRE A PLUS PAUVRE

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
 Sur la rive du lac, près de Génézareth,
 A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
 Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
 La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,
 Qui s'était tristement assise sur le seuil,
 Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
 Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
 Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
 Le Maître et son ami voyaient, sans être vus.
 Soudain, un de ces vieux, dont le tombeau s'apprête,
 Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
 Vint à passer et dit à celle qui filait :
 « Femme, je dois porter ce vase plein de lait
 Chez un homme logé dans le prochain village,
 Mais tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge.

Les maisons sont encore à plus de mille pas,
 Et je sens bien que, seul je n'accomplirai pas
 Ce travail, que l'on doit me payer une obole.»
 La femme se leva sans dire une parole,
 Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin,
 Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
 Prit le vase, et s'en fut avec le misérable.
 Et Pierre dit : « Il faut se montrer secourable
 Maître ! mais cette femme a bien peu de raison
 D'abandonner ainsi son fils et sa maison,
 Pour le premier venu qui s'en va sur la route ;
 A ce vieux mendiant, non loin d'ici sans doute,
 Quelque passant eût pris son vase et l'eût porté.»
 Mais Jésus répondit à Pierre : « En vérité,
 Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
 Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère,
 Cette femme a bien fait de partir sans surseoir.»
 Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
 Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte.
 De ses divines mains, pendant une minute,
 Il fila la quenouille et berça le petit ;
 Puis se levant, il fit signe à Pierre, et partit.

Et, quand elle revint à son logis, la veuve,
 A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
 Trouva, — sans deviner jamais par quel ami —
 Sa quenouille filée et son fils endormi.

FRANÇOIS COPPÉE.

Expressions à remarquer : *l'heure où le brûlant soleil de midi plane — retenant dans ses yeux la larme qui les mouille — un de ces vieux dont le tombeau s'apprête.*

Etude du texte. — Où se passe la scène? — A quelle partie du jour? — Quels personnages prennent part à l'action? — Combien de vers sont employés pour nous faire connaître l'exposition? — Quels faits se succèdent? — De combien d'incidents se compose le nœud? — Ces deux incidents sont des actes d'une même vertu, quelle est-elle? — Quel est le dénouement de cette narration? — Cette narration est-elle conduite de façon à ce que l'intérêt se soutienne jusqu'au bout? — L'auteur a-t-il donné quelques détails inutiles ou bien chaque détail contribue-t-il à éclairer le récit? — Comment dans l'exposition l'auteur indique-t-il le temps, de quelle expression se sert-il? — Cette heure de midi est-elle choisie au hasard, ou doit-elle avoir quelque influence sur les événements qui suivent? — Qui est François Coppée?



François Coppée.

SOUVENIRS DE PREMIERE COMMUNION

Madame Octave Feuillet, dans une page délicieuse, raconte ainsi les impressions de sa première communion.

« Mes scrupules empoisonnèrent les heures mystiques qui précèdent la première communion. Souvent, pendant la retraite, en chantant nos cantiques, ma voix restait étranglée par les sanglots. Lorsque j'allai recevoir l'absolution, je fis une telle pitié à mon confesseur que, malgré sa goutte et son esprit sévère, il s'attendrit, trouva de rassurantes paroles et m'inonda de paix jusqu'au lendemain.

Légère comme si j'avais eu des ailes, je courus en quittant le confessionnal me jeter aux pieds de mon père, de ma mère, de mes grands-parents. Je leur demandai

pardon de mes fautes, ils me bénirent. On appela les domestiques, à tous je donnai la main. Victoire, rouge comme une cerise, m'enleva dans ses bras et m'embrassa si fort, qu'elle imprima sur ma poitrine l'effigie du scapulaire qui m'avait été donné le matin.

Je dormis comme un ange et je m'éveillai avec le jour. On était au mois de juin, le ciel était radieux. Victoire ouvrit la fenêtre. Ma chambre s'emplit du parfum des campagnes. L'air frais entra, agitant les plis légers de ma robe blanche suspendue aux rideaux du lit. Les oiseaux du jardin se mirent à chanter, même ceux des bois lointains. J'eus envie de chanter comme eux. Victoire m'habilla, je laissai mettre un bonnet sur mes beaux cheveux dont on voulait cacher les boucles par modestie. On m'attacha mon voile, on plaça dans mes mains le chapelet d'ivoire et l'on m'entraîna vers l'église.

Ma mère souriante et parée me donnait la main. Mon père nous suivait avec mes petits frères et Victoire, qui portait mon cierge et le livre de velours blanc. Quel charmant voyage que celui de la maison à l'église ! Comme nous marchions dans nos rues étroites, les vieilles gens sortaient sur leurs portes pour nous voir passer ; toutes les fenêtres s'ouvraient sur nos têtes, et l'on entendait des voix qui chuchotaient entre elles et se faisaient douces pour ne pas troubler mon recueillement.

La foule pressée sur les marches de l'église jetait dans l'air matinal de joyeux murmures. Les cloches sonnaient à ébranler les tours, semblant prévenir Dieu que j'allais à Lui.

Cette journée m'enivra ! Les fleurs de l'autel, l'encens, les cantiques, le serment fait à Dieu sur les fonts baptismaux, la procession autour de la cathédrale sous le bril-

lant soleil, tout cela me jeta dans l'extase, tout cela me donna le sentiment du mot : bonheur. Il me sembla n'avoir jusqu'alors rien compris, rien senti, et qu'en ce jour j'étais tout à coup inondée de clartés, que la vie éclatait en moi comme un fruit mûr. Non seulement j'aimais Dieu, mais j'aimais l'avenir, l'inconnu, la jeunesse qui m'attendait. La mort, dont il nous avait été souvent parlé dans nos instructions m'apparaissait sous la forme du sommeil. Je la voyais sans ses douleurs, sans sa destruction, au bout d'une lointaine vieillesse et me souriant presque autant que la vie.

A ces ivresses qui durèrent jusqu'au lendemain succéda un morne abattement. Il fallait quitter le temple, où j'avais pris racine comme Joas. Mon cœur se fondit lorsque, après la messe, je me dirigeai vers la sacristie pour dire adieu au prêtre qui s'était occupé de ma jeune âme. Mes yeux obscurcis s'arrêtaient avec tendresse sur les **saintes** images, sur les anges du sanctuaire, sur la statue de Moïse qui soutenait le livre des chantres, sur le grand Christ qui protégeait l'entrée du chœur. Tous ces témoins silencieux de mon bonheur étaient devenus mes amis. Je ne savais m'en séparer. J'aurais voulu que l'on me chargeât d'entretenir les autels, de veiller à la petite lampe éternelle qui brûle devant le tabernacle. J'aurais béni la voix qui m'aurait dit : « Tu ne retourneras pas dans la maison de ton père, tu vivras ici, dans la maison de Dieu ! »

MME OCTAVE FEUILLET.

Expressions à expliquer : *étranglé par les sanglots — inonder de paix — sonner à ébranler les tours — être inondé de clartés.*

Quelles sont parmi ces expressions, celles dont les verbes sont employés dans un sens qui n'est pas leur sens propre?

Explication du texte. — Tout ce que rapporte ici Mme Feuillet se groupe autour de trois mots; *inquiétudes, bonheur, regrets*; dites quelle partie du morceau se rapporte à chacun de ces mots. — Quelles preuves l'auteur donne-t-elle de ses souffrances morales? — Énumérez les différentes phases de son bonheur. — Mme Feuillet rappelle-t-elle directement la plus grande action de cette journée, celle même qui était la source de son bonheur? — Croyez-vous que l'auteur ait oublié le moment de la sainte communion? — Dites la jolie pensée par laquelle Mme Feuillet y fait légèrement allusion? — Pourquoi alors n'en parle-t-elle pas comme elle parle de sa toilette, de la procession, etc? — Quels regrets éprouvait l'enfant? — Quel désir formait-elle? — Expliquez l'allusion faite à Joas et dites si elle est juste. — Que pensez-vous du style de ce morceau? — Est-il simple, naturel? — Est-il vivant, nous faisant presque assister aux scènes décrites?

Expression. — La voix.

De tous les instruments, la voix humaine est sans contredit le plus riche : ce que tous les autres instruments sortis des mains de l'homme cherchent à produire en délicatesse et en beauté, Dieu l'a donné à la voix humaine.

Les auteurs nous font remarquer qu'il y a, chez l'homme, trois voix : **haute, moyenne, basse**, qui engendrent toutes les harmonies de la parole, comme dans la nature trois couleurs : rouge, jaune, bleu, engendrent toutes les harmonies de la peinture.

De ces trois voix : haute, moyenne ou médium et basse, la voix du **médium** est celle à laquelle le parleur ou le lecteur reviennent le plus souvent. C'est celle qu'ils emploient pour exprimer les idées, les sentiments *ordinaires* : ceux où ne se mêle pas ou presque pas d'émotion. Les *narrations, descriptions, récits* de voyage, etc., se lisent dans le médium.

La voix *haute* et la voix *basse* conviennent aux sujets de lecture que caractérise une **forte** émotion : la douleur vive, la joie soudaine, l'arrogance, la colère, sont ordinairement bien rendues dans la voix haute, tandis que l'effroi, l'abattement, la fatigue, le dédain, le mépris, l'horreur, sont généralement exprimés dans une voix de basse.

Il est absolument nécessaire pour bien lire de prendre un ton *naturel*, c'est-à-dire celui qui *convient* au sujet traité.

S'il est vrai que le médium est la voix dominante dans toute lecture, il faut bien observer que ce même médium n'a pas qu'une seule note. Il peut offrir, au contraire, *maintes variétés* de tons au lecteur qui se sera habitué à analyser la pensée, le sentiment, afin de les rendre vivants dans sa voix.

« Est-il rien de plus varié, de plus changeant, en effet, que nos impressions, nos sentiments et nos idées ! C'est donc obéir aux lois de la nature que de développer les multiples sonorités de l'organe vocal. » (Gondal, p.s.s.)

C'est bien ici le lieu de *condamner* avec vigueur la **monotonie** : *mono tono*, un seul ton durant une ou plusieurs pages de lecture !... Il n'y a rien de plus endormant que cette manière de lire ou de dire. Tel un joueur d'instruments qui ne toucherait jamais qu'une seule corde, tel un lecteur qui ne prendrait jamais qu'un seul ton.

La monotonie, si elle n'est enrayée, est bientôt suivie du **chantonnement**: nous ne disons pas *du chant*, car il faut bien remarquer que *chanter* en lisant, est ce qu'il y a de plus beau, mais que *chantonner* est ce qu'il y a de plus vilain.

Quant à l'*intensité* de la voix, il est évident qu'elle doit se mesurer à l'*étendue* de la pièce, ainsi qu'au *nombre* de personnes devant qui on a à lire ou à parler. Il faut, en ce point, se garder de deux extrêmes également nuisibles à toute lecture: l'un, de **crier**, ce qui n'est jamais convenable; l'autre, de parler **trop bas**, ce qui l'est moins encore: puisque c'est obliger l'auditoire à faire effort pour comprendre ce qui se dit.

Est-il besoin d'ajouter que la voix peut et doit être cultivée? L'élève *bannira* donc, même de sa conversation, les notes *gutturales* ou *nasales*, les tons criards et perçants; elle s'efforcera de plus par son application aux exercices de lecture et de diction, de faire acquérir à sa voix l'ampleur, la souplesse et la sonorité qui la rendront agréable.

LES CHIENS DU LABRADOR

Sur la côte du Labrador, où il n'y a de chemin à peu près nulle part, le cheval n'aurait guère d'utilité. Avec le chien, au contraire, pour peu que la neige soit un peu durcie par le froid, on a des chemins partout. Et comme les anses et les baies se couvrent ordinairement de glace, on ne manque pas d'en profiter pour raccourcir de beaucoup les distances.

On nomme **cométique** le traîneau auquel on attelle les chiens. Ce traîneau est long d'une dizaine et parfois

d'une douzaine de pieds ; sa largeur est généralement de deux pieds. Les pièces qui composent le cométique sont ordinairement reliées les unes aux autres non par des clous, mais par du fil à saumon. Il y a de ces cométiques qui sont de belle facture et pour la fabrication desquels on a pris la peine de faire venir de Québec même du beau bois. On est fier de son cométique, là-bas, comme on l'est ici d'une « carriole » artistement tournée. Dans



les grandes occasions, comme lorsqu'une dame doit y prendre place, on ajuste sur cette voiture une sorte de siège avec entourage, qui rappelle la chaise de nos vieilles calèches canadiennes ; le cocher est alors assis sur le devant de cette machine. Enfin des fourrures complètent l'équipement de la voiture.

On attelle l'un devant l'autre les cinq ou six chiens que l'on met ordinairement sur un cométique. Celui d'avant, le guide que les autres suivent, n'est pas le premier chien venu : c'est le plus intelligent de tous que l'on charge de cet office, et quand il est bien dressé, on peut se fier à lui pour reconnaître la route. Le lecteur se demande sans

doute comment l'on dirige cet équipage. On comprend bien qu'il ne saurait être question d'avoir une ou deux guides pour chacun des chiens: cela mettrait dans l'affaire une telle complication, qu'il n'y aurait personne pour s'y reconnaître avec la douzaine de lanières qu'il faudrait tenir en mains. C'est uniquement par la voix que l'on dirige les chiens. Si vous voulez les faire tourner à droite, vous n'avez qu'à crier: *Hoc! Hoc! Hoc!* Pour la gauche, c'est: *Rere! Rere! Rere!* Les interjections: *Ha! Ha! Ha!* les font arrêter; et pour les mettre en marche, il suffit de pousser quelques: *Pouïtte! Pouïtte!* Voilà tout le vocabulaire des cochers du Labrador. On m'a affirmé que ces expressions sont de l'esquimau authentique.

Quand la route est bien longue, et que surtout elle est rendue plus fatigante par une couche de neige trop molle, on voit les chiens donner des signes de lassitude, se décourager, parfois même se révolter et refuser d'aller plus loin. C'est alors au conducteur à les exciter de la voix, à courir même en avant. En dernier ressort, il y a le fouet, le terrible fouet, devant lequel les chiens fuient, même en été. Au milieu de leurs batailles les plus acharnées, il suffit de leur montrer le fouet pour rétablir la paix.

On utilise également les chiens du Labrador pour le transport des marchandises, du bois de chauffage, etc., etc., et pour voyager le long de la côte. La rapidité de leur course les rend précieux surtout pour ce dernier objet, non moins que le peu de nourriture dont ils ont besoin.

C'est ainsi que la Providence sait mettre en chaque pays les animaux et les productions diverses qui peuvent convenir davantage à ses habitants.

M. L'ABBÉ HUARD. (*Labrador et Anticosti.*)

Expressions à expliquer : *compléter l'équipement — le premier venu.*

Conversation sur la lecture. — Où est situé le Labrador? — Les routes y sont-elles bien tracées, bien entretenues? qu'en dit l'auteur? — Par quel animal y remplace-t-on le cheval? — Qu'est-ce qu'un cométique? — Décrivez cette sorte de traîneau. — A quelle sorte de voiture l'auteur compare-t-il le cométique? — Comment place-t-on les chiens qui traînent le cométique? — Comment les dirige-t-on? — Que doit faire le conducteur quand la route est longue et difficile? — N'utilise-t-on les chiens du Labrador que pour le transport des voyageurs? — Quelle attention de la Providence nous est prouvée par les services que rendent à l'homme les chiens du Labrador? — Qui est l'auteur de l'extrait ci-dessus?

LA FEMME DANS LE MENAGE

La fonction propre des femmes est de soigner, de consoler et d'encourager leurs maris et leurs enfants, de diriger la maison, de dépenser et d'épargner à propos et de proportionner exactement la dépense au revenu. Si nous regardons exclusivement le *côté des affaires*, les femmes mêmes qui ne gagnent pas de salaire jouent un rôle économique très important, puisqu'elles président à la dépense.

Il n'est personne, ayant quelque expérience de la vie, qui ne sache qu'une femme intelligente et soigneuse entretient à peu de frais l'aisance et la propreté dans la maison, tandis qu'une autre, avec des déboursés deux ou trois fois plus considérables, laisse tout à l'abandon et ne donne à ceux qui l'entourent ni l'agrément, ni le confort.

table. Le mari a beau s'épuiser, l'argent s'en va de sa caisse plus vite qu'il n'y est venu, sans lui faire honneur, ni profit. Peut-être même cet excès, ce désordre dans la dépense, est-il le mal particulier à notre temps et la cause de cet appétit désordonné du gain et de ce peu de scrupules en affaires, que tous les gens sensés déplorent et qu'on n'arrêtera pas tant qu'on ne sera pas parvenu à rendre quelque austérité à l'intérieur des familles.

Il n'est pas douteux que ce mauvais emploi de la fortune privée n'influe à la longue sur la fortune publique, car les États, comme les individus, ont deux moyens de s'enrichir : en gagnant beaucoup et en employant bien ce qu'ils gagnent.

On se demande pourquoi nous employons tant d'argent et de peine à dresser les garçons pour le gain, quand nous dédaignons d'élever les filles pour l'art tout aussi difficile de la dépense et de l'épargne. C'est être aveugle que de calculer la dot d'une fille en écus, et de ne la point calculer en talents, en santé, en bonne humeur, en élévation d'esprit et de caractère.

JULES SIMON.

Expressions à expliquer : *jouer un rôle économique — appétit du gain — élévation de l'esprit.*

Questions d'intelligence. — Quelle est la fonction propre des femmes? — En remplissant cette fonction, les femmes ne jouent-elles pas un rôle économique important? — Quel contraste l'auteur pose-t-il dans le second alinéa? — D'après l'auteur quels deux grands maux, l'excès ou le désordre dans la dépense engendrent-ils? — La fortune publique ne se ressent-elle pas de ce mauvais emploi de la fortune privée? — Pour quel art doit-on surtout former les femmes? — La dot d'une fille ne doit-elle se calculer que sur ses écus? — Résumez la

leçon que l'auteur a voulu donner aux femmes? — A qui s'adresse celle qui est contenue dans la dernière phrase? — Qu'était Jules Simon?

Exercice d'analyse. — Dans un devoir écrit, donnez l'idée principale de ce morceau et écrivez à la suite les idées secondaires sur lesquelles l'auteur appuie l'idée principale.

LE RETOUR DES FRANÇAIS A QUEBEC

(1632)

Le retour des Français à Québec se fit attendre beaucoup plus longtemps qu'il n'était raisonnable de le supposer. Chose singulière, en effet, à l'heure où Champlain se vit obligé de capituler, et de céder Québec aux Anglais, la paix entre la France et l'Angleterre était déjà conclue depuis plusieurs mois; mais il l'ignorait, et ne pouvait même le savoir. Eh bien! en dépit de cette circonstance qui aurait dû engager l'Angleterre à lui remettre le Canada le plus tôt possible, il fallut trois ans pour qu'elle se décidât à remplir cette obligation. Charles Ier voulait auparavant qu'on lui versât complètement la dot promise à sa femme, Henriette-Marie de France, fille de Henri IV.

« Par contrat de mariage en date du 8 mai 1625, le douaire d'Henriette-Marie était de huit cent mille couronnes, dont moitié payable la veille du mariage à Londres, et l'autre moitié un an plus tard, à compter de la date du premier paiement. Le mariage eut lieu le 13 juin 1625, et la première moitié du douaire fut alors payée, la seconde devant échoir à la même date en 1626.

Cette seconde moitié de dot n'était pas encore payée en 1629. Elle ne l'était pas même en 1631, et Richelieu menaçait de la retenir, tant que les forts du Canada et de l'Acadie n'auraient pas été restitués à la France. De son côté, Charles Ier ne voulait pas rendre le Canada, à moins qu'on ne lui payât totalement et sans délai la dot de sa femme.

La dot d'une reine, la négligence d'une cour à payer cette dot : comme le sort des peuples dépend quelquefois de peu de chose !

Ce ne fut qu'au printemps de 1632 que les difficultés entre la France et l'Angleterre, au sujet du Canada, furent définitivement réglées par le traité de Saint-Germain-en-Laye.

Dans l'été de 1632, cinquante canots Hurons descendirent, chargés de pelleteries, dans la vallée du Saint-Laurent. Il en descendit cent cinquante l'année suivante ; et ces cent cinquante canots étaient montés par cinq ou six cents sauvages, tout joyeux de revoir leurs amis, les Français, et surtout le meilleur de leurs amis, leur bienfaiteur et leur père, Champlain. Ils ne savaient comment exprimer leur bonheur et leur joie :

« Lorsque les Français n'étaient pas ici, disait un des capitaines, la terre n'était plus terre, la rivière n'était plus rivière, le ciel n'était plus ciel ; mais au retour du sieur de Champlain, tout est retourné à son être, la terre est devenue terre, la rivière est devenue rivière et le ciel a paru ciel. »

L'ABBÉ AUGUSTE GOSSELIN.

Expressions à expliquer : *remplir une obligation — être définitivement réglé — payer totalement.*

Questions d'intelligence. — Expliquez ce mot : le *retour* des Français : quand et pourquoi les Français étaient-ils partis de Québec ? — Tous les Français de Québec étaient-ils retournés en France ? — Combien de temps s'écoula entre la prise de Québec et le retour des Français ? — Les Anglais n'auraient-ils pas dû rendre Québec plus tôt ? — Quelle raison l'auteur donne-t-il de leur retard ? — Citez les réflexions de l'auteur au sujet de la dot de la reine. — Quel traité rendit Québec aux Français ? — Les sauvages se montrèrent-ils heureux du retour des Français ? — Rapportez les paroles par lesquelles ils témoignaient leur contentement. — Cette narration est-elle le récit d'un événement imaginaire ou d'un fait historique ?

Exercice d'analyse. — Combien de propositions renferme la première phrase ? — Énoncez séparément chacune de ces propositions et dites-en la nature.

LE MENDIANT ET L'OISEAU

Le mendiant.

Où vas-tu donc, petit oiseau
 Ainsi volant à tire-d'aile ?
 Viens me chanter ta ritournelle,
 L'air est si pur, le ciel si beau.

L'oiseau.

Je vais chercher la nourriture
 Que Dieu me garde quelque part ;
 Mais toi, hâte tes pas, vieillard,
 La nuit ramène la froidure.

Le mendiant.

J'erre seul depuis ce matin,
Et nul n'entend ma voix qui pleure ;
Tes chants pourraient me faire, une heure,
Oublier mon triste destin.

L'oiseau.

Mais dans cette saison cruelle,
L'oiseau fait taire tous ses chants ;
Vois, la neige couvre les champs.
Comment chanter ma ritournelle ?

Le mendiant.

Quand le printemps nous rend ses charmes,
Oiseau, tu vis libre et joyeux ;
Mais pour moi, pauvre, faible et vieux.
Au monde il n'est plus que des larmes.

L'oiseau.

Dieu ne laisse pas avoir faim
Une humble et faible créature,
Il me garde un grain pour pâture
A toi, vieillard, un peu de pain.

Le mendiant.

Oiseau, ce grain, Dieu te le donne,
Et des refus tu n'en crains pas ;
Trop heureux qui peut ici-bas
Ne rien demander à personne !

L'oiseau.

Ce grain, je le cherche, vieillard,
Comme toi, je mendie et j'erre ;
Sans peine on n'a rien sur la terre ;
Et je ne dois rien au hasard.

*Le mendiant. **

Miné par la faim et par l'âge ;
Succombant à mon triste sort,
Un soir on me trouvera mort
A quelque cent pas du village.

L'oiseau.

Je puis mourir loin de mon nid,
Faut-il que je m'en épouvante ?
Pauvre vieillard, espère et chante,
Dieu seul est grand, qu'il soit béni !

A. DEVOILLE.

Expressions à expliquer : *voler à tire-d'aile* — *chanter une ritournelle* — *miné par la faim*.

Questions d'intelligence. — Entre quels personnages s'échange le dialogue que vous venez de lire ? — Quelle consolation le vieillard demande-t-il à l'oiseau ? — Que répond l'oiseau à la demande réitérée du vieillard ? — Lequel des deux personnages semble avoir souffert davantage ? — De combien de différentes misères se plaint le vieillard ? — L'oiseau vous paraît-il bien sympathique aux souffrances du vieillard ? — Les leçons que l'oiseau semble vouloir donner au vieillard ne vous paraissent-

elles pas un peu prétentieuses, un peu indélicates, en considérant la situation des deux personnages? — Comment appréciez-vous ce conseil de « chanter » donné dans la dernière strophe? — Le dernier vers ne semble-t-il pas



un peu étranger à la pièce? — La proposition: « Dieu seul est grand » se lie-t-elle naturellement au sujet? — L'auteur n'aurait-il pas dû plutôt parler ou de la puissance, ou de la providence de Dieu?

FAIRE PRENDRE SON PORTRAIT

Pour les personnes modestes et sans prétentions, faire prendre son portrait est la chose la plus simple du monde: elles posent comme elles sont, et, par là même, leur photographie est naturelle, c'est-à-dire bonne, ressemblante. Mais, pour les personnes vaines et entichées d'elles-

mêmes, poser pour la photographie, c'est une affaire d'État. Longtemps d'avance elles s'examinent, consultent leur miroir, étudient leur pose, l'air qu'elles vont se donner : c'est justement le moyen d'avoir un affreux portrait.

Voici les père et mère de Mlle Jeanne en groupe. Ils sont là... les paupières demi-closes, la main droite de l'un dans la main gauche de l'autre ; les deux autres mains, raides au bout des bras, avec les doigts largement écarquillés, font patte d'oie sur les genoux respectifs des deux conjoints. A la droite de Monsieur, sur une table, est un gros livre avec un encrier et une plume, à gauche de Madame, un livre et un pot de fleurs.

Une des amies de Mlle Jeanne, la cravache en main, pose en amazone ; une autre est en costume d'hiver, avec une infinité de dorures au cou, aux bras, aux oreilles et aux doigts.

Les beaux, eux, affectent toutes les poses imaginables.

En voici un dont le coude est appuyé sur une table ; sa tête repose dans sa main. Ses regards langoureux ont l'air d'aller se perdre là-bas, bien loin, dans les plaines fleuries du Tendre. Il pose pour la statue de la Mélancolie.

En voici un autre dont le regard est fier, le front menaçant. Il a le sourcil froncé, la moustache en croc ; sa main droite est sur le point de se lever pour imposer un commandement. C'est mon frère d'armes... un milicien du treizième bataillon sédentaire, dont je suis l'assistant-chirurgien ! il pose pour la statue de Mars.

Enfin, en voici un qui, pour se donner des airs de sans-
façon, est à cheval sur un caillou. Il porte un paletot de fourrure, un gros casque d'hiver, pendant que le

paysage qui fait le fond du tableau représente des arbres garnis de la plus belle verdure, des plantes épanouies aux chauds rayons du soleil de juillet.

Lorsque la vanité et le mauvais goût tirent un tel parti de la photographie, je me demande si l'on a bien lieu, vraiment, de se féliciter de l'invention de Daguerre.

H. LARUE. (*Mélanges.*)

Expressions à expliquer : *entichées d'elles-mêmes* — *en groupe* — *faire patte d'oie* — *poser en amazone* — *bataillon sédentaire* — *sans-façon*.

Etude du texte. — Quel but l'auteur s'est-il proposé en écrivant ce que vous venez de lire? — Combien de différents tableaux l'auteur pose-t-il devant les yeux du lecteur? — Quelles personnes décrit-il dans le premier tableau? — Quels portraits de jeunes filles pose-t-il devant nos yeux? — Comment l'auteur peint-il le jeune homme qui affecte la mélancolie? — Comment ridiculise-t-il celui qui simule un air martial, trop important? — Quels sont les derniers portraits que l'auteur nous présente? — Cette satire des gens prétentieux nous amène à la conclusion qui est exprimée dans le premier alinéa, quelle est cette conclusion? — Ces descriptions faites par l'auteur sont-elles le produit de l'imagination ou celui de l'observation? — Est-il nécessaire de bien observer pour bien décrire? — Le style de l'auteur vous semble-t-il lourd, trainant ou vous paraît-il vif, alerte? — Citez une expression ou une phrase qui vous a paru originale, c'est-à-dire propre à l'auteur. — M. Larue est-il un auteur canadien-français?

QUELQUES MOTS POUR FAIRE CONNAISSANCE AVEC LES MEDICAMENTS

L'alun est un astringent énergique ; on l'emploie pour les aphtes de la bouche, les hémorragies, et en gargarisme pour les maux de gorge.

L'ammoniaque ou alcali volatil sert à cautériser les morsures, les piqûres envenimées d'abeilles, de vipères ; on le fait respirer dans l'asphyxie et la syncope. Il s'emploie contre l'ivresse, à la dose de cinq à dix gouttes dans un verre d'eau.

L'eau de fleurs d'oranger est un antispasmodique doux. On l'emploie dans les syncopes, les crises nerveuses et les mauvaises digestions.

L'eau de mélisse des Carmes s'emploie souvent dans les digestions pénibles ; on en met une cuillerée à bouche dans un verre d'eau sucrée.

L'éther est un excellent antispasmodique ; on en verse quelques gouttes sur un morceau de sucre ou dans un quart de verre d'eau, sucrée et froide, lorsqu'on est sous le coup d'une surexcitation nerveuse : spasmes, crampes d'estomac.

Une goutte d'extrait de menthe dans un verre d'eau chaude et sucrée produit le meilleur effet dans les digestions pénibles et les coliques d'estomac.

Chacun connaît les propriétés bienfaisantes des cataplasmes de farine de lin, remède qu'on oppose toujours avec succès aux inflammations locales.

La décoction de la graine est employée en boisson contre les maladies inflammatoires des intestins. La farine de moutarde s'emploie pour les sinapismes. Il est préfé-

nable d'avoir le lin et la moutarde en graines et de les piler quand on en a besoin, les farines perdant de leur qualité en vieillissant.

Pour conserver les farines de lin et de moutarde, il faut les mettre dans des vases de terre vernis, non bouchés hermétiquement.

Le laudanum est employé comme narcotique et calmant. L'opium fait la base de ce médicament; c'est dire qu'il ne faut l'employer à l'intérieur que quand un médecin en a fixé la dose. Souvent on arrose les cataplasmes de farine de lin de quinze à vingt gouttes de laudanum. On l'emploie quelques fois en friction dans les douleurs aiguës des articulations.

La pierre infernale ou crayon de nitrate d'argent sert à cicatrizer les plaies superficielles et à faire disparaître les excroissances de chair.

Le quinquina est un excellent fébrifuge; il est tonique, astringent et stomachique. — Le sulfate de quinine coupe la fièvre.

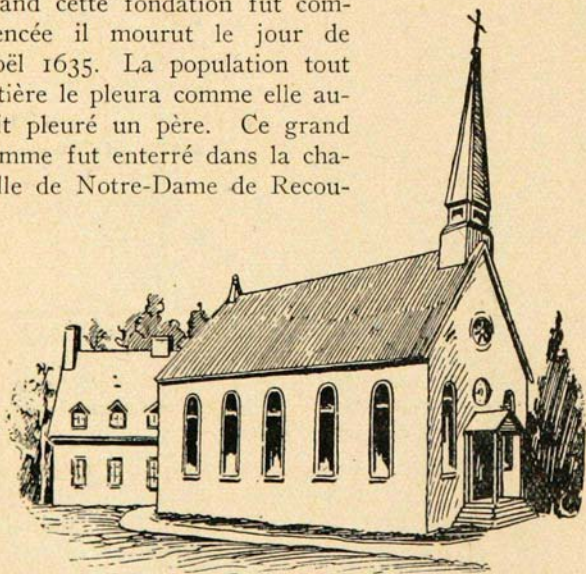
Mots et expressions à expliquer: *médicaments* — *astringent* — *aphtes* — *cautériser* — *asphyxie* — *antispasmodique* — *surexcitation nerveuse* — *décoction* — *sinapisme* — *narcotique* — *plaies superficielles* — *fébrifuge* — *tonique* — *stomachique*.

Conversation sur la lecture. — Quelle propriété possède l'alun et contre quels maux l'emploie-t-on? — Dans quels cas se sert-on de l'ammoniaque comme médicament? — Quel usage fait-on de l'eau de fleurs d'orange? — Comment s'emploie l'eau de mélisse des Carmes? — Comment se sert-on de l'éther comme antispasmodique? — L'extrait de menthe n'est-il pas très utile dans les digestions pénibles? à quelle dose l'emploie-t-on? — Quels services la farine et la graine de lin peuvent-elles

rendre en médecine? — Comment conserve-t-on les farines de lin et de moutarde? — Que savez-vous du laudanum? — A quoi sert la pierre infernale? — Quelles propriétés possèdent le quinquina et le sulfate de quinine?

MORT DE CHAMPLAIN

La fondation du collège de Québec fut la dernière joie de Champlain sur la terre. Malade depuis six semaines quand cette fondation fut commencée il mourut le jour de Noël 1635. La population tout entière le pleura comme elle aurait pleuré un père. Ce grand homme fut enterré dans la chapelle de Notre-Dame de Recou-



Chapelle Notre-Dame-de-la-Recouvrance.

vance qu'il avait fait construire, pour remercier la Vierge Marie d'avoir exaucé son vœu en rendant la clef du Saint-Laurent à la France.

Les sauvages rappelaient avec admiration ses vertus et sa bonté ; les Français louaient son courage et sa persévérance, les ennemis eux-mêmes rendaient hommage à son désintéressement et à ses hautes qualités. On trouve dans l'histoire peu d'hommes dont la louange soit aussi unanime et la mémoire aussi respectée.

A ne considérer que le résultat matériel, Champlain avait fait peu de choses, puisque tout était encore à faire, mais l'impulsion était donnée. Seul entre tous les explorateurs qui se succédaient depuis un siècle, il n'avait point failli à la tâche ni dévié du programme qu'il s'était tracé : donner un empire colonial à la



Monsieur de Champlain.

France et des enfants à l'Église. Il avait posé les jalons de cet empire qui devait un jour s'étendre de l'île de Terre-Neuve au golfe du Mexique. Il avait préparé les conquêtes de l'Évangile, en se faisant aimer des sauvages et en leur amenant des apôtres dévoués pour les convertir. Il avait donné lui-même l'exemple des plus hautes vertus.

« Le salut d'une âme, disait-il, vaut mieux que la conquête d'un empire, et les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les pays infidèles que pour y faire régner Jésus-Christ. »

Cette devise était celle des grands navigateurs Vasco de Gama, Christophe Colomb et Jacques Cartier. La gloire de Champlain est de l'avoir toujours suivie, et d'avoir traversé vingt et une fois l'Atlantique pour la faire triompher.

JACQUES DE BAUDONCOURT.

Expressions à expliquer : *rendre hommage — donner une impulsion — faillir à la tâche — dévier du programme — poser les jalons — étendre sa domination.*

Conversation sur la lecture. — Qu'était M. de Champlain? — Où et quand mourut-il? — Quelle avait été sa dernière joie? — Quand s'ouvrit ce collège et par qui était-il dirigé? — Où M. de Champlain fut-il enterré? — Que savez-vous de l'événement qui fit ériger la chapelle de Notre-Dame-de-la-Recouvrance? — Champlain fut-il regretté? — Ce gouverneur avait-il fait de Québec une ville bien bâtie, bien florissante? — Quel fut donc son mérite? — Quel but s'était-il proposé en fondant Québec? — A quel prix M. de Champlain estimait-il le salut d'une âme? — Quels grands navigateurs ont, sur ce sujet, pensé comme M. de Champlain?

LA BONNE HUMEUR

En belle santé comme en heureuse fortune, la bonne humeur n'est guère méritoire; elle n'a tout son prix que lorsqu'elle fait bonne mine à mauvais jeu. Sourire à ses douleurs est peut-être un peu stoïque; je n'ose pas vous demander d'aller jusque-là; mais il est bon d'exercer son âme à la résignation. Il y a parfois de vilains moments, des heures d'ennui, des tisanes amères, et la bonne humeur, quand elle préside à la vie, nous aide à supporter tout cela sans trop faire la grimace.

Quand la bonne humeur s'est bien définitivement installée dans l'âme d'une jeune fille, elle se lit sur son front et réjouit les yeux. Quelles que soient ses occupations, quel que soit le sentiment qui l'agite, qu'elle travaille ou qu'elle s'amuse, qu'elle brode ou qu'elle lise, je dirai même qu'elle rie ou qu'elle pleure, on retrouve sur sa mine, dans ses gestes, dans l'accent de sa voix, cette disposition de cœur et d'esprit qui accueille, profite, accepte ou subit, sans qu'aucune de ces émotions différentes puisse ébranler son caractère.

Cette qualité si précieuse dépend tout entière de notre volonté. On est de mauvaise humeur comme on est paresseux, parce qu'on ne se révolte pas assez contre l'indolence à laquelle incline si volontiers notre faiblesse. Écrivez donc au frontispice de votre édifice moral, en vous promettant d'y jeter les yeux chaque jour. « L'un des biens estimables entre tous, c'est l'égalité d'humeur ».

CH. ROZAN. (*La jeune fille.*)

Expressions à expliquer : *heureuse fortune* — *ébranler un caractère* — *se révolter contre l'indolence*.

Etude du texte. — L'idée principale de ce morceau est-elle exprimée au commencement, ou n'apparaît-elle pas plutôt comme une conclusion? — Cette idée principale est développée dans deux idées secondaires: 1° l'égalité d'humeur est estimable à cause des avantages qu'elle procure; 2° elle est à la portée de tous; distinguez dans le texte les phrases par lesquelles chacune de ces idées secondaires est rendue. — La première idée secondaire renferme deux parties: la première partie a trait au moral, l'autre au physique; relisez les propositions par lesquelles la première est rendue, relisez ensuite les propositions qui expriment la seconde partie. — A quel vice l'auteur attribue-t-il la mauvaise humeur? — Qu'était M. Rozan? — A quelle époque a-t-il vécu?

Exercice écrit. — Faites un tableau qui indique le plan suivi par l'auteur.

SOUS LA TABLE

Les livres sont épars au milieu du tapis,
 Et messieurs les bébés, sous la table tapis,
 Avec une sagesse à confondre des mages,
 Déchirent les cartons, les feuilles, les images,
 Se couvrent de fragments, de lettres et de mots,
 Et c'est ainsi qu'ils font l'étude, les marmots.



Un rayon de soleil irise les atomes
 De la poussière folle alourdissant les tomes.
 Un volume pédant, inutile aux humains,
 Devient intéressant dans leurs petites mains.
 Darwin avec Rousseau, Descarte avec Voltaire,
 Devant le doux babil sont forcés de se taire ;

De Lisle, Hugo, Musset, Lamartine, en lambeaux,
 Sous un faible doigt rose éteignent leurs flambeaux.
 C'est un massacre froid de héros, d'héroïnes
 Dont les vieux châteaux-forts croulent dans les ruines.

Les fastes glorieux des siècles sont tombés
 Sous l'impassible main de messieurs les bébés.

JULES TREMBLAY.

Conversation sur le texte. — Où se trouvent les bébés? — Qu'y font-ils? — Quels volumes déchirent-ils? — Comment l'auteur marque-t-il que les bébés ne font aucun bruit? — Quelle est la signification du verbe iriser? — Quelle poussière le rayon du soleil irise-t-il? — Parmi les auteurs nommés quatre sont des philosophes: leurs doctrines, pour la plupart, ont été condamnées par l'Église; quatre poètes sont aussi mentionnés; un grand nombre de leurs œuvres sont immorales ou impies, peut-on alors regretter l'œuvre que les bébés accomplissent? — Sont-ce vraiment des flambeaux que les doigts des bébés éteignent en déchirant ces volumes?

Prononciation. — O grave.

Cette voyelle n'offre pas de difficultés. On la lance du gosier, en appuyant de manière à laisser *entendre* l'accent tonique: *rose*.

Cas les plus usités où le son de l'o est grave.

1° O surmonté d'un accent circonflexe: *apôtre, trône, enrôler*, etc.

2° O à la fin des mots: *bravo, écho, duo*, etc.

3° Noms propres terminés en **od**, où le **d** est nul : *Girod, Gounod*.

4° Terminaisons en **oh, op, ot** : *sirop, mot, trot*, etc.

Exception : le mot *dot*, où l'on fait entendre le **t**.

Le mot *sot* se prononce comme *dot* s'il est placé devant une voyelle : *sot écrivain*.

5° Mots terminés en **os** et leurs *dérivés* : *dos, dossier, repos, reposer, gros, grossier*, etc.

Exception : le mot *os* au singulier, (s sonore) et ses trois *dérivés* : *osseux, ossifier, ossification*.

6° Dans le corps des mots où **os** est devant une *voyelle* : *rose, générosité*, etc.

7° Noms où l'**o** est suivi de la terminaison **tion** : *émotion, dévotion*, etc.

8° Dans *fosse, fossé, fossoyeur, toast, Hanovre*.

Dans *arome, atome, axiome, idiome, tome, zône, amazonne*, et quelques autres à cause de leur origine grecque.

Dans *accroc, broc, croc, escroc, raccroc*, mais dans les *dérivés* de ces mots l'**o** est *aigu* : *crochet, escroqueries*.

9° On donne aussi le son de l'**o** grave à la syllabe **au** : *faute, épaupe, jaunir*.

Exceptions : *Paul*, et tous les mots où la syllabe **au** est suivie d'un **r** : *Laure, auréole, auriculaire, j'aurai, je saurais*, etc.

En dehors des cas mentionnés dans cette leçon l'**o** est généralement *aigu*.

TREMBLEMENT DE TERRE DU 5 FEVRIER 1663

Il était environ cinq heures et demie du soir ; le ciel était calme et serein. « Le tremblement de terre, raconte le Père Ragueneau, fut si prodigieux que des montagnes

entières s'abimèrent, des lacs et des rivières disparurent et d'autres changèrent de lit. Dans les forêts, il semblait qu'il y eût combat entre les arbres qui heurtaient ensemble non seulement leurs branches, mais même leurs troncs : on eût dit que les troncs se détachaient de leurs places pour sauter les uns sur les autres, avec un fracas et un bouleversement étrange. On voyait dix et douze arpents de forêt sauter en l'air et retomber comme dans un abîme si profond, que les arbres tombaient renversés, les branches en bas, qui allaient prendre la place des racines ; de sorte qu'il n'y paraissait plus qu'une forêt de troncs.

Dans les villes de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal, on voyait les murailles se balancer et les pierres se remuer, comme si elles se fussent détachées les unes des autres ; les toits semblaient se courber en bas d'un côté, puis se renverser de l'autre ; les soliveaux et les planchers s'ouvraient, la terre s'ébranlait horriblement, et agitait les pieux des palissades d'une façon qui serait incroyable, si on ne l'avait vu en divers endroits. Les cheminées et le haut des logis pliaient comme des branches d'arbres agitées du vent et partout l'on croyait que la terre s'allait entr'ouvrir et que tout allait s'abîmer.

Ce tremblement de terre dont la première secousse, qui fut la plus violente, ne dura qu'environ une demi-heure, eut depuis, quelques autres reprises : mais toutes ces agitations durèrent environ cinq ou six mois, ayant été encore sensibles en quelques lieux jusque dans le mois d'août.

Aux premières secousses de ce tremblement de terre, l'épouvante fut générale parmi toute la population ; mais

ce fut surtout un coup de foudre pour ceux qui se livraient, en ce moment même, aux divertissements du carnaval. Pendant toute la nuit, les églises furent encombrées de fidèles qui entouraient les tribunaux sacrés. D'admirables conversions s'opérèrent. Un missionnaire assura plus tard qu'à lui seul il avait entendu plus de huit cents confessions générales.»

L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN.

(*Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec.*)

Expressions à expliquer : *les montagnes s'abîmèrent — forêt de troncs — un coup de foudre.*

Conversation sur la lecture. — Qui a écrit l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec dont ce fragment est tiré? — Qui raconte les événements de la nuit du 5 février 1663? — Le Père Ragueneau est-il un témoin oculaire, c'est-à-dire, a-t-il vu l'événement, ou si on le lui a simplement raconté? — Rappelez quelques-uns des faits extraordinaires qui se passèrent dans cette nuit terrible. — Quel était alors le gouverneur du Canada? — Quelles difficultés existaient, à cette époque, entre le gouverneur et Mgr de Laval? — Quel fut sur les âmes, l'effet de cette violente secousse du 5 février? — N'y a-t-il pas dans la façon de raconter du P. Ragueneau, quelque chose d'un peu lourd? — Pouvez-vous signaler ce qui alourdit le style du narrateur? — Les phrases longues, les *qui* et les *que* trop nombreux contribuent donc à rendre le style lourd et pesant?

LE FAUX CHEVALIER

(Légende)

Il y avait une fois un chevalier qui, au lieu de défendre la Vérité désarmée et la Faiblesse persécutée (ce qui est la première loi de la Chevalerie), avait passé sa vie à

faire iniquement couler le sang humain et à opprimer les petits. Cette vie n'avait été qu'une longue suite de perfidies, de violences et de crimes. Pillard de biens d'églises (cela va sans dire), il n'avait guère fait que tuer et voler, et nous ne saurions parler ici de tout le reste, qui était vraiment épouvantable. Ce méchant, ce faux chevalier vieillit, et s'aperçut un jour qu'il vieillissait.

« Il est temps de me convertir », se dit-il, et, sans avoir pensé suffisamment à la grandeur de l'acte auguste qu'il allait accomplir, uniquement pressé de se débarrasser de cet épouvantable poids de ses crimes qui lui pesaient sur l'âme, il se présenta à un vieil ermite et lui fit en confession le récit complet de tous ses dévergondages et de tous ses forfaits. Ce fut long.

Pour tout dire, il fut sincère, et n'oublia rien dans la formidable liste de ses péchés. Tout y était, tout, sauf un point. Mais ce qui faisait défaut (vous l'avez deviné), c'était cet arôme nécessaire de toute confession bien faite, c'était cet admirable parfum sacramentel, c'étaient ces pleurs intimes, c'était ce regret passionné de ses fautes qui a l'amour de Dieu pour principe et que les enfants chrétiens eux-mêmes connaissent sous le nom de contrition. Il ne manquait que cela à notre chevalier. Mais cela, c'était tout.

Le vieil ermite, qui connaissait l'âme humaine, s'en convainquit rapidement; mais il feignit de ne pas s'en apercevoir, et dit, de sa voix la plus douce, à son étrange client: « Mon enfant, je vous donne pour unique pénitence de remplir d'eau le petit baril vide qui est là, dans ma cellule, tout près de vous. Allez, et ne péchez plus. » Et il le bénit.

Le chevalier, resté seul avec son petit baril entre les bras, se prit à sourire de l'innocence de l'ermite, ou, si vous l'aimez mieux, de sa simplicité. Les deux mots d'ailleurs avaient le même sens aux yeux de notre pénitent, qui, tout naturellement, croyait avoir infiniment plus d'esprit que son confesseur : « Eh ! se dit-il, c'est une expiation bien légère pour les lourds péchés que j'ai commis. Le vieux prêtre n'a plus toute sa tête. » Et, jetant les yeux autour de lui, il aperçut à quelques pas de là une jolie source toute claire qui jaillissait du sol au bas de l'ermitage. « Voilà, se dit notre chevalier, voilà qui ne sera pas long. » Et il fit rouler gaiement son petit tonneau devant lui.

Mais quand il s'agit de le remplir, ce fut une autre affaire.

Dès que le chevalier approcha son « barillet » de la belle eau qui devait si aisément le remplir, Dieu fit soudain un miracle, et l'eau s'enfuit.

Elle s'enfuit avec une rapidité vertigineuse, et le chevalier, qui machinalement avait couru après elle, fut bientôt contraint de s'arrêter, essoufflé et honteux.

Il n'était pas homme cependant à se laisser arrêter par un obstacle aussi singulier. Il y a des âmes qui s'obstinent à ne pas voir le surnaturel, même quand il leur crève les yeux. Notre pénitent était une de ces âmes.

Il chargea bravement sur son épaule son petit baril toujours vide, et marcha à grands pas vers la rivière voisine. O miracle ! ô stupeur ! la rivière s'enfuit, tout comme le ruisseau.

Il reprit sa marche, avec son baril toujours vide, et pressant le pas, se dirigea à vastes enjambées vers le fleuve qui coulait à trois lieues de là. Le fleuve s'enfuit.

« Bah ! dit l'homme, il me reste la mer ».

Et avec son barillet toujours vide, il voyagea le jour et la nuit, suant à grosses gouttes, haletant, épuisé, demi-mort, mais ayant à la fois l'espérance et la rage dans l'âme, il voyagea jusqu'au grand océan vert, jusqu'au grand océan sans limites, qu'il aperçut enfin un beau matin, et qu'il salua d'un cri de délivrance.

Mais il se passa alors une merveille encore plus surprenante que toutes les autres. Au moment même où le chevalier trempait son baril dans le flot, la grande mer s'enfuit, et laissa sur la plage le chevalier désespéré et le baril vide.

Pendant un an, pendant deux ans, pendant trois ans, l'infortuné pénitent parcourut, nouveau Juif errant, toutes les provinces, tous les royaumes et jusqu'aux îles lointaines où personne n'avait abordé avant lui. Il connut tous les ruisseaux, toutes les rivières, tous les fleuves, toutes les mers de l'immense univers; mais il leur demanda en vain cette chère eau vers laquelle il soupirait comme le cerf, cette eau libératrice qui devait affranchir son âme.

L'eau fuyait toujours, et toujours le baril restait vide.

Un jour enfin, lassé de cette course à travers le monde, et sentant au fond de son pauvre cœur je ne sais quel sentiment nouveau, il se prit à s'asseoir sur le bord de la route, et à réfléchir.

Il réfléchit à toute sa vie passée, et se fit à lui-même un aveu de tous ses crimes. C'était en réalité le même aveu qu'il avait naguère fait à l'ermite. Il n'y manquait que...

Mais non, il n'y manquait plus rien, car notre chevalier avait enfin compris que l'aveu de nos fautes ne suffit pas, et qu'il faut le repentir.

« Quel misérable je fais ! se dit-il. Comme Dieu a été bon pour moi, et comme je l'ai mal payé de tant d'amour ! Ah ! je suis bien le dernier des hommes. »

Là-dessus il pleura.

Une de ces larmes tomba dans le petit baril, et le remplit.

* * *

Voilà mon histoire, ami lecteur. Je n'y veux rien ajouter, de peur de la gâter.

Je ne vous dirai même pas, comme les rapins : « Si cette histoire vous ennuie, je m'en vais la recommencer. »

Mais je vous dirai : « Si elle vous agréé, j'en ai d'autres à vous conter. Vous n'avez qu'à me les demander. »

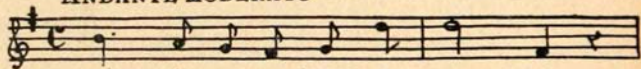
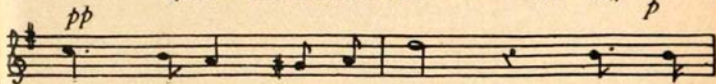
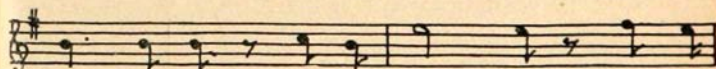
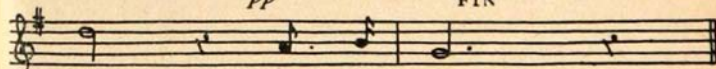
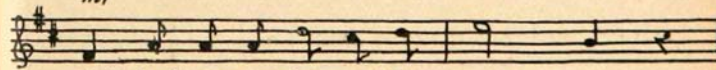
LÉON GAUTHIER.

Expressions à expliquer : *rapidité vertigineuse* — à vastes enjambées — océan vert — comme les rapins.

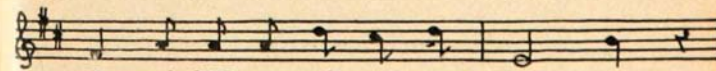
Questions d'intelligence. — Ce sujet est une légende, qu'est-ce donc qu'une légende ? — Quels traits merveilleux prouvent que cette narration n'est pas historique mais légendaire ? — Par quelles définitions l'auteur parle-t-il d'abord de la contrition ? — Expliquez cette phrase qui termine le troisième alinéa : Mais cela, c'était tout. — Sous combien de formes différentes apparaît le mot « baril » ? — Ce qui nous charme dans ce récit, n'est-ce pas l'extrême simplicité de style que l'auteur a su employer ? — Cette simplicité charmante ne se trouve-t-elle pas surtout dans le dernier alinéa ?

L'ETOILE

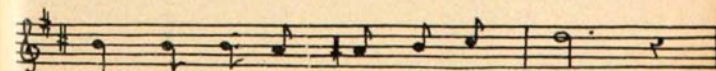
ANDANTE MODERATO

L'om- bre s'étend sur la ter- re, *p**pp* Au- cun bruit ! Le jour fuit. Dans lesombre azur *pp* qui s'é- clai- re L'astre*pp* luit *mf* C'est la nuit ! FIN*mf* Oeil de flamme embrassant l'es- pa- ce,

Que fais- tu dans le fir- ma- ment ?



Je vois l'Huma- ni- té qui pas- se



Comme u- ne mer au flot chan- geant.

Blanche étoile, à quoi tend la vie ?
Ici-bas, qu'est donc le bonheur ?
C'est dans la tâche bien remplie
Qu'est seulement la paix du cœur.

Guide-nous, ô phare céleste,
Vers le but offert au mortel !
De l'orgueil humain rien ne reste,
Le bien qu'on sème est éternel !

UN EPISODE DE LA VIE DE LOUIS JOLLIET

On était dans les grandes chaleurs de l'été. Le soleil de juillet donnait des reflets d'or aux flots du lac Ontario. Jolliet profitait des longs crépuscules pour naviguer sans fatigue à travers les chenaux des « mille îles » — mille corbeilles débordantes de parfums, de verdure et de fraîcheur. Quelques jours plus tard, il arrivait à Lachine, au-dessus du saut Saint-Louis, où il s'était embarqué pour l'Ouest vingt et un mois auparavant.

Jolliet se trouvait précisément au-dessous du « grand saut », dans ce voisinage des petites îles, si fécond en naufrages, lorsque, soudain, son canot chavira, et il fut précipité dans le fleuve avec ses compagnons. Ceux-ci périrent immédiatement, submergés par les flots. Quant à Jolliet, grâce à son adresse, à sa force physique et à la puissance de sa volonté, il put lutter pendant quatre heures contre la mort.

Ayant réussi à prendre pied de manière à se maintenir la tête constamment hors de l'eau, il concentra tous ses

efforts à résister à l'action du courant. Il ne fallait pas songer à se jeter à la nage dans les tourbillons qui l'entouraient. De fois à autre, sa voix lançait un cri de détresse qui se perdait dans le bruit des flots... Que se passait-il dans l'âme de ce jeune explorateur pendant ces longues heures d'angoisses?... Vit-il briller, au loin, pour ranimer son courage, le clocher de la petite église, érigée dès lors à Ville-Marie en l'honneur de Notre-Dame de Bon-Secours?... Peu à peu ses forces le quittèrent : il sentit que ses jambes allaient bientôt céder sous l'effort du courant ; un nuage vint obscurcir sa vue et sa pensée ; ses traits devinrent livides, ses yeux se fermèrent, ses bras battirent l'air par un mouvement instinctif ; puis il s'affaissa sur lui-même et fut entraîné dans l'abîme...

« Je fus sauvé, — écrivit-il quelques semaines plus tard — après avoir été quatre heures dans l'eau, ayant perdu la vue et la connaissance, par des pêcheurs qui n'allaient jamais dans cet endroit, et qui n'y auraient pas été si la sainte Vierge ne m'avait pas obtenu cette grâce de Dieu, qui arrêta le cours de la nature pour me tirer de la mort.»

Le naufragé fut transporté immédiatement à Ville-Marie, peut-être chez son ami, Monsieur Leber, peut-être à l'Hôtel-Dieu.

E. GAGNON.

Expressions à expliquer : *fécond en naufrages* — *prendre pied* — *ses jambes allaient céder* — *battre l'air* — *mouvement instinctif* — *arrêter le cours de la nature*.

Etude du texte. — Qu'était Louis Jolliet? — A quel endroit l'incident rapporté se passa-t-il? — Qu'arriva-t-il au canot qui portait Louis Jolliet? — Que de-

vinrent les compagnons du voyageur? — Louis Jolliet fut-il aussi précipité dans le fleuve? — Qui le sauva? — A quelle protection céleste Louis Jolliet attribua-t-il la conservation de sa vie? — Où, dans ce morceau, se trouve l'exposition, c'est-à-dire la partie qui fait connaître le temps, le lieu, les personnages? — Quelle partie forme le nœud ou la suite des événements qui se déroulent? — Quelle partie renferme le dénouement, c'est-à-dire le point où tout aboutit? — Ce dénouement est-il heureux ou malheureux? — Est-il prévu ou imprévu? — Quelle gracieuse comparaison renferme le premier alinéa? — L'auteur de ce texte est M. Ernest Gagnon, de Québec; connaissez-vous quelqu'un de ses ouvrages?

L'AUMONE D'UN ENFANT

Un vieillard chaque jour passait près d'une école;
 Lorsque entrant des enfants la troupe vive et folle,
 Il offrait, pour un sou,
 Des crayons qu'il portait dans un coffre, à son cou.
 C'était du malheureux la dernière ressource;
 Et les petits garçons, vidant, joyeux, leur bourse,
 Emportaient ses crayons.
 Un seul, un tout petit, et lui-même en haillons,
 Se tenait à l'écart, dévorant une larme.
 Un jour, quittant les jeux, au milieu du vacarme,
 Il disparaît sans bruit;
 Nul ne le suit;
 Seul, il court, emportant un paquet sous sa blouse
 (Le pauvre reposait non loin sur la pelouse).

Là, découvrant son fromage et son pain,

Haletant, il s'arrête enfin :

« Tiens, je n'ai pas de sou, mais voici mon offrande,
Pauvre, je suis petit, moi : ma faim n'est pas grande.

Garde et vends tes crayons, je n'en ai pas besoin. »

Le pauvre refusait, mais l'enfant était loin.

Et la boîte aux crayons bien des matins fut pleine,

Et le pauvre petit avait l'âme sereine.

Mais les autres disaient, en prenant leur repas :

« Pourquoi donc petit Jean ne déjeune-t-il pas ? »

MME A.-M. BLANCHECOTTE.

Expressions à expliquer : *troupe vive et folle* — *se tenir à l'écart* — *dévorant une larme* — *avoir l'âme sereine*.

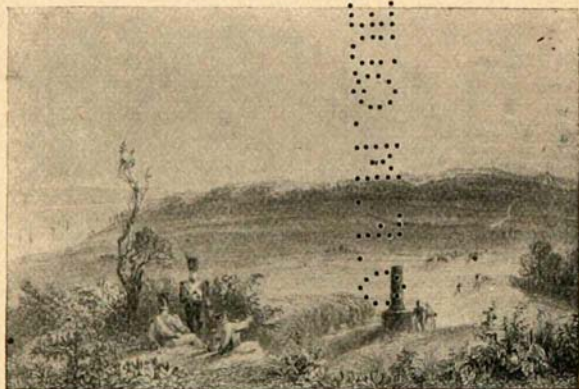
Etude du texte : — Quelle est l'idée principale de ce morceau ? — Donnez les idées secondaires en répondant aux questions suivantes : quel est l'enfant qui fait l'aumône ? à qui la fait-il ? dans quelles circonstances ? quel détail fait paraître la charité de cet enfant plus admirable ? — Les compagnons de cet enfant n'étaient-ils pas, eux aussi, secourables au vieillard ? — L'étaient-ils avec autant de charité que ce tout petit ? — Que signifie cette proposition : il se tenait à l'écart, dévorant une larme ? — L'enfant disait-il vrai en disant : ma faim n'est pas grande. — Par quel sentiment ces mots lui étaient-ils inspirés ? — Expliquez le sens de ce vers : Et la boîte au crayon bien des matins fut pleine. Comment pouvait-elle plus facilement s'emplir ? — Répondez à la question que se posent les enfants dans le dernier vers.

Exercice de rédaction. — Imaginez une autre histoire où vous mettez en scène des petites filles exerçant un acte de charité.

PREMIERE BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM

(Septembre 1759)

Il était environ dix heures. L'armée française était rangée en bataille en avant des Buttes-à-Neveu, sur le sommet de la déclivité où s'élève aujourd'hui le couvent des Franciscaines, à peu près dans l'alignement des tours Martello.



Plaines d'Abraham.

Les troupes de la colonie et les milices du gouvernement de Québec étaient en potence à la droite du bataillon de la Sarre. Elles occupaient des broussailles dont ce terrain était rempli et avaient en avant d'elles des pelotons pour inquiéter les Anglais. Toute l'armée paraissait attendre avec impatience le signal pour charger l'ennemi et le demandait avec chaleur.

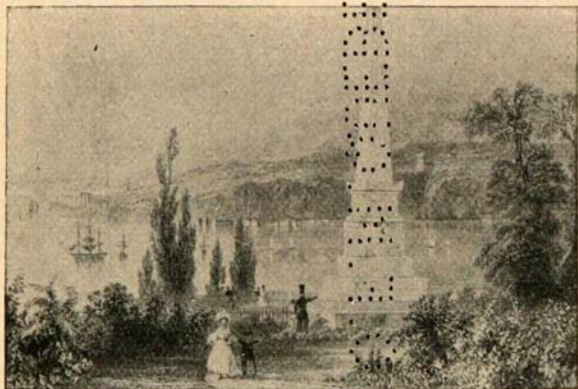
L'armée anglaise était à une petite distance, sa droite s'appuyant à l'éminence où se trouve maintenant la prison de Québec, et sa ligne se prolongeant vers le chemin Ste-Foy, entre la rue de Salaberry et l'avenue des Erables.

Des acclamations éclatèrent soudain sur le front de nos troupes. Montcalm le parcourait sur son cheval noir, tenant son épée haute dans un geste entraînant, demandant à ses soldats s'ils étaient fatigués, et les exhortant à faire leur devoir.

Quelques instants après, toute l'armée française s'ébranla, les bataillons au centre, les Canadiens et les sauvages sur les ailes. Elle s'élança vers l'ennemi avec une grande impétuosité. Mais bientôt les inégalités du terrain occasionnèrent quelque flottement. Au bout de cent pas environ, les Canadiens incorporés dans les bataillons qui formaient le deuxième rang, et les soldats du troisième firent feu sans aucun ordre, et mirent ventre à terre pour recharger. Ceci augmenta la confusion.

Pendant nos lignes continuaient à avancer pendant que les Anglais faisaient eux aussi un mouvement en avant, mais sans tirer un seul coup. Wolfe leur avait commandé de réserver leur feu et de mettre deux balles dans leurs fusils. Ce n'est que lorsque les Français furent à environ quarante verges des régiments ennemis que ceux-ci reçurent l'ordre de tirer. Un immense éclair jaillit de la ligne anglaise, et un nuage de fumée rougeâtre l'enveloppa. Cette décharge à si courte distance produisit sur nos troupes un effet meurtrier. Presque chaque balle avait porté. Les régiments du centre, surtout, avaient tiré avec tant de précision et d'ensemble qu'on eût dit un coup de canon. Lorsque la fumée se dissipa, les officiers anglais purent voir d'un seul coup

d'œil qu'ils avaient bataille gagnée. Nos lignes étaient rompues et nos bataillons en désordre ; le sol était jonché de cadavres. A ce moment décisif, Wolfe ordonna aux grenadiers de Louisbourg et au régiment de Bragg une charge à la baïonnette. Les Highlanders et tous les autres corps chargèrent presque aussitôt. Décimées et foudroyées par l'effroyable feu qui les avaient assaillies, nos



Monument Wolfe et Montcalm, Québec.

troupes n'étaient plus en état de soutenir le choc de ces régiments admirablement disciplinés. De tous côtés, elles plièrent dans une affreuse confusion et bientôt ce fut une déroute complète.

En vain Montcalm, Senezergues, tous nos officiers supérieurs s'efforcèrent-ils de les rallier. L'armée qui avait remporté tant de victoires, les soldats de Chouaguen, du fort George, de Carillon et de Montmorency, avaient senti passer sur eux le souffle glacé de la défaite.

Dans les desseins providentiels, l'heure avait sonné qui devait transformer l'orientation de la Nouvelle-France. En quinze minutes la bataille des Plaines d'Abraham fut livrée et perdue.

T. CHAPAIS. (*Montcalm.*)

Expressions à expliquer : *sommet de la déclivité — charger l'ennemi — geste entraînant — occasionner quelque flottement — effet meurtrier — charge à la baïonnette.*

Etude du texte. — Quand s'est livrée la première bataille des Plaines d'Abraham? — Ce morceau forme une narration; qu'est-ce qu'une narration? — Le fait raconté est-il historique, c'est-à-dire vrai, ou est-il imaginaire? — Les trois premiers alinéas forment l'exposition de la narration; dites ce que cette exposition nous fait connaître. — Le 4^e et le 5^e alinéa composent le nœud de la narration, que nous apprennent-ils? — Le dénouement ou la conclusion se trouve dans le dernier alinéa que nous apprend-il? — L'exposition forme comme le cadre d'une narration; c'est dans ce cadre que vont se placer les événements racontés: dans ce morceau, le cadre est-il bien déterminé, de façon claire, intéressante? — Dans le nœud ou ensemble des événements qui se sont succédé, l'auteur a-t-il parlé de choses inutiles, qui ne se rapportaient pas au sujet ou est-il allé droit au but? — Le dénouement de la narration est-il heureux? — Était-il prévu? — L'allusion aux victoires passées n'est-elle pas habilement faite pour rendre le dénouement plus tragique, plus frappant? — N'y a-t-il pas de la poésie dans cette expression: souffle glacé de la défaite? — Le style si concis de la dernière phrase ne convient-il pas bien à l'événement rapide qu'il exprime? — A quel pays appartient M. Chapais?

LE DERNIER REPAS DES MARTYRS

Il y avait à Rome un antique usage : la veille de l'exécution des criminels condamnés aux bêtes, on leur donnait à la porte de la prison un repas public, appelé le repas libre. Dans ce repas, on leur prodiguait toutes les délicatesses d'un somptueux festin : raffinement barbare de la loi, ou brutale clémence de la religion : l'une, qui voulait faire regretter la vie à ceux qui l'allaient perdre ; l'autre, qui, ne considérant l'homme que dans les plaisirs, voulait du moins en combler l'homme expirant.

Ce dernier repas était servi sur une table immense, dans le vestibule de la prison. Le peuple curieux et cruel était répandu alentour, et des soldats maintenaient l'ordre. Bientôt les martyrs sortent de leurs cachots et viennent prendre leurs places autour du banquet funèbre : ils étaient tous enchaînés, mais de manière à pouvoir se servir de leurs mains. Ceux qui ne pouvaient marcher à cause de leurs blessures étaient portés par leurs frères. Eudore se traînait appuyé sur les épaules de deux évêques, et les autres confesseurs, par pitié et par respect, étendaient leurs manteaux sous ses pas. Quand il parut hors de la porte, la foule ne put s'empêcher de pousser un cri d'attendrissement, et les soldats donnèrent à leur ancien capitaine le salut des armes. Les prisonniers se rangèrent sur les lits en face de la foule. Eudore et Cyrille occupaient le centre de la table ; les deux chefs des martyrs unissaient sur leurs fronts ce que la jeunesse et la vieillesse ont de plus beau : on eût crut voir Joseph et Jacob assis au banquet de Pharaon. Cyrille invita ses

frères à distribuer au peuple ce repas fastueux, afin de le remplacer par une simple agape, composée d'un peu de pain et de vin pur : la multitude étonnée faisait silence ; elle écoutait avidement les paroles des confesseurs.

« Ce repas, disait Cyrille, est justement appelé le repas libre, puisqu'il nous délivre des chaînes du monde et des maux de l'humanité. Dieu n'a pas fait la mort, c'est l'homme qui l'a faite. L'homme nous donnera demain son ouvrage, et Dieu, qui est l'auteur de la vie, nous donnera la vie. Prions, mes frères, pour ce peuple : il semble aujourd'hui touché de notre destinée ; demain il battra des mains à notre mort : il est bien à plaindre ! Prions pour lui et pour Galérius notre empereur. »

Et les martyrs priaient pour le peuple et pour Galérius leur empereur.



Chateaubriand.

Les païens accoutumés à voir les criminels se réjouir follement dans l'orgie funèbre ou se lamenter sur la perte de la vie, ne revenaient pas de leur étonnement. Les plus instruits disaient : « Quelle est donc cette assemblée de Catons qui s'entretiennent paisiblement de la mort la veille de leur sacrifice ? Ne sont-ce point des philosophes, ces hommes qu'on nous représente comme les ennemis des dieux ? Quelle majesté sur leur front ! quelle simplicité dans leurs actions et dans leur langage ! »

La foule disait : « Quel est ce vieillard qui parle avec tant d'autorité, et qui enseigne des choses si innocentes et si douces ? Les chrétiens prient pour nous et pour l'empereur ; ils nous plaignent, ils nous donnent leurs repas ; ils sont couverts de plaies, et ils ne disent rien contre nous ni contre les juges. Leur Dieu serait-il le véritable Dieu ? »

Tels étaient les discours de la multitude. Parmi tant de malheureux idolâtres, quelques-uns se retirèrent saisis de frayeur, quelques autres se mirent à pleurer, et criaient : « Il est grand le Dieu des chrétiens ! Il est grand le Dieu des martyrs ! »

Ils restèrent pour se faire instruire, et ils crurent en Jésus-Christ.

Cruel spectacle pour Rome païenne ! Quelle leçon ne lui donnait point cette communion des martyrs ! Ces hommes qui devaient bientôt abandonner la vie continuaient à tenir entre eux des discours pleins d'onction et de charité : lorsque de légères hirondelles se préparent à quitter nos climats, on les voit se réunir au bord d'un étang solitaire ou sur la tour d'une église champêtre : tout retentit des doux chants du départ ; aussitôt que l'aquilon se lève, elles prennent leur vol vers le ciel et vont chercher un autre printemps et une terre plus heureuse.

CHATEAUBRIAND. (*Les Martyrs.*)

Expressions à expliquer : *raffinement barbare* — *brutale clémence* — *banquet funèbre* — *agape* — *Caton* — *philosophe* — *discours pleins d'onction* — *aquilon*.

Etude du texte. — De quel ouvrage ce morceau est-il extrait ? — Sous quel empereur et, par conséquent

à quelle époque se passe le fait raconté? — Quelle partie du texte forme l'exposition de la narration? — Quelle partie renferme le nœud? — Où le dénouement est-il exprimé? — Le dénouement est-il une conséquence logique du fait raconté? — Est-il naturel que les païens se convertissent en voyant la patience et la charité des martyrs? — Le héros de ce roman « Les Martyrs » est Eudore qui, avant d'être persécuté comme chrétien, a commandé dans les armées romaines — trouvez dans le texte les expressions qui révèlent ce détail. — Eudore avait déjà subi plusieurs tourments avant de prendre part à ce repas, quelles paroles du texte l'indiquent? — Dans « Les Martyrs » Chateaubriand chante le triomphe de la religion. On trouve dans ce livre de belles pages, des descriptions qui resteront des modèles; mais les passions y jouent un rôle trop considérable, ce qui en rend la lecture dangereuse.

LE REGARD DE DIEU

Le petit nid d'oiseaux,
 Caché sous les rameaux,
 Tremble et penche
 Sur la branche.
 A le voir suspendu
 Sur la cime
 De l'abîme,

On le croirait perdu!!!

Pour lui ne craignez rien; car si petit qu'il soit,
 Dieu le voit!

Le tout petit agneau,
 Eloigné du troupeau,
 Fait entendre
 Sa voix tendre.
 Mais espoir superflu !
 Sur sa tête
 La tempête !
 On le croirait perdu!!!
 Pour lui ne craignez rien ; car, si petit qu'il soit,
 Dieu le voit !

Le petit orphelin
 Tend sa petite main...
 Plus de père,
 Plus de mère!!!
 Il n'est pas entendu...
 Et sa plainte
 S'est éteinte!...
 On le croirait perdu!!!
 Pour lui ne craignez rien ; car, si petit qu'il soit,
 Dieu le voit.

Quel que soit le malheur,
 Sous les yeux du Seigneur,
 Espérance
 Confiance!!!
 Quand le cœur abattu,
 Dans l'orage,
 Perd courage,
 Quand tout semble perdu!!!
 Non, non, ne craignez rien ; car si petit qu'on soit,
 Dieu nous voit!!!

Etude du texte. — Comptez combien de fois, dans la première strophe, le dernier mot du vers est complété par un mot du vers suivant. — Le sens permet-il que dans la lecture ou la récitation, on fasse une pause après ce mot? — Parcourez les autres strophes et signalez les autres mots qui sont ainsi liés au vers suivant. — Quelle espèce de complément forme le second vers de chacune des deux premières strophes? — Signalez les autres compléments explicatifs qui se rencon-



trent au cours de cette pièce, et dites ce qu'il faut observer en lisant, pour bien rendre un complément explicatif. — De quel verbe sous-entendu le mot tempête est-il sujet (2e strophe, 7e vers)? — De quel verbe les mots

« père et mère » sont-ils compléments (*3e strophe, 4e et 5e vers*)? — Quelle est la fonction grammaticale des mots « espérance, confiance » dans la dernière strophe? — Les trois premières strophes de cette pièce forment chacune un petit tableau, une petite narration; faites connaître pour chacune de ces narrations: l'exposition, le nœud, le dénouement. — Ce dénouement, qui est le même dans tous les cas, est généralisé dans une quatrième strophe; dites ce qu'elle contient. — Appréciez au sens chrétien la conclusion de ce morceau. — Appréciez-la en vous appuyant sur l'expérience.

LES PETITES VERTUS

Faire des actions d'éclat, c'est très beau, mais l'occasion est rare; si l'on attendait pour agir le moment d'être héroïque, on risquerait d'attendre toujours, et la paresse, qui n'est pas une vertu, pourrait trouver son compte à cette attente. Quand il s'agit de faire le bien, il faut donc se contenter du petit à défaut du grand, et ne se jamais croiser les bras; l'exercice des petites vertus d'ailleurs peut seul mener à la pratique des grandes.

Il faut savoir être soldat dans l'armée du bien avant que d'y être capitaine, et il n'est pardonnable qu'aux plus petits enfants de ne prétendre s'engager dans la bataille de la vie qu'en qualité de général. Cette bataille-là, comme toutes les autres, se gagne par les soldats aussi bien que par les chefs: Alexandre, César et Napoléon n'ont jamais rien vaincu à eux tout seuls. On ne peut pas être un conquérant sans l'assistance d'une armée; on peut être un vaillant, un intrépide, un héros, un dévoué

sans l'assistance d'un conquérant. Les bonnes actions, pour le mérite de qui les fait, valent les grandes ; souvent elles coûtent moins cher et sont d'un meilleur produit. Comme la menue monnaie qui a son emploi tous les jours, les petites vertus ont le grand avantage d'être à toutes les portées même à celles des petits enfants.

Elles n'ont pas besoin de théâtre, un coin leur suffit ; elles n'ont pas besoin de paraître ; « être » est tout ce qu'il leur faut ; elles n'ont pas besoin de plein soleil, elles croissent partout, et de préférence à l'ombre ; si elles ne sont pas ce qu'on appelle la gloire dans la vie, elles en sont pourtant ce que les anciens appelaient *decus*, c'est-à-dire tout à la fois l'honneur et le soutien.

P.-J. STAHL.

Expressions à expliquer : *action d'éclat*—*trouver son compte* — *être d'un meilleur produit* — *menue monnaie*.

Questions d'intelligence. — Doit-on, pour faire le bien, attendre les grandes occasions ? — Pourquoi faut-il au contraire pratiquer les petites vertus ? — A qui l'auteur compare-t-il ceux qui veulent accomplir d'abord de grandes choses avant de s'être exercés aux petites ? — Quelle importance l'auteur attribue-t-il aux soldats dans une armée ? — Quelle supériorité les petites actions ont-elles sur les actions héroïques ? — Donnez un exemple de « petite vertu ». — Donnez-en un d'action héroïque.

SECONDE PARTIE

6e Année.

Expression. — Inflexions.

La voix dans sa marche à travers les mots fléchit, remonte, fléchit de nouveau, puis, s'arrête tout à fait. Ces différentes ondulations de la voix s'appellent « inflexions. »

Origine des inflexions. — C'est la nature elle-même qui dicte les inflexions à celui qui parle. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter un tout jeune enfant : ses phrases très simples sont données avec une variété de ton admirable.

Pourquoi les inflexions, si naturelles dans le langage, deviennent-elles, dans la lecture, un sujet d'étude ? C'est que le lecteur n'a pas à traduire ses propres pensées : il lui faut donc si bien comprendre celles de l'écrivain que les inflexions justes arrivent comme d'elles-mêmes. D'où il faut conclure que les inflexions tirent leur origine des idées, des sentiments de l'auteur, parfaitement compris.

Sortes d'inflexions. — Dans toute lecture, la voix ne produit que trois sortes d'inflexions : **montantes, soutenues et descendantes.** De ces grandes inflexions, un lecteur habile en crée mille autres, s'il le faut, pour l'intelligence de ce qu'il lit, comme l'artiste sait trouver sur sa palette les mille nuances qui composeront son tableau.

Groupement des inflexions. — La voix, de concert avec l'oreille et l'intelligence, choisit dans son cours à travers les périodes, les phrases, telle voyelle, telle syllabe, telle pause, tel mot, sur lesquels elle donne une plus large mesure de son temps et de son volume. Et nous avons, par là même, quatre groupes principaux d'inflexions : 1° accents toniques ; 2° intonations ; 3° inflexions requises par la ponctuation écrite ou parlée ; 4° enfin — inflexions majeures celles-ci — inflexions sur les mots de valeur, dont nous faisons plus loin une étude spéciale.

Premier groupe. — Les inflexions placées sur certaines voyelles sont spécialement appelées accents toniques. Ces accents sont répartis d'une façon assez bizarre dans la langue française ; toutefois, nous pouvons facilement les reconnaître : 1° dans les voyelles longues : fête ; ou bien dans les voyelles graves beauté ; 2° dans la dernière syllabe d'un mot qui ne se termine pas par une syllabe muette : voyageur ; 3° dans l'avant dernière syllabe d'un mot qui se termine par une syllabe muette : image. Les autres cas sont secondaires et demanderaient une longue étude.

Deuxième groupe. — L'intonation est la note d'attaque au début de chaque morceau, de chaque série d'idées plus ou moins liées entre elles. Elle donne lieu à l'inflexion la plus importante après celle du mot de valeur. C'est la note dominante, celle qui, semblable à un écho, subsiste souvent à travers toutes les autres inflexions. Ex. : *Quel terrible fléau que la guerre!* L'intonation sur le mot *quel* se soutient, se fait sentir sur le reste de la phrase.

Dans les sujets ordinaires la note d'attaque doit être simple, juste et franchement donnée. Il est toujours maladroit de débiter sur un ton guindé, indécis, emphatique.

L'ANNONCE DE LA VICTOIRE ET DE LA MORT DE WOLFE

En Angleterre, la nouvelle du succès de Wolfe eut l'air d'avoir été préparée comme un coup de théâtre. La lettre désespérée qu'il avait adressée à Pitt, peu de jours avant sa mort, venait d'être publiée et causait un désappointement universel. « Puisque le général doutait, disait-on, le public avait raison de désespérer. » Trois jours après, on apprit du même coup la défaite de Montcalm, la mort de Wolfe et la chute de Québec. « Les incidents d'un drame, dit Horace Walpole, n'auraient pu être conduits avec plus d'art pour faire passer un auditoire de l'abattement à une soudaine exultation. On désespérait, on triomphait, on pleurait; car Wolfe était tombé à l'heure de la victoire. » Le jeune héros fut porté aux nues. Toute la surface du royaume parut en feu sous les clartés des illuminations. Un seul endroit, Blackheath, demeura obscur et silencieux; car là une mère, veuve depuis peu, pleurait la mort du meilleur des fils. Ses concitoyens, respectant sa douleur, s'abstinrent de toute réjouissance publique. Lady Montagu écrivait à la comtesse de Bute: « Il faut regretter le général Wolfe, non le plaindre. Je suis de votre sentiment: on ne doit avoir de compassion que pour sa mère et pour sa fiancée. » Le grand ministre qui avait deviné le génie du héros de Québec, fit son panégyrique dans la chambre des Communes, et la reconnaissance du peuple anglais lui a élevé un monument dans l'abbaye de Westminster.

L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN. (*Montcalm et Lévis.*)

Expressions à expliquer : *coup de théâtre* — *incidents d'un drame* — *être porté aux nues.*

Explication du texte. — A quel événement l'auteur fait-il allusion par ces mots « le succès de Wolfe » ? — S'attendait-on en Angleterre, à l'annonce de la prise de Québec ? — A qui Wolfe avait-il écrit quelques jours plus tôt ? — Qu'était Pitt ? — Dans cette lettre adressée au ministre, Wolfe parlait-il de la victoire comme d'une chose certaine ? — Quel avait été l'effet de cette lettre sur le peuple anglais ? — Que comprenez-vous par ces mots : *puisque le général doutait le public avait raison de désespérer* ? — Qu'était Horace Walpole ? — Que dit-il de l'effet produit par l'annonce de la victoire ? — Justifiez l'emploi successif et précipité de ces trois verbes : désespérer, triompher, pleurer. — Comment l'Angleterre célébra-t-elle ce succès ? — Quelle partie du royaume resta sans réjouissance publique ? — Pourquoi ? — Rapportez les paroles de lady Montagu à la comtesse de Bute. — Quel est ce grand ministre dont on dit qu'il avait deviné le génie de Wolfe ? — Que fit ce ministre pour célébrer la gloire du héros ? — Comment l'Angleterre honora-t-elle Wolfe. — Tout l'intérêt de ce récit tient à deux contrastes, c'est-à-dire à deux tableaux qui nous montrent des personnes placées dans des positions différentes — quels sont ces deux contrastes ? — Les contrastes sont-ils propres à développer l'intérêt de ce qu'on raconte ?

QUELQUES PETITS SECRETS D'UN CORDON BLEU

Voici un procédé pour conserver durant l'hiver les légumes et les racines potagères. Après avoir arraché les racines par un temps sec et chaud, on les laisse se resuyer quelques heures sur le sol, en ayant bien soin de ne pas les laver ni les rafraîchir ; puis on les transporte à la cave et on les étend, sans qu'elles se touchent, sur un lit de sable fin ; on les recouvre d'un autre lit de sable sur lequel on étend une seconde couche de légumes ; ainsi de suite. On recouvre le tout de plaques de gazon dont

l'herbe a été tondue. Les diverses espèces de légumes doivent être séparées pour qu'elles ne puissent se communiquer leur odeur.

Quand on achète des oranges, il faut choisir non les plus grosses, mais les plus lourdes, et celles dont la peau est fine, rouge et sans rugosités. Il en est de même des citrons ; ils doivent avoir la peau fine et douce et exhaler une odeur suave.

Pour conserver des citrons, il ne faut pas les entasser, mais bien les déposer sur un rayon en fil de fer, afin que l'air puisse circuler librement tout autour.

L'huile d'olive pure se coagule plus facilement que tout autre ; elle ne donne pas de mousse quand on l'agite et quand on la vide d'un vase dans un autre.

Le riz doit être gros, blanc, propre et transparent ; il ne faut pas qu'il sente la poussière.

Les raisins secs recouverts d'une couche blanche sont détériorés.

Le café torréfié, c'est-à-dire brûlé, doit être frais ; lorsqu'il est vieux, il est âcre et sans arôme. Le café vert, au contraire, gagne de la qualité en vieillissant. Les grains de café doivent être secs et sonores, durs sous la dent, d'une saveur franche et sans odeur étrangère.

Le bon chocolat a une odeur de cacao, il est onctueux sous la dent ; sa cassure est brune et ne doit présenter rien de graveleux.

Le savon sec est plus profitable que le savon frais ; c'est pourquoi il est bon de faire sa provision à l'avance. On le met dans un endroit sain.

Expressions à expliquer : *cordon bleu* — *racines potagères* — *plaques de gazon* — *sans rugosités* — *saveur franche* — *graveleux*.

Conversation sur la lecture. — Quel procédé peut-on employer pour conserver les légumes et les racines potagères? — Les oranges les plus grosses sont-elles les meilleures? — Quelle précaution faut-il prendre pour conserver les citrons? — A quels signes peut-on reconnaître l'huile d'olive pure? — Quelles conditions réunit le meilleur riz? — Qu'indique la couche blanche qui recouvre des raisins secs? — Comment reconnaît-on le bon chocolat? — Le savon sec vaut-il mieux que le savon frais?

AU TOMBEAU DE JULES FONTAINE

(Hâvre, France.)

L'auteur rend compte d'une visite qu'il fit à la famille Malandain, chez qui logea et mourut notre poète Octave Crémazie, portant, là, le nom de Jules Fontaine.

« Donc, commençai-je, M. Jules a vécu chez vous pendant quelque temps? — Oui, Monsieur, dix-neuf mois. Mais quelle existence! Vous savez qu'il représentait au Hâvre la maison Bossange. Or, à peine était-il rentré de son bureau qu'il se retirait dans sa chambre. Il avait sur sa table toute une collection de livres; il devait écrire beaucoup, car avant sa mort il nous avait remis pour sa famille deux ou trois gros paquets de documents qui semblaient tous écrits de sa main. Après le repas il s'asseyait près du foyer; il s'amusait à converser avec nous, à nous transmettre les nouvelles de la journée, à provoquer les questions des petits. Il leur répondait avec simplicité, tâchant toujours de mettre son langage à leur portée.

Les enfants l'adoraient, Monsieur, ni plus ni moins. Encore aujourd'hui, quand nous sommes réunis, c'est un

de leurs plus grands plaisirs que de causer de lui! Qu'il était bon, Monsieur! Il badinait avec eux comme s'il avait été un enfant lui-même... Jamais il ne pouvait refuser une position quand on s'adressait à lui, surtout les jeunes gens; s'il n'avait pas pour eux de poste libre dans son bureau, il se donnait de la peine pour les placer ailleurs. Aussi tout le monde l'aimait. Il devait avoir une instruction princière; car il parlait de tout et il paraissait si bien renseigné!...

En dehors des réunions de famille, pourtant, il conversait peu. Il avait dû souffrir beaucoup, Monsieur,



Octave Crémazie.

car, quand il recevait une lettre de ses frères, au lieu de se réjouir il pleurait souvent et longtemps. Cela se voyait sur sa figure: son front large se plissait, surtout quand il restait seul les pieds étendus devant le foyer. Il se promenait rarement; et, quand il sortait, c'était pour aller sur la côte là-haut. Le dimanche il s'enfermait; ce jour-là, il recevait

ordinairement des lettres de sa famille et y répondait tout de suite. C'est par ce moyen, Monsieur, que j'ai deviné quelque chose. Il m'avait montré une lettre signée Joseph Crémazie, en me disant qu'elle lui venait de son frère. Comme je paraissais surpris, il s'aperçut qu'il s'était compromis et m'expliqua qu'ils n'étaient pas nés tous deux du même père. J'ai toujours cru que c'était une petite supercherie; seulement je compris qu'il voulait nous faire un mystère et je ne l'ai jamais questionné. Quand il recevait des lettres comme cela, il nous entretenait de sa famille, de son pays. Puis il partait pour la messe de midi; à son retour il nous disait chaque

fois : Mais c'est étonnant comme il y a peu de toilettes à l'église!... Bien qu'il souffrit beaucoup, nous ne l'avons jamais entendu se plaindre amèrement, excepté parfois de sa violente migraine... et puis, avant de mourir, il exprima souvent son chagrin de ne pas pouvoir revenir à Paris pour remercier M. Bossange de ses bontés.»

« Et il est mort en bon chrétien, Madame? — Oh! oui, Monsieur. Il savait qu'il ne vivrait pas longtemps, malgré sa forte constitution : car il était d'une force et d'une taille si remarquables, Monsieur, que je reconnaîtrais ses os seulement à leur grosseur, si jamais on venait à le déterrer! (*sic*). Avant sa mort, il avait appelé le prêtre ; un vicaire de notre paroisse vint le visiter plusieurs fois et fut grandement édifié. Sa dernière pensée, après qu'il eût reçu l'extrême-onction et communié, fut pour sa mère qu'il aimait tant et dont il ne parlait jamais sans pleurer. Après sa mort nous lui fîmes des funérailles très simples ; il eut un petit cortège de ceux qui l'avaient le mieux connu. Je choisis moi-même l'endroit du cimetière où il repose : je reconnaîtrais encore la place aujourd'hui, bien que tout cela soit très changé. Autour de la fosse nous plaçames une grille en bois qui s'est affaissée depuis ce temps-là et de temps en temps, jusqu'à ce que le terrain ait été repris, j'allais y planter des fleurs ; je me disais que, si sa mère avait été à ma place, elle aurait fait la même chose... Alors nous avons enfermé dans une caisse tout ce qui lui appartenait et nous l'avons expédié à sa famille ; il y avait bien plus de livres et de papier que de linge. La famille nous a remboursé toutes les dépenses que nous avons faites... Ce fut un grand vide, Monsieur, dans notre maison, quand M. Jules nous eut

quittés; les enfants le redemandaient souvent et s'étonnaient de ne pas le voir revenir.»

L'ABBÉ E. CHARTIER. (*Pages de combat.*)

Etude du texte. — Qu'était Octave Crémazie? — Où naquit-il? — Où mourut-il? — Des embarras financiers furent la cause de son éloignement du Canada; le poète en resta-t-il moins attaché à sa patrie? — Souffrit-il de son exil? — Citez dans le texte les passages qui le prouvent. — Quelles œuvres nous restent de cet auteur?

MONSEIGNEUR DE LAVAL

Montmorency Laval! Quel nom brillant de gloire!
 Quel astre au firmament de notre belle histoire!
 Il ne porta jamais le mousquet du soldat;
 Mais, père d'un clergé dont la patrie est fière,
 Sans peur inscrivons-le sur la noble bannière
 De son bien-aimé Canada.

Pour trouver de grands noms sur nos humbles rivages,
 L'étranger qui nous lit ne tourne pas deux pages:
 Notre soleil a vu bien des lauriers fleurir!
 On les moissonne à flots sur les champs de bataille...
 — Au seuil de notre Église, avec ta haute taille,
 Laval, je te vois resplendir!

Gloire, gloire à Laval! L'enfant du sanctuaire
 Ne doit pas être seul à bénir sa poussière:
 Il doit remplir d'orgueil tout cœur canadien!
 Que le pays entier le chante et l'éternise:
 Montmorency Laval! s'il fut grand dans l'Église,
 Il fut aussi grand citoyen!

L'ABBÉ A. GINGRAS.

Expressions à expliquer : *firmament de l'histoire — voir bien des lauriers fleurir — enfant du sanctuaire.*

Questions d'intelligence. — Qu'était Monseigneur de Laval? — A quelle époque vivait-il? — Quelle pensée l'auteur exprime-t-il en disant que le nom de Mgr de Laval est un astre au firmament de notre histoire? — Comment l'auteur peut-il dire que Mgr de Laval est le père du clergé canadien? — Donnez le sens des deux premiers vers de la 2e strophe. — Le 3e vers de la 2e strophe exprime-t-il un sens propre ou un sens figuré? — L'expression « moissonner à flots » n'est-elle pas au moins hardie? Comment expliquez-vous l'alliance de ces deux mots? — De quel nom le pronom « il » tient-il la place dans le 3e vers de la 3e strophe?



Mgr de Laval.

VICTORIA

C'est vers le soir que nous arrivons à Victoria, et son premier aspect nous séduit. Certes, elle n'est pas banale la jolie capitale de la Colombie, et son charme est irrésistible.

Moins élevée au-dessus de la mer que les deux reines-sœurs, elle n'est cependant ni plate, ni uniforme. Elle s'élève en pente douce, et plusieurs édifices s'élancent au-dessus de la masse d'abord confuse des autres, et s'imposent à notre attention, particulièrement la cathédrale catholique, et le joli château des Dunsmuir qui domine toute la ville.

La capitale colombienne est vraiment un parterre. Partout, excepté dans les grandes rues commerciales, une double rangée d'arbres borde les avenues et jette son ombre sur les jardins, véritables édens de verdure et de fleurs. On appellerait volontiers Victoria la ville des roses tant elles y sont plus prodigieusement belles et nombreuses que partout ailleurs; et leur pénétrant parfum s'imprègne si bien dans les maisons qu'il y demeure après que les fenêtres sont closes.



A.-B. Routhier.

La société victorienne est charmante. L'on y exerce la plus exquise hospitalité. Comme mouvement, cela ressemble beaucoup à une ville anglaise avec je ne sais quoi de plus gai, de plus cordial, de plus entraînant, ou, à une ville américaine avec une certaine élégance et un certain raffinement en plus. Un Anglais la dirait américaine, et un Américain la dirait anglaise, sans se tromper tout à fait; car elle possède le charme des deux et n'a pas les défauts de l'une ni de l'autre. Ce qui est certain, c'est qu'on y passe le temps le plus agréablement du monde, et qu'on la quitte rarement sans regrets.

A.-B. ROUTHIER. (*De Victoria à Vancouver.*)

Expressions à expliquer : *s'élever en pente douce* — *s'imposer à l'attention* — *édén de verdure et de fleurs.*

Etude du texte. — Ce morceau forme-t-il une narration ou une description? — Qu'est-ce qu'une description? — Pour bien décrire, il faut le faire avec ordre et non pas au hasard parce qu'on arriverait ainsi à des redites inutiles; que pensez-vous de la manière dont cette description est faite? — Tout le plan que l'auteur s'est tracé apparaît dans la seconde phrase du premier alinéa;

nous y voyons que l'auteur veut décrire la ville de Victoria en prouvant deux choses : quelles sont ces choses ? — Qu'est-ce qu'une ville banale ? — Comment l'auteur montre-t-il que Victoria échappe à la banalité ? — A quoi l'auteur consacre-t-il le 3^e et le 4^e alinéa ? — Quel charme de la ville l'auteur fait-il valoir dans le 3^e alinéa ? — Cet agrément est-il d'ordre physique ou d'ordre moral ? — Est-ce encore un charme physique que l'auteur nous montre dans le 4^e alinéa ? — Quelle phrase est jetée comme conclusion à la fin du morceau ? — Ce sont les villes de Vancouver et de New-Westminster que l'auteur appelle : reines-sœurs. Justifiez cette appellation. — Cette description est-elle vraie ou imaginaire ? — En la lisant, se forme-t-il en notre esprit une image de cette ville de Victoria, nous semble-t-il un peu la voir ? — En somme cette description est-elle bien faite ? — Qui en est l'auteur ? — Que savez-vous de cet écrivain ?

CHOSE VUE SUR LE GRAND CHEMIN

Heureux l'enfant pour qui le don n'est pas l'aumône !
 L'été flambe, le blé mûrit, la plaine est jaune.
 Une enfant en haillons, pieds nus, sur le chemin
 A cueilli des bluets qu'elle tient à la main.
 Elle a quatre ans, on la laisse errer sur la route,
 Mendiante, non pas, mais bien pauvre ; et sans doute,
 Chez elle, on est souvent sans pain à la maison.
 L'enfant n'y songe pas. C'est la belle saison.
 Elle est libre. Ses pieds, dans la poussière ardente,
 Ont chaud. Elle a cueilli des fleurs, elle est contente,
 Et près des peupliers dont tremble le rideau,
 Elle marche !

Bercée au trot de son landau,
 Une dame, à côté de sa petite fille,
 Est prise de pitié pour l'errante en guenille
 Et veut semer un peu de bonheur en passant.

« Halte un instant, cocher. »

La petite descend

Et présente un louis à l'enfant demi-nue.

Toutes deux ont quatre ans. L'ignorance ingénue,
Qui vit dans leurs yeux clairs, ne peut encor savoir
Le sens de ces deux mots — donner et recevoir —
Ni que la charité contient un peu d'offense.
O candeur adorable et sainte de l'enfance !



L'une tend sans façon le louis comme un sou,
L'autre l'accepte ainsi qu'un étrange joujou
Et le prend simplement, parce qu'on le lui donne.
Puis, cédant à son tour à l'instinct d'être bonne,
Elle offre ses bluets dans le gazon cueillis.

Alors, la riche enfant, trouvant bien plus jolis
Que l'or ces bluets purs comme les yeux d'un ange,
Et surprise devant le généreux échange,
Et très reconnaissante et le cœur tout saisi,
Embrasse l'enfant pauvre en lui disant merci !

F. COPPÉE.

Expressions à remarquer : *poussière ardente* — *des peupliers dont tremble le rideau* — *cédant à l'instinct d'être bonne.*

Etude du texte. — Où est exprimée l'idée principale de cette pièce? — Toute la narration qui suit n'en est-elle pas le développement? — Résumez cette narration. — Des deux enfants mises en scène, laquelle vous paraît réaliser l'idée principale du sujet? — Citez quelques propositions qui montrent combien le pauvre est facilement heureux, combien il sait se contenter de peu. — Expliquez comment le poète a pu dire : La charité contient un peu d'offense.

Expression. — Inflexions (*suite*).

Troisième groupe d'inflexions. — Les inflexions aux différents points de repos, marqués par la ponctuation écrite ou parlée, sont les plus compliquées. Les signes de ponctuation sont là pour avertir qu'il faut une inflexion, mais laquelle?... faut-il élever la voix?... la baisser?... la soutenir?... Seule la leçon orale répond ici d'une façon bien pratique. On peut, tout de même, insérer dans cette étude quelques indications qui n'ont rien d'absolu, cependant.

Au point final, au point-virgule, et parfois aux deux points, on baisse la voix : le sens étant, dans ces cas, le plus souvent **complet**. Si, au contraire, les deux points sont placés après une idée **incomplète**, on élève la voix. Ex. : *Jésus a dit : Aimez-vous les uns les autres.*

L'inflexion à la virgule offre plus de difficultés, à cause de l'emploi fréquent de ce signe et des relations si variées qui existent entre les différents membres de phrase qu'il

sépare. La virgule n'indique pas infailliblement qu'on doive élever la voix, bien que ce soit le cas ordinaire. Ex.: *Le véritable éloge d'un poète, c'est qu'on retienne ses vers.* Ici, on doit élever la voix après le mot *poète* parce que jusque-là le sens est incomplet. Mais si la période coupée par la virgule est complète, comme dans cette phrase: « *Il est bon de parler, et meilleur de se taire* » on peut fort bien baisser la voix; on **doit** même le faire s'il s'agit de briser avec la monotonie, c'est-à-dire d'interrompre une suite d'inflexions montantes.

Le point d'interrogation comme le point d'exclamation s'expliquent d'eux-mêmes, semble-t-il. Et, cependant, l'inflexion qu'ils demandent, toujours si juste dans la conversation, devient, souvent, très fautive dans la lecture.

Ces points marquent-ils quelque chose de joyeux, de subit, de spontané, d'ardent, c'est l'inflexion montante qui, d'ordinaire, sera la note la plus juste; ces points marquent-ils, au contraire, quelque chose de triste, de réfléchi, de grave, de tranquille, c'est l'inflexion descendante qu'il faudra donner de préférence. Plusieurs exceptions peuvent venir à l'encontre de ces conseils: nos émotions ne s'encadrent pas ainsi dans des règles fixes.

Remarque. — Parfois, le point d'interrogation et le point d'exclamation se remplacent l'un l'autre dans le sens: et leurs inflexions se remplacent de même. Ex.:

La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère?

Dans cet exemple, l'interrogation ne provoque pas de réponse: elle ne sert qu'à appuyer davantage sur l'idée. C'est une véritable exclamation.

Quoi! ces gens se moqueront de moi!

Eux seuls seront exempts de la commune loi!

Non!...

Dans ces vers, l'exclamation appelle une réponse : c'est une interrogation.

On le voit donc, malgré une ponctuation contraire, il faut, pour l'inflexion, s'en tenir toujours à l'idée de l'écrivain « L'inflexion est le calque de la pensée ». Cette parole d'un auteur devrait être considérée comme un **axiome** en lecture expressive.

LA TOILETTE ET LA COQUETTERIE

Le chapitre de la toilette occupe une grande place dans le budget d'un ménage, et le capital qu'exige le mobilier de toute la maison n'est rien en comparaison de ce que les robes, les châles, les chapeaux, les chaussures, la lingerie, absorbent d'argent.

Les femmes pèchent habituellement par l'amour désordonné de la parure. Beaucoup d'entre elles font de la toilette une affaire capitale.

La toilette consomme leur temps, leurs pensées, leur argent. Leurs préoccupations sont toutes à la couleur des étoffes que l'on portera la saison prochaine ; leur esprit invente mille combinaisons dont elles espèrent quelque beauté d'emprunt. Leur temps se partage entre les labeurs sans fin de la toilette, le souci de la promener par le monde, et la lecture attentive de tout ce que le journal de mode publie sur ces importantes matières.

Que de mères s'occupent plus sérieusement de la toilette de leurs filles que de leur éducation ! Et que de jeunes personnes en font l'objet à peu près exclusif de leurs conversations et de leurs occupations ! Cette question les stimule, excite leur envie bien plus que la vertu,

le mérite, les talents ; elles sont malheureuses si leurs parents refusent la parure qu'elles désirent, folles de joie quand elles l'ont obtenue.

La pensée de la toilette se mêle à tout, domine tout. Fait-on une visite ? Ce n'est pas le respect ou l'amitié à témoigner, les convenances à observer qui préoccupent ces petites têtes : c'est la toilette ! S'agit-il d'un concert, d'une exposition ? Ce n'est ni l'art, ni la science qui sera la source principale du plaisir qu'on se promet : le plaisir sera de montrer sa toilette. Le sentiment religieux lui-même ne peut se soustraire à cet amour effréné de la toilette : on va à l'église autant pour montrer sa toilette et regarder celle des autres que pour prier. En un mot, il semble que, dans les petites cervelles de beaucoup de jeunes personnes, il n'y ait place que pour la coquetterie et qu'il ne reste rien pour la part de l'esprit et du cœur.

Mes jeunes amies, ne faites pas de la toilette votre occupation principale, exclusive ; laissez aux femmes ignorantes et futiles le triste privilège de ne s'occuper que d'elles-mêmes et de leurs toilettes. Évitez avec soin la coquetterie. Habillez-vous avec le goût, la simplicité et la propreté qui sont les marques de la vraie distinction. Que votre mise soit proportionnée à votre âge et surtout à vos moyens ! Ne devenez jamais les esclaves de la mode ; laissez-lui ce qu'elle a d'excentrique, d'exagéré ; ne lui empruntez que ce qui est simple et gracieux à la fois, et ne devancez pas la mode pour vous faire remarquer.

D'ailleurs une mise prétentieuse n'attire ni l'estime, ni la considération ; on a une opinion défavorable d'une jeune personne, d'une femme dont la toilette est tapageuse et peu conforme à son rang.

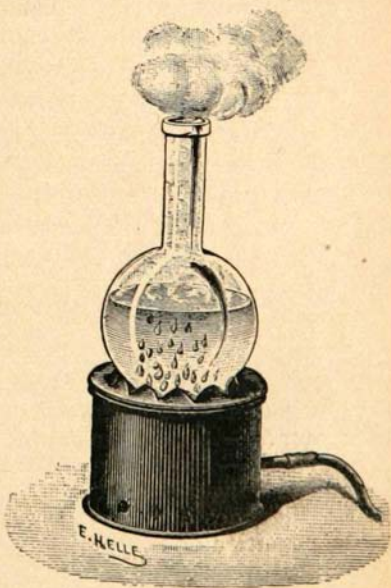
Expressions à expliquer : *budget d'un ménage* — *affaire capitale* — *objet exclusif* — *amour effréné* — *femmes futiles* — *toilette tapageuse*.

Conversation sur la lecture. — Quelle importance l'auteur attribue-t-il aux dépenses qu'exigent les toilettes? — La toilette n'est-elle pas une affaire grave pour certaines femmes? — Quelques jeunes personnes n'en font-elles pas l'objet de leur préoccupation? — A quel genre de personnes pourrait-on pardonner de ne s'occuper que de toilette?

VAPORISATION ET CONDENSATION

La vaporisation est la transformation d'un liquide en vapeur. Le phénomène se produit de deux manières différentes: par l'*évaporation* et par l'*ébullition*.

L'évaporation s'effectue librement à la surface des liquides. Elle est plus rapide sous l'influence du vent et du soleil. Elle s'accomplit d'une manière constante à la surface des eaux; elle est considérable à la surface de la



mer. On voit l'effet de l'évaporation en constatant qu'une petite flaque d'eau sur une route disparaît d'un jour à l'autre.

Certains liquides comme l'essence, le pétrole, l'éther, l'alcool, etc., répandus dans le creux de la main, disparaissent très rapidement.

L'ébullition est provoquée par la chaleur. Elle est caractérisée, quand on chauffe un liquide, par des bulles de vapeur qui se forment, et viennent crever à la surface; la vapeur disparaît ensuite dans l'air.

Si l'on fait arriver les vapeurs produites par un liquide en ébullition, dans un vase refroidi, elles se condensent, c'est-à-dire reprennent l'état liquide. Les vapeurs abandonnent au vase refroidi la chaleur qu'elles avaient absorbée pour se vaporiser. Il en résulte qu'il faut entretenir le refroidissement du vase, autrement il s'échaufferait et les vapeurs ne s'y condenseraient plus.

La condensation de la vapeur d'eau contenue dans l'air de nos appartements est très apparente sur les vitres refroidies par le froid extérieur; elle y forme une buée légère. La vapeur d'eau que nous exhalons dans la respiration se condense aussi l'hiver à l'air froid; elle forme un petit brouillard.

J. LEDAY. (*Premières connaissances scientifiques.*)

Conversation sur la lecture. — Qu'est-ce que la vaporisation?—Comment un liquide se transforme-t-il en vapeur? — Quelles influences rendent l'évaporation plus rapide? — Par quelle observation peut-on se rendre compte de la vaporisation des liquides? — Mentionnez quelques liquides dont la vaporisation est très rapide. — Quelle condition de température provoque l'ébullition? — Qu'arrive-t-il quand on fait arriver dans un vase re-

froidi les vapeurs produites par l'ébullition? — Comment pouvons-nous nous rendre compte de la condensation de la vapeur d'eau contenue dans l'air de nos appartements?

LE CHRIST

Dans un recoin, baigné de rayons et d'azur,
Et face à la fenêtre, où le soleil demeure,
Au foyer paysan, dans la simple demeure,
Un Christ de plâtre blanc repose sur le mur.

Il assiste au réveil joyeux du paysage ;
Il reçoit les derniers rayons du soir mourant ;
Et l'on voit, aussitôt, de la porte, en entrant,
Briller son douloureux et sublime visage...

C'est le Christ des anciens, celui que les aïeux
Ont placé là, jadis, de leur main solennelle,
Et que, plus tard, entrant dans la vie éternelle,
Ils ont baisé, longtemps, en refermant les yeux...

Il est le confident, le vieil ami, le maître,
Que le père et le fils ont prié, tour à tour ;
Antique protecteur de ce calme séjour,
Il tient, aux yeux de tous, la place d'un ancêtre.

Il est l'objet chéri, pieux et consolant,
Auquel le souvenir d'un peuple se rattache ;
Et son corps décharné, la nuit, fait une tache
Blanche, dans la noirceur du foyer somnolent.

Il est de la famille, il tient autant de place
 Que la table féconde et que le lit berceur ;
 Il emplît de lumière et baigne de douceur
 Ce toit, fier gardien des vertus de la race!...

Et, c'est à ses genoux que, rayonnants d'espoir,
 Et pleins de confiance en l'œuvre terminée,
 Les gens de la maison, après l'âpre journée,
 Disent, à haute voix, la prière du soir!...

BLANCHE LAMONTAGNE.

Expressions à expliquer : *baigné de rayons et d'azur — réveil du paysage — soir mourant — mains solennelles — foyer somnolent — âpre journée.*

Etude du texte. — Ne semble-t-il pas que le plan de l'auteur ait été celui-ci : préparer la scène — y introduire un personnage — dire l'action de ce personnage. Quelle scène l'auteur a-t-il ainsi préparée ou décrite? — Quel personnage y a-t-il introduit? — Quel effet produit-il ainsi placé? — Dans la 4^e strophe l'auteur parle-t-il encore du Christ matériel, ou s'il passe à Celui que ce crucifix représente? — Quelle a donc été l'influence exercée par ce Christ dans le passé? — Quelle est-elle dans le présent? — L'auteur ne fait-il pas allusion à l'avenir? — Cette description est-elle fantaisiste ou est-elle une peinture vraie des mœurs de notre pays? — Citez trois expressions qui vous plaisent davantage dans ce morceau.

RESIGNATION

C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits. Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regarda en silence pendant quelques moments la femme à cheveux blancs; puis elle lui dit : « Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénuement ? » Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit : « Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait ».

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps ; ensuite elle reprit : « Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation : cependant vous me restiez ; mais je ne sentais qu'une chose alors.

« Depuis, j'ai pensé que s'il vivait et qu'il nous vit en cette détresse, son âme se briserait ; et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui ».

La jeune fille ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta : « Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que d'autres manquent de tout ?

« Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et, ce peu, le gagner par notre travail ; mais ce peu ne suffit-il pas ? Et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail ?

« Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour, et combien ne l'ont pas ! un abri, et combien ne savent où se retirer !

« Il vous a, ma fille, donnée à moi, de quoi me plaindrais-je? »

A ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix : « Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

« Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus, ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant.

« Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde. . . »

A quelque temps de là, une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnait, et l'air retentissait de leurs chants d'allégresse.

LA MENNAIS.

Etude du texte. — Quelles personnes sont mises en scène dans cette narration? — Ces personnes intéressent-elles? — Instruisent-elles par leurs paroles ou par leurs sentiments? — Quelles choses admire-t-on dans la mère? — Qu'admire-t-on dans la jeune fille? — Les paroles et les actes que l'auteur prête à ces personnages sont-ils en rapport avec la situation? — La lecture de ce morceau offre-t-elle quelque intérêt? — La source de cet intérêt se trouve-t-elle dans les faits extraordinaires que la narration renferme? — L'intérêt provient-il d'un style pittoresque, imagé? — Le charme qu'offre cette lecture ne tient-il pas plutôt au style simple et harmonieux dont l'auteur a su se servir pour raconter un fait ordinaire? — La répétition fréquente de la conjonction **et**, ne prête-t-elle pas à ce style une teinte de mélancolie? — L'incident par lequel se termine cette narration est-il vraisemblable? — Que savez-vous de l'auteur de ce morceau?

LA MEILLEURE AMIE DES JEUNES FILLES

La meilleure amie des jeunes filles, qui est-ce? Voulez-vous que je vous le dise? Eh bien... c'est l'aiguille.

— Comment! l'aiguille à coudre? — Oui! à coudre, à broder, même à tricoter... Je comprends votre surprise, je la comprends d'autant plus qu'aujourd'hui, dans une partie de la société riche, l'aiguille est passée de mode. Elle est reléguée parmi les vieilleries d'autrefois. Les jeunes femmes du monde élégant ne travaillent plus. J'en connais qui n'ont pas de dé. Est-ce préférence pour les occupations plus sérieuses: l'étude, la lecture? Nullement. C'est amour du bavardage. Jamais on n'a tant bavardé et si peu causé. C'est aussi dédain de l'effort, du travail. A quoi bon se donner la peine de faire ce qu'on peut acheter tout fait?

Et cependant les bienfaits des travaux à l'aiguille ont ce privilège incomparable qu'il en reste toujours quelque chose. La lecture, la musique vous laissent une impression charmante, profonde même parfois, mais ce n'est qu'une impression, c'est-à-dire je ne sais quoi d'éphémère, de fugitif qui s'efface jour à jour, mois à mois, et finit par disparaître. Les travaux des doigts échappent souvent à cette dure loi. Cela existe, cela est réel, palpable, cela se donne, cela se voit, cela se lègue, cela passe de génération en génération, cela parle de vous à vos petits-neveux.

E. LEGOUVÉ.

Mots et expressions à expliquer : *vieilleries d'autrefois — monde élégant — bavarder — causer — dédain de l'effort — privilège incomparable — palpable — petits-neveux.*

Questions d'intelligence. — Signalez dans les premières lignes du texte une énumération, c'est-à-dire une succession rapide de mots et d'idées. — Quelle différence y a-t-il entre « bavarder » et « causer » ? — Quel nom de défaut pourrait remplacer « dédain de l'effort, du travail » ? — Cette périphrase que l'auteur substitue au mot « paresse » n'est-elle pas une manière délicate de voiler la vérité ? — Signalez une énumération dans la dernière partie du texte.

LE BON GITE

« Bonne vieille, que fais-tu là ?
 Il fait assez chaud sans cela ;
 Tu peux laisser tomber la flamme.
 Ménage ton bois, pauvre femme,
 Je suis séché, je n'ai plus froid. »
 Mais elle, qui ne veut m'entendre,
 Jette un fagot, range la cendre :
 « Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi. »

« Bonne vieille, je n'ai pas faim.
 Garde ton jambon et ton vin ;
 J'ai mangé la soupe à l'étape.
 Veux-tu bien m'ôter cette nappe !
 C'est trop bon et trop beau pour moi. »
 Mais elle, qui n'en veut rien faire,
 Taille mon pain, remplit mon verre :
 « Refais-toi, soldat, refais-toi. »

« Bonne vieille, pour qui ces draps ?
 Par ma foi, tu n'y penses pas !
 Et ton étable ? et cette paille
 Où l'on fait son lit à sa taille ?

Je dormirai là comme un roi.»
 Mais elle, qui n'en veut démordre,
 Place les draps, met tout en ordre :
 « Couche-toi, soldat, couche-toi ! »

— Le jour vient, le départ aussi. —
 « Allons ! adieu . . . Mais qu'est ceci !
 Mon sac est plus lourd que la veille . . .
 Ah ! bonne hôtesse ! ah ! chère vieille,
 Pourquoi tant me gêner, pourquoi ? »
 Et la bonne vieille de dire,
 Moitié larme, moitié sourire :
 « J'ai mon gars soldat comme toi ! »

P. DÉROULÈDE.

Expressions à expliquer : *laisser tomber la flamme* — *à l'étape* — *se refaire* — *n'en vouloir point démordre*.

Etude du texte. — Quelle sorte de composition cette pièce forme-t-elle ? est-ce une narration ou une description ? — Dites ce que fait connaître l'exposition. — Le nœud est formé d'une série de petits tableaux ; combien en compte-t-on et que présente chacun de ces tableaux ? — Ces tableaux sont-ils placés sans ordre, ou sont-ils disposés dans l'ordre naturel des événements ? — Quelles qualités morales ces tableaux indiquent-ils chez la femme et chez le soldat ? — Quel est le dénouement de la narration ? — Est-il prévu ? — L'auteur a-t-il fait parler les personnages conformément à leur situation ou a-t-il employé des expressions recherchées, étrangères au sujet ? — Qui est l'auteur de cette pièce ? — A quel pays et à quelle époque appartient-il ?

Expression. — Inflexions (*suite*).**Mots de valeur.**

Quatrième groupe d'inflexions. — Le mot de valeur est ainsi appelé parce que c'est le mot sur lequel se concentre en quelque sorte l'idée, le sentiment. Il sera donc mis en relief, dans chaque phrase, par une inflexion montante ou descendante, et plus ou moins forte, selon le sens.

Tout mot peut devenir mot de valeur : Un simple « et » parfois. Ex. :

Quoi ! mon Dieu, tu me bénis *et* je t'offense.

Sont **toujours** mots de valeur :

1° Les mots qui forment comparaison ou contraste. Ex. :

Celui-ci *ria*t toujours ; celui-là *pleur*ait sans cesse.

(La Bruyère.)

2° Tout mot qui répond à une question. Ex. :

Que voulez-vous qu'il fit contre trois ? . . .

Qu'il mourût ! (Corneille.)

3° Tout mot répété avec intention. Ex. :

Un jour, sur ses *longs* pieds, allait, je ne sais où,

Le héron au *long* bec emmanché d'un *long* cou.

(La Fontaine.)

L'érable, majestueux comme un *roi*, s'élève plein de sève au milieu des arbres de nos forêts. (H. Nansot.)

4° Le mot qui en résume plusieurs autres. Ex. :

Maladies, revers, persécutions, *rien* n'abat le courage du chrétien.

5° Toute épithète qui peint un trait du caractère ou de la physionomie. Ex. :

Une femme *judicieuse* est l'âme de toute une maison.
Le lion a le regard *assuré*, la démarche *fière*, la voix *terrible*.

6° Les mots **toujours, jamais, rien, tout, peut-être** et autres semblables.

7° Les vocatifs ou mots en apostrophe. Ex. :

Tant que la vie, *ô Christ*, demeurera la vie,
Les hommes malheureux tendront les bras vers toi! . . .
(B. Lamontagne.)

8° Les interjections. Ex. :

— *Ah!* de grâce, un moment, souffrez que je respire.
(Boileau.)

9° Les mots d'une gradation. — Si la gradation est ascendante, l'inflexion devient plus forte à chaque terme. Ex. : Une charité *douce, active, généreuse, héroïque*, excitera toujours l'admiration des hommes.

Si la gradation est descendante, l'inflexion diminue en intensité. Ex. :

L'homme *naît, vit, meurt*.

Le choix du mot de valeur dépend toujours de l'intention de l'écrivain, non de l'intention du lecteur. Il est des lecteurs qui, au lieu d'accentuer le vrai mot de valeur, celui qui fait ressortir l'idée dominante, prodiguent les inflexions sur d'autres mots sans importance. Une telle manière de lire donne lieu au défaut qu'un maître en diction n'hésite pas à appeler « tic de mauvais lecteur ».

Parfois ce mauvais lecteur accentue le même mot aussi souvent qu'il revient, le mot *et* par exemple. Ex. :

Les enfants *et* les femmes allaient *et* venaient.

Mais le plus souvent le lecteur inhabile choisit pour mot de valeur, celui qui arrive après une égale mesure de temps. Ex. :

Le renard et le loup faisaient ensemble *route*

Pour la première *fois* ils s'entendaient sans *doute*.

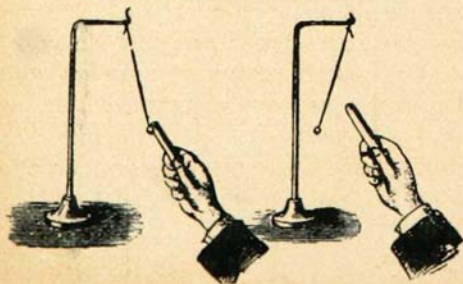
(P. Lemay.)

On va ainsi tout droit au chantonnement, sorte de lecture conventionnelle et symétrique, et comme il n'y a rien de moins conventionnel que l'idée et le sentiment, il est certain que le chantonnement est un des défauts les plus nuisibles à la lecture.

Il ne s'agit donc pas de fixer machinalement le mot de valeur, mais bien de le découvrir en étudiant le sens de la phrase pour y trouver l'idée dominante, celle à laquelle toutes les autres se rapportent pour l'expliquer, la développer ou l'embellir.

L'ELECTRICITE

On ne connaît pas la nature de l'électricité; on sait seulement qu'elle est la cause de certains phénomènes. Pour la commodité du langage, on dit qu'elle est un fluide.



L' électricité existe partout : sur la terre et dans l'atmosphère. Et tous les corps sont plus ou moins chargés d'électricité.

Lorsqu'on frotte une baguette de verre avec un chiffon de laine, et qu'on l'approche d'une petite balle de sureau suspendue à un fil, elle l'attire. Au contraire, un bâton de résine frotté de même, rapproché d'une seconde balle de sureau, la repousse. On en conclut qu'il y a deux électricités contraires : à celle qui *attire* la balle on a donné le nom d'électricité **positive**, et à celle qui la *repousse*, le nom d'électricité **négative**.

Il y a de bons et de mauvais conducteurs d'électricité. — Prenons une baguette de verre un peu longue et frottons avec un chiffon de laine l'un de ses bouts ; ce bout attire une balle de sureau, l'autre ne l'attire point. C'est que l'électricité ne s'est pas écoulée sur la baguette. Aussi on dit que le verre est mauvais conducteur de l'électricité. Prenons maintenant une aussi longue baguette de cuivre emmanchée d'un bout dans une poignée en soie. Frottons le bout libre. Présentons à une balle de sureau le point de la baguette, le plus éloigné du bout frotté. La balle est attirée. C'est que l'électricité s'est écoulée sur toute la surface de la baguette de cuivre. Le cuivre est, lui, bon conducteur de l'électricité.

Enlevons la poignée de soie et recommençons l'expérience. Cette fois la baguette de cuivre n'attire plus du tout la balle sur aucun de ses points. C'est que lorsque la baguette était munie de sa poignée de soie, celle-ci, mauvaise conductrice, arrêtait l'électricité sur la baguette ; la main au contraire et le corps humain bons conducteurs permettent à l'électricité de s'écouler à mesure dans le sol par les pieds de l'opérateur.

Les mauvais conducteurs de l'électricité sont appelés des **isolants**.

Mots et expressions à expliquer : *fluide* — *balle de sureau* — *expérience* — *être muni*.

Conversation sur la lecture. — Connait-on bien ce qu'est l'électricité? — Où se trouve l'électricité? — Comment peut-on développer l'électricité sur une baguette de verre ou sur un bâton de résine? — Que comprenez-vous par ces expressions: électricité positive? électricité négative? — Tous les corps sont-ils bons conducteurs d'électricité? — Quel nom donne-t-on aux mauvais conducteurs de l'électricité?

LE POËLE

Le poêle est l'âme de la maison. S'il éteignait ses feux, s'il ne mettait plus au toit son panache de fumée, si son ronflement sonore se taisait soudain, soudain la maison serait morte. « Foyers éteints, familles éteintes. »

Aussi bien que l'âtre, mieux encore peut-être, le poêle canadien garde les traditions ancestrales.

A ceux qui savent allumer leur pipe avec un tison, et qui aiment à fumer, en songeant devant la porte du poêle, ce dieu du logis est d'aussi bon conseil que le feu de cheminée.

Au coin de l'âtre, on se prend parfois à rêver, à construire des châteaux en Espagne, et tout s'effondre, hélas! avec le tison qui croule, s'envole avec la blquette qui monte, s'évanouit avec l'étincelle qui meurt. A la porte du poêle, il faut penser, et c'est au bâtiment de projets plus solides qu'on travaille. Car le poêle est grave, le poêle est sage, le poêle n'invite pas aux vaines rêveries. Les chimères qu'évoque la chanson de l'âtre déplaisent à ce vétéran; il étouffe ces voix du feu, frivoles et légères,

qui, dans les cheminées ouvertes, fredonnent, silent, crépitent, et font entre les chenets un concert de caprice et de fantaisie : il les fond toutes en un ronflement sévère. Il craint aussi, pour ceux qu'il aime, les prestige des étincelles, la fantasmagorie des flammes, le mensonge de leurs formes changeantes ; il cache aux regards des hommes son lit de braise ardente. L'œuvre du feu s'accomplit en secret dans l'enfer de ses flancs ; seul, l'œil rouge qui perce sa porte révèle les souffrances éclatantes et mystérieuses du bois qui pleure.

ADJUTOR RIVARD. (*Chez nous.*)

Expressions à expliquer : *traditions ancestrales — dieu du logis — châteaux en Espagne — vaines rêveries — chanson de l'âtre — fantasmagorie des flammes.*

Questions d'intelligence. — En vous rappelant ce que l'âme humaine est pour le corps, expliquez ce que l'auteur veut dire en appelant le poêle « l'âme de la maison ». — Quelles preuves l'auteur donne-t-il aussitôt de la justesse de cette appellation ? — Par quelle citation la confirme-t-il ? — Quels signes indiquent que cette phrase n'est pas de l'auteur ? — Dans le deuxième alinéa, l'auteur établit un parallèle entre l'âtre et le poêle : combien de rapprochements pose-t-il entre ces deux objets ? — Ces rapprochements ont-ils pour résultat de placer le poêle dans un état d'infériorité vis-à-vis de l'âtre ? — Par quel rapprochement l'auteur poursuit-il le parallèle dans le troisième alinéa ? — Ce nouveau rapprochement laisse-t-il le poêle sur la ligne de l'égalité avec l'âtre ? — En quoi l'auteur dit-il que le poêle est supérieur à l'âtre ? — Voyez-vous une gradation bien suivie dans l'appréciation que l'auteur fait du poêle : dans le premier alinéa, le poêle est une chose bonne ; dans le deuxième, le poêle est aussi bon qu'une autre chose excellente ; dans le troisième, il est même meilleur que cette chose. Quel nom donne-t-on

à une gradation qui va ainsi toujours en augmentant? — En résumé, quelle est l'idée principale, ou l'idée qui fait le fond de ce morceau? — N'y a-t-il pas dans le premier alinéa, deux expressions qui font joliment image? la première parle à nos yeux, l'autre est pour l'oreille. — Expliquez le sens des adjectifs « *éclatantes et mystérieuses* » qui se rapportent à souffrances (dernier alinéa). — Quelles ont été les idées secondaires? — Dans quel ordre l'auteur a-t-il présenté ces idées?

LE DEVOIR

Nous sommes des soldats, il est le capitaine
 Dans l'étape qui va de la vie à la mort.
 Des rangs qu'il a formés lorsqu'un des hommes sort,
 Cherchant la liberté de la route incertaine :

— Restez ! ordonne-t-il avec sa voix hautaine,
 — Nous sommes épuisés ! — Vous marcherez encor.
 — Nous voulons le plaisir. — A la tâche d'abord !
 Ici l'obéissance est passive et soudaine ;

Allez à droite ! On va. Venez à gauche ! On vient.
 Sans songer où l'on marche et sans discuter rien,
 Sans s'expliquer, il faut obéir et se taire.

Lorsque le sabre en main, il parle au champ d'honneur.
 Ne répondant qu'avec le salut militaire
 Si le Devoir nous crie : Il faut mourir ! On meurt !

MATHILDE DELAPORTE.

Questions d'intelligence. — De quel nom le pronom « nous » tient-il la place? — Tous les hommes de-

vraient être soldats du Devoir, mais tous le sont-ils? — Le Devoir permet-il à ses soldats de sortir des rangs pour s'amuser? — Leur permet-il de s'arrêter en chemin? — Quand permet-il le plaisir? — Dans l'armée du Devoir, l'obéissance est-elle raisonnable, tardive? — Si le Devoir commande de marcher à la mort, que fait-on?

**LETTRE DE Mme DE SEVIGNE A
Mme DE GRIGNAN**

A Paris, mercredi 11 mars 1671.

Je n'ai point encore reçu vos lettres; j'en aurai peut-être avant que de fermer celle-ci; songez, ma chère enfant, qu'il y a huit jours que je n'ai eu de vos nouvelles; c'est un siècle pour moi. Je ne sais rien par vous de votre arrivée à Aix. Il vint hier un gentilhomme de ce pays-là, qui était présent à cette arrivée, et qui vous a vue jouer à petite prime avec Vardes, Bandol et un autre; je voudrais pouvoir vous dire comme je l'ai reçu, et ce qu'il m'a paru, de vous avoir vue jeudi dernier. Vous admiriez tant l'abbé de Vins d'avoir pu quitter M. de Grignan, j'admire bien plus celui-ci de vous avoir quittée. J'ai demandé à ce gentilhomme si vous n'étiez point bien fatiguée, il m'a dit que vous étiez très belle; mais vous savez que mes yeux pour vous sont plus justes que ceux des autres: je pourrais bien vous trouver abattue et fatiguée au travers de leurs approbations.

J'ai été enrhumée ces jours-ci, et j'ai gardé ma chambre; presque tous vos amis ont pris ce temps-là pour me venir voir; l'abbé Têtu m'a fort priée de le distinguer en vous écrivant. Je n'ai jamais vu une personne absente

être si vive dans tous les cœurs; c'était à vous qu'était réservé ce miracle: vous savez comme nous avons toujours trouvé qu'on se passait bien des gens; on ne se passe pas de vous; ceux qui m'écoutent le mieux sont ceux que je recherche le plus. N'allez point craindre que



Mme de Sévigné.

je sois ridicule; car outre que le sujet ne l'est pas, c'est que je connais parfaitement bien et les gens et le lieu, et ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire. Je dis un peu de bien de moi en passant; j'en demande pardon au Bourdaloue et au Mascaron: j'entends tous les matins ou l'un ou l'autre; un demi-quart des merveilles

qu'ils disent devrait faire une sainte. Je vous avoue de bonne foi, ma petite, que je ne puis du tout m'accoutumer à vous savoir à deux cents lieues de moi; je suis plus touchée que je ne l'étais lorsque vous étiez en chemin; je repleure sur nouveaux frais: je ne vois goutte dans votre cœur; je me représente cent choses désagréables que je ne vous puis dire, et tout est brouillé, je ne sais comment dans ma tête. Je vous vois accablée d'honneurs, et d'honneurs qui tiennent fort au nom que vous portez. Je m'imagine que vous faites des merveilles, et je voudrais savoir ce que ces merveilles vous coûtent, soit pour vous plaindre, soit pour ne vous plaindre pas.

Questions d'intelligence. — Qui a écrit cette lettre et à qui cette lettre est-elle adressée? — A quelle époque vivait Mme de Sévigné? — Quel lien l'unissait à Mme de Grignan? — Par quelle hyperbole ou exagération, Mme de Sévigné marque-t-elle comme le temps lui dure loin de sa fille? — Expliquez le sens de cette phrase: *Je voudrais pouvoir vous dire ce qu'il m'a paru*, etc. — De quel adjectif pourrait-on faire suivre « a pa-

ru »? — Quel compliment à l'adresse de Mme de Grignan est contenu dans cette proposition : « *J'admire bien plus celui-ci* »? — Pourquoi Mme de Sévigné peut-elle se vanter d'avoir des yeux plus justes que ceux des autres? — Quelle expression, au sujet de l'abbé Têtu, est aujourd'hui peu usitée? — Expliquez quel est le miracle dont parle ici l'auteur? — Ne croyez-vous pas que l'amour excessif de Mme de Sévigné pour sa fille a pu l'illusionner sur l'intérêt que ses auditeurs pouvaient prendre à entendre toujours parler de Mme de Grignan? — Qu'étaient Bourdaloue et Mascaron? — Par quelle expression originale Mme de Sévigné marque-t-elle que son chagrin est toujours nouveau? — Quel sentiment domine dans cette lettre? — Le style est-il guindé, étudié, ou coulant, simple, facile?

ADIEU A L'EGLISE DE NOTRE-DAME DE PITIE

Ce jour est triste, ô Notre-Dame,
Ton vieux clocher dans le ciel bleu
Ne jette plus d'appels aux âmes :
Sa cloche nous a dit l'adieu.

Dans cette église, ô Toi qui pleures,
Ton pâle Fils sur tes genoux,
Combien nous y passâmes d'heures
A supplier tes yeux si doux !

Combien souvent nous visitâmes
Ton cher Seigneur, Dame du Ciel !
Les vendredis nous l'adorâmes
Présent pour nous sur ton autel.

Il est éteint, ton sanctuaire,
 O Notre-Dame de Pitié,
 Toi qui trouvais, pleins de prière,
 Tant de cœurs meurtris à tes pieds.

Puisqu'on t'a pris, ô Douleoureuse,
 Le temple où régnait ton Amour,
 Ah! que notre âme généreuse
 Te soit un temple pour toujours.

Le 15 juin, 1912.

ALBERT FERLAND.

Conversation sur la lecture. — L'église N.-D. de Pitié au souvenir de laquelle ces vers se rattachent, avait été élevée en 1860, pour y placer une statue miraculeuse datant du XVI^e siècle; cette église dut être démolie afin de permettre le prolongement du boulevard Saint-Laurent jusqu'au fleuve: à quelle époque eut lieu cette démolition? — Le poète regrette-t-il la disparition de ce sanctuaire? quel mot, placé dès le premier vers, nous renseigne à ce sujet? — Comment un clocher peut-il jeter l'appel aux âmes? — Justifiez l'emploi du verbe « jeter » dans cette phrase. — Comment la statuaire représente-t-elle N.-D. de Pitié? — D'après la 4^e strophe, quelle classe de fidèles trouvait-on surtout aux pieds de N.-D. de Pitié?



Albert Ferland.

Exercice d'analyse. — Quelle fonction grammaticale remplit le mot « ciel » (1^{ère} strophe, 2^e vers)? — A quel verbe se rattache le mot « église » (2^e strophe, 1^{er} vers)? — Quel mot l'adjectif « pleins » (4^e strophe, 3^e vers) qualifie-t-il? — Où est le complément direct du verbe « a pris » (5^e strophe, 1^{er} vers)?

LE COURAGE DE MA MERE

C'est ma mère qui m'a, le première, enseigné le courage et fait comprendre toute la vilénie de la lâcheté.

Je n'avais guère plus de sept ans, quand la leçon m'a été donnée, et je m'en souviens comme au premier jour.

Nous habitons alors dans les bois de Bellevue, un ancien pavillon de chasse. Pittoresquement située sur la lisière de la forêt, au débouché d'une route étroite et fleurie qu'on appelait le Chemin-Vert, toute encapuchonnée de lierre, campée au milieu d'un vieux jardin qu'entourait une haie d'aubépines blanches, la maisonnette était ravissante. Elle me ravissait, du moins. Son seul inconvénient était d'être un tant soit peu isolée; d'autant plus isolée que nous y prenions nos quartiers de printemps dans la première quinzaine d'avril. La campagne environnante manquait encore de voisins et le piéton de la poste, ennuyé sans doute par ce service exceptionnel, s'en vengeait en racontant devant nous aux domestiques de sombres histoires de brigands qui avaient toujours pour théâtre, selon lui, un carrefour situé à quelques centaines de mètres de notre Chemin-Vert. Le vieux bavard espérait probablement nous détourner ainsi de faire, l'année suivante, une apparition aussi prématurée. En tous cas, ses perpétuels *lamentos* en mode mineur avaient eu le bon résultat de faire soigneusement fermer les portes et les volets aux approches du crépuscule, sans qu'il fût besoin d'en donner l'ordre.

Ce soir-là, bien que ce fût un samedi, mon père, contre sa coutume, était resté à Paris pour ses affaires, et, selon sa coutume, assise dans le grand fauteuil du salon, son cher visage tout éclairé par la lampe, ma mère nous lisait

à haute voix l'évangile du lendemain. Il n'était pas encore neuf heures, heure sacramentelle des couchers enfants.

Tout à coup, le cuisinier, grand gaillard joufflu et trapu, qui composait à lui seul tout le personnel mâle de la maison, entra sans frapper, et, plus blanc que son tablier et que sa veste, il nous annonça d'une voix étranglée, qu'il y avait un homme dans le jardin.

— Eh bien! répliqua tranquillement ma mère, il y a aussi un homme dans la maison. Prenez ce pistolet, montez au premier étage, montez-y sans lumière et, par la fenêtre du palier, demandez bien haut qui est là. Si l'on vous répond mal et même si l'on ne vous répond pas du tout, déchargez les deux coups de votre arme. Vous pouvez être certain que tout sera dit.

Dès sa prime jeunesse, en un autre logis également perdu au fond des bois, ma mère avait assisté plus d'une fois à des alertes du même genre et un coup de feu du grand-père Pigault y avait toujours mis fin.

Honoré — c'était le nom de notre maître queux — avait bien consenti à prendre le pistolet qu'on lui tendait, mais il restait là immobile, sans dire un mot, ni faire un pas.

— Qu'attendez-vous? demanda ma mère.

— Mais, madame... si lui aussi tire sur moi, finit par balbutier le gros homme blême.

Ma mère se leva, impatientée:

— C'est honteux d'être aussi lâche; rendez-moi cette arme et restez là avec les enfants.

Elle se dirigea vers la porte. Je me précipitai sur elle et m'accrochai désespérément à ses vêtements.

— Oh! non, maman, je t'en prie! je t'en supplie! N'y va pas, ils vont te faire mal!

La peur, qui grossit les objets, m'avait inspiré ce pluriel et fait tout de suite multiplier le bandit.

Après s'être arrêtée un instant pour me consoler et m'avoir essuyé les yeux sous ses baisers, ma mère essaya de se dégager de mon étreinte. Elle n'aurait pu y parvenir qu'en me violentant.

— Allons, soit ! me dit-elle. Puisque tu crains tant qu'on ne me fasse mal, viens avec moi, cher petit. Tu verras qu'il n'y a pas plus de danger pour moi qu'il n'y en aurait eu pour ce poltron.

Mes bras s'étaient soudain détendus ; elle me souleva de terre, me mit sur pieds, me prit par la main et commença à m'emmener, ou, pour dire

plus vrai, à m'entraîner doucement du côté de la porte. Je me laissai faire sans trop de résistance. Mais, arrivé dans l'antichambre, j'entendis distinctement le bruit des pas dans le jardin. Une terreur irrésistible s'empara de moi, j'arrachai brusquement ma main de la main de ma mère et, dans un bond de bête affolée, je courus me blottir à l'angle opposé du salon. La pauvre chère femme



Paul Déroulède et sa mère.

haussa les épaules dans un geste de pitié attristée et, poursuivant sa marche, elle s'enfonça dans les ténèbres.

Par la porte restée ouverte, je l'écoutais gravir un à un les degrés de l'escalier; chacun de ses pas marchait sur mon cœur, j'avais honte de l'avoir abandonnée, j'aurais voulu la rejoindre; mais je tremblais de tous mes membres, mes jambes ne me portaient plus et, sans l'appui du mur, j'eusse infailliblement roulé sur le plancher.

La fenêtre du palier s'ouvrit enfin; d'une voix calme et forte, ma mère lança la question qu'elle avait dictée à Honoré; aucune réponse n'y fut faite et, après un court silence, les deux coups de pistolet retentirent.

Il n'en fallut pas plus pour mettre en fuite le maraudeur; mais il n'en avait pas fallu moins pour dissiper la nuée de frayeur qui venait d'envelopper et d'anéantir tout mon être. En un bond plus rapide que celui de mon recul, je m'élançai hors du salon, grimpai l'escalier quatre à quatre et me jetai avec des sanglots de joie et de honte, dans les bras ouverts qui m'attendaient.

— Enfin! s'écria ma mère, te voilà venu! Un peu tard, mais non pas trop tard, Dieu merci! C'est bien; je suis contente de toi.

— C'est que je t'aime tant, murmurai-je à son oreille en me serrant éperdûment contre elle.

— Il y a eu pourtant, tout à l'heure, quelqu'un que tu as aimé plus que moi, reprit-elle gravement, et, ce quelqu'un là, c'était toi-même. La peur, vois-tu, mon enfant, la peur n'est rien autre chose qu'une préférence passionnée pour sa petite personne, et n'avoir de cœur que pour soi c'est tout justement n'avoir pas de cœur.

Expressions à expliquer : *pavillon de chasse* — *lisière de la forêt* — *débouché d'une route* — *piéton de la poste* — *apparition prématurée* — *lamentos en mode mineur* — *gaillard joufflu et traqué* — *prime jeunesse* — *mâitre queux*.

Etude du texte. — Délimitez chacune des trois parties principales de cette narration. — Le dénouement n'est-il pas suivi d'une quatrième partie qu'on pourrait appeler la morale du sujet? — Par quelle description, à la fois gracieuse et pittoresque, l'auteur fait-il connaître la situation et l'aspect de la maison? — Dans cette description, quelles expressions vous plaisent davantage? — L'auteur attribue aux histoires du piéton de la poste deux motifs, dont l'un regarde le passé et l'autre, l'avenir : quels sont ces motifs? — Prouvez que les paroles de cet homme ne restait pas sans effet? — Quel détail prouve l'éducation chrétienne donnée aux enfants? — Par la réponse que Mme Déroulède donne au domestique, appréciez l'esprit et le caractère de cette femme. — Les faits qui suivent démentent-ils le courage prouvé par les paroles? — Quelle expression pleine de finesse l'auteur emploie-t-il pour montrer l'effet de la peur sur son imagination d'enfant? — Comment l'auteur peint-il sa fuite? — Quelle description nous dit tout l'amour de l'enfant pour sa mère? — Dans quel mot de la mère se trouve l'expression d'un reproche? — Appréciez la justesse de la morale faite par la mère à son enfant.

LES MILLE-ILES (*Fragment*)

Quand Ève à l'arbre de la vie,
De sa main eut cueilli la mort,
Sur la terre à jamais flétrie,
On vit paraître le remord.

Puis Adam s'en fut sur la terre,
Qui déjà pleurait avec lui,
S'abreuver à la source amère
Où nous allons boire aujourd'hui.

Et les archanges, sur leurs ailes
Prenant l'Éden silencieux,
Au haut des sphères éternelles,
Le déposèrent dans les cieux.



Les Mille-Iles.

Mais en s'élançant dans l'espace,
Ils laissèrent sur leur chemin
Tomber, pour indiquer leur trace,
Quelques fleurs du jardin divin.

Et ces fleurs aux couleurs mobiles
Tombant dans le fleuve géant,
Firent éclore les Mille-Iles,
Ce paradis du Saint-Laurent.

Au retour du mon long voyage,
Saluant le ciel canadien,
Je viendrais là, dans le feuillage,
Bâtir mon nid aérien.

La douce voix de la patrie,
Chantant au milieu des sapins,
Bercerait mon âme attendrie
Au bruit de ses accords divins.

J'écouterais, quand du rivage
Mille voix s'élèvent en chœur,
Ce que la fleur dit au nuage,
Ce que le flot dit à la fleur.

Ce que dit la rose embaumée
Quand, aux premiers rayons du jour,
La brise fraîche et parfumée,
Vient tout bas lui parler d'amour.

OCTAVE CRÉMAZIE.

Expressions à expliquer : *arbre de la vie* — *source amère* — *Eden silencieux* — *sphères éternelles* — *couleurs mobiles* — *le fleuve géant* — *nid aérien*.

Etude du texte. — Ce fragment forme-t-il une narration ou une description? — Faites connaître l'exposition, le nœud et le dénouement et dites si les quatre dernières strophes font partie de la narration. — Ne forment-elles pas plutôt une sorte de conclusion qui découle du dénouement? — Tout ce morceau peut se résumer en deux propositions: les Mille-Iles sont un séjour enchanteur où j'aimerais à demeurer: dites combien de strophes forment le développement de la proposition principale,

combien de strophes développent la complétive. — Quelle origine pleine de poésie l'auteur prête-t-il aux Mille-Iles? — Où sont situées les Mille-Iles? — De quel pays font-elles partie? — Le dernier vers de la 1^{ère} strophe ne renferme-t-il pas un mot qui n'est pas écrit dans son orthographe usuelle? — Appartient-il au français moderne de remplacer le verbe *aller* par le verbe *être* comme l'auteur fait dans la 2^e strophe? — Qu'était Octave Crémazie? — Connaissez-vous quelque particularité de sa vie? — A quoi l'auteur fait-il allusion en disant: Au retour de mon long voyage?

Expression. — Inflexions (*suite.*)

Moyens de trouver l'inflexion juste.

Le moyen **infaillible**, disent tous les professeurs de diction, de trouver l'inflexion juste, c'est de traduire la phrase du texte par des expressions bien simples, prises dans la conversation familière, puis de **noter** l'inflexion et de la porter ensuite sur la phrase telle que l'auteur l'a écrite. Ex.:

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
 Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!
 (*Racine.*)

Pour trouver ici les principales inflexions, on traduit à haute voix, sans se soucier des vers: Quoi! Esther, vous comptez votre vie pour quelque chose, quand la patrie va périr!... L'inflexion juste, celle qui peint l'indignation mêlée de surprise, arrive infailliblement, on la reporte dans les vers.

Mais cela ne se fait pas sans analyser minutieusement l'idée. C'est pourquoi l'**analyse logique** d'abord, l'ana-

lyse littéraire ensuite, restent toujours les grands maîtres dans l'art si complexe des inflexions. S'agit-il, par exemple, de séparer dans la voix les différentes parties d'une énumération, c'est l'analyse qui vient avertir le lecteur de conserver la même inflexion à chacune des parties : celles-ci ne formant qu'une seule et même idée. Ex. :

Chrétien, il sait prier, travailler, faire le bien, souffrir.

L'analyse guide encore le lecteur quant aux inflexions à donner dans une phrase où plusieurs compléments, plusieurs incidentes viennent, tout à coup, interrompre la proposition principale. On oublie trop souvent, dans ce cas, que l'inflexion, interrompue pour détacher les compléments ou les incidentes, doit se reprendre dans la voix lorsque arrivent les autres parties de la proposition principale. Ex. :

Le corps de l'homme, qui paraît le chef-d'œuvre de la nature, n'est pas comparable à sa pensée.

La même inflexion se retrouve sur tous les mots en italique. Le reste de la phrase, ne faisant pas partie de l'idée principale, doit être détaché par une inflexion plus basse.

Importance de l'inflexion juste. — « Tout l'art de dire repose sur les inflexions. » Il faut donc éviter avec le plus grand soin celles qui seraient **molles, indécises, sans vie**. La seule inflexion au point final, par exemple, donnée de façon lente, négligée, mécanique, suffit à gâter les plus belles pages d'un écrivain. Que la voix soit donc convaincue, ferme, mais sans secousse, dans les différentes inflexions, qu'elle soit en même temps bien nuancée, mais toutefois, sans affectation.

DE LA PROPRETÉ

La propreté est une conséquence de l'ordre : la ménagère qui a de l'ordre est nécessairement propre.

La propreté est la vertu des riches et le luxe des pauvres. Elle rend la pauvreté moins pénible et rapproche de l'aisance. On se plaît dans une maison propre, et l'on oublie qu'elle est pauvre ; le père de famille se sent joyeux et presque reposé de ses rudes travaux, lorsqu'en rentrant chez lui, il trouve répandu sur tout ce qui l'environne la fraîcheur, le parfum d'une exquise propreté.

Entrons dans un de ces intérieurs d'ouvriers ou de petits employés, où l'ordre et la propreté règnent en souverains et y entretiennent l'aisance et la bonne humeur. Aucune toile d'araignée ne tapisse les murs ou le plafond ; le plancher a été balayé et nettoyé dès le matin ; les vitres sont transparentes, et les modestes rideaux qui les garnissent sont du plus beau blanc. Les chaises ont chacune leur place dans les angles de la chambre ; elles sont bien empaillées et ne sont pas embarrassées par des objets qu'on y a jetés en passant.

L'armoire, le bois de lit, les pieds de la table et des chaises bien reluisants, témoignent que la maîtresse du logis les frotte tous les jours et connaît la recette de l'encaustique * pour vernir les meubles à bon marché.

Le lit a été fait avec soin et symétrie ; la couverture, bien tirée et rebordée du haut, ne fait pas un pli ; la couture des draps occupe bien le milieu du lit ; la plume de l'oreiller et de l'édredon a été bien remuée, puis égalisée.

* C'est tout simplement de la cire jaune fondue et un peu d'eau de lessive (de cendre de bois).

La table est mise. C'est l'heure du frugal repas. La nappe a été reprise en dix endroits, mais elle est d'une blancheur éblouissante; les assiettes et les plats sont de la faïence la plus ordinaire, mais resplendissants de propreté; les couverts sont mis avec une grande symétrie; les verres paraissent être de cristal: servi ainsi, le menu le plus simple doit paraître délicieux.

La ménagère ouvre son armoire; jetons-y un regard en passant. Elle n'est pas à demi pleine de chiffons, et la petite provision de linge de la famille n'est pas éparpillée ça et là. Chaque espèce forme une pile et est placée avec symétrie sur les rayons de l'armoire. Les habits de la ménagère, ceux de son mari et des enfants bien brossés et retournés, sont accrochés au-dessous des rayons.

Si, de la chambre nous allons à la cuisine, nous y verrons le même ordre, le même soin. La petite batterie de cuisine, bien frottée, bien reluisante, garnit le mur. La vaisselle est rangée sur le dressoir en bois blanc comme la table; le fourneau a été frotté avec de la mine de plomb. L'évier n'est pas encombré par de la vaisselle sale et ne répand pas d'odeur nauséabonde.

Les enfants débarbouillés et bien peignés, ont un air de santé et de propreté qui fait plaisir à voir. Tout dans ce gentil intérieur, dont l'ordre et la propreté constituent le seul luxe, fait le plus grand honneur à la ménagère qui le dirige et lui concilie l'amour de son mari et l'estime de tous. C'est que la propreté dans une maison indique des habitudes laborieuses, le respect de soi-même et des autres, qui commande lui-même le respect. Nous pouvons ajouter que la propreté contribue avec l'ordre à la durée et à la conservation des objets.

La propreté à l'intérieur des habitations ne suffit pas ; il faut y joindre la propreté sur soi-même : la propreté du corps prévient en notre faveur et inspire la sympathie ; la malpropreté n'inspire que de la répugnance. La propreté du corps nous est encore imposée par l'hygiène, car la malpropreté du linge, des vêtements ou du corps engendre des maladies, la vermine, et nous rend un objet de dégoût pour les autres.

La propreté enfin influe sur le moral : non seulement la santé des hommes dépend beaucoup de la propreté, mais celle-ci est un des principes de leur activité, de leur humeur, de leur satisfaction intérieure et même, à certains égards, de leur moralité.

C'est dans les villages et les masures sans propreté qu'habitent de préférence la paresse, l'abrutissement, la mauvaise foi, le vol, tous les vices. Le défaut de propreté ne nuit pas seulement à la pureté du corps, il nuit à celle de l'âme. La maîtresse de maison aimera donc cette précieuse qualité, la propreté, qu'on a si justement appelée une demi-vertu, et elle habituera de bonne heure ses enfants à être propres sur leur personne, à avoir soin de leurs vêtements et de tout ce qui est à leur usage.

ERNESTINE WIRTH. (*La future ménagère.*)

Conversation sur la lecture. — De quoi la propreté est-elle la conséquence ? — Quel avantage la propreté apporte-t-elle à la pauvreté ? — Quelle description l'auteur fait-il d'un intérieur pauvre mais propre ? — Que dit-il de la table ? — Comment nous montre-t-il la lingerie ? — Comment nous décrit-il la cuisine ? — Que dit-il des enfants ? — La propreté ne contribue-t-elle pas à la conservation des objets ? — La propreté de l'habitation est-elle la seule qu'on doive entretenir ? — La propreté exerce-t-elle quelque influence sur le moral ?

Exercice de rédaction. — Dans une lettre adressée à une petite sœur, faites voir l'importance de tenir bien propre la chambre que cette jeune sœur occupe et les moyens de parvenir à ce but.

LA FOUDRE ET LES ORAGES

Lorsque deux nuages sont chargés d'électricités différentes, l'étincelle peut jaillir entre les deux, ou bien éclater entre les nuages et la terre.

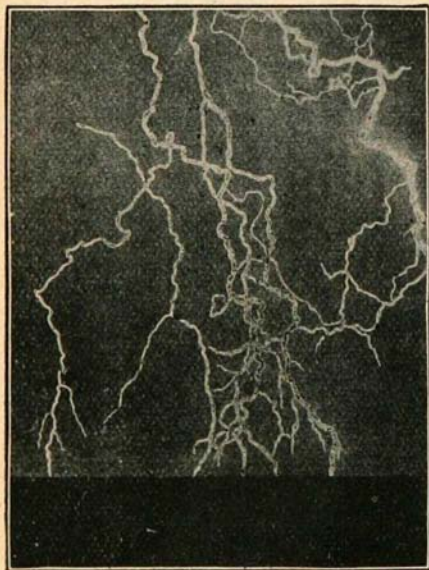
Le jet lumineux, souvent multiple, paraît dans la plupart des cas affecter la forme d'un véritable ruban ; il est plus ou moins contourné, et la photographie nous a montré que les zigzags chers aux peintres d'orage et de tempête ne sont qu'une illusion d'optique. Un éclair n'offre jamais de ces saillies anguleuses qu'affectent les représentations.

Tout le monde a remarqué la différence qui existe généralement entre le moment où l'on voit l'éclair et celui où l'on perçoit le premier bruit du tonnerre. Il se passe là un phénomène analogue au tir du canon : on voit la fumée avant d'entendre le coup. Cela tient à l'inégale vitesse de transmission de la lumière et du son. En une seconde, le son ne parcourt que 1100 pieds ou 6 arpents environ, tandis que sur la terre, tout effet lumineux se voit instantanément, ou à peu près, puisque la lumière parcourt 77 000 lieues à la seconde.

Il y a là un moyen extrêmement simple de juger de la distance d'un orage. Supposons que nous ayons compté un intervalle de 20 secondes entre l'éclair et le bruit perçu : 77 000 lieues multipliées par 20 nous donneront

1 540 000 lieues; tel est l'éloignement approximatif de l'extrémité la plus rapprochée de l'éclair.

Si vous entendez le tonnerre en même temps que vous voyez l'illumination du ciel, vous pouvez tenir pour certain que l'orage est au-dessus de vous. D'ailleurs, en



Décharges multiples entre les nuages
et la terre.

cette circonstance, bien que le danger soit plus grand d'être foudroyé, puisque l'orage passe au-dessus de l'endroit où vous êtes, vous n'avez rien à craindre du coup entendu, et cela résulte de la faible durée de l'éclair.

En général, la foudre a une prédilection marquée pour tout corps bon conducteur de l'électricité: objets humides, liquides, métaux; si l'on ajoute qu'elle frap-

pe de préférence les points élevés au-dessus du sol environnant, on aura la ligne de conduite à suivre pendant les orages.

Les statistiques accusent le redoutable fléau, d'un excès de galanterie: les 4/5 des personnes frappées par la fou-

dre appartiennent au sexe fort. Mais on néglige d'ajouter que les hommes par leurs occupations en plein air sont beaucoup plus exposés à être frappés que la majorité des femmes retenues à la maison par les soins du ménage.

Malgré tous les avertissements, le nombre de personnes foudroyées parce qu'elles se sont réfugiées sous des arbres, reste à peu près constant. On préfère être tué que de se mouiller. Ne pas se mettre à l'abri d'un arbre ou d'un tas de paille, mais se coucher sur le sol, même en pleine campagne, s'éloigner ou se débarrasser des objets en fer tels que faux, charrues, fourches, instruments et machines agricoles renfermant des pièces métalliques, voilà les précautions élémentaires qu'on doit prendre en toutes circonstances lorsque gronde l'orage.

Il est toujours imprudent de rester au milieu des troupeaux, en raison de la conductibilité qu'ils présentent au fluide, et tous les ans, bergers ou charretiers se trouvent frappés pour n'avoir pas tenu compte de cette observation.

De même on évitera de se réfugier dans une église portant clocher, ou de sonner les cloches pendant l'orage. Il est infiniment probable que si les endroits où l'on place les cloches, étaient plus bas que les habitations ordinaires, le fait de produire du bruit n'aurait aucune influence sur le fluide électrique.

(D'après l'abbé Th. Moreux.)

Mots à expliquer : *électrités différentes — jet lumineux — illusion d'optique — saillie anguleuse — phénomène analogue — éloignement approximatif — machines agricoles — fluide électrique.*

Questions d'intelligence. — Comment se produit l'étincelle électrique ou éclair que nous voyons pendant l'orage? — Pourquoi, souvent, n'entendons-nous le tonnerre que longtemps après avoir vu l'éclair? — Quelle distance le son parcourt-il en une seconde? — Quelle distance la lumière parcourt-elle en une seconde? — Quels corps la foudre frappe-t-elle de préférence? — Pourquoi compte-t-on généralement plus d'hommes frappés par la foudre qu'on ne compte de femmes? — Est-il prudent de se réfugier sous les arbres, pendant un orage? — Pourquoi les bergers ou les charretiers sont-ils souvent victimes de la foudre? — Pourquoi les cloches sont-elles plutôt frappées par la foudre?

LES CHARDONNERETS DE GALILEE

(Légende)

Quand Notre-Seigneur Jésus passait par les chemins, il mettait les oiseaux en joie.

Sitôt qu'ils apercevaient sa robe blanche, ils arrivaient en troupes, les uns se posaient sur les branches des haies, et l'on eût dit qu'elles avaient fleuri; d'autres, comme les alouettes, s'élevaient en cercles agrandis, ou trottaient dans la poussière que ses pieds avaient touchée, d'autres planaient en l'air, et faisaient de l'ombre au-dessus de lui. Ceux qui savaient chanter n'y manquaient pas. Ceux qui n'avaient pas de voix montraient du moins leurs plumes. Tous disaient à leur façon :

« Merci, Seigneur, pour le vêtement, pour la voix, pour la couleur, pour le grain, pour la feuille qui nous cache; merci pour la vie et merci pour nos ailes! »



Un jour cependant, sur un talus de Galilée deux char-
donnerets s'attardèrent, tristes parmi les autres joyeux.
C'était l'époque où l'épine noire est en fleur et l'aubé-
pine encore verte. Jésus vit une souffrance, et s'arrêta.
Il comprit ce que les oiseaux ne savent pas dire :

« Maître, nous avons fait notre nid, confiants, au bas d'un arbre. Il y avait deux œufs déjà. Les grandes eaux sont survenues, et ont emporté la maison.»

Lui, leva la main et dit, si doucement, que c'était une plainte encore mieux qu'un ordre :

« Recommencez, mes petits ! »

Les chardonnerets bâtirent un nouveau nid, tout en haut d'un chêne, de peur des grandes eaux. Il y fallut du temps. Le crin, la laine, la plume, dont se composent les nids de chardonnerets, avaient été « serrés net » par les premiers constructeurs, les heureux, ceux qu'on entendait chanter tout autour. Et voilà qu'au moment où la maison s'achevait, ronde, ouverte droit sur le ciel, et balancée au vent, un orage éclata, si violent, si plein de grêle, que tout fut renversé.

Les deux chardonnerets se mirent à la recherche du Maître. Ils n'étaient point comme nous, qui nous plaignons toujours. Ils voulaient seulement savoir si aucun espoir ne leur restait d'avoir, cette année-là, une famille à élever, et pourquoi deux couvées n'avaient pas réussi. La saison était avancée. Tous les petits, déjà drus, voletaient et commençaient à ressembler aux parents. Le soleil, à midi, chauffait comme le four d'une métairie. Et, de plus, le Seigneur avait continué sa route, prêchant les hommes, et il devait être loin.

Longtemps ils le cherchèrent, n'ayant point de renseignements, ni aucune manière d'en demander. Seulement, quand ils apercevaient, dans un village, une femme qui pleurait, un enfant malade, un aveugle, ou même une figure chagrine, ils se disaient : « Le Seigneur Jésus n'est pas là » et ils continuaient leur route. Cela leur arrivait souvent. Enfin, vers l'été finissant, ils entrèrent

dans un bourg où il y avait grande animation. Les enfants portaient des rameaux, les hommes raisonnaient entre eux, disant :

« C'est pourtant vrai qu'il a ressuscité la fille de Jaïre ; nous l'avons vue marcher, pleine de vie. »

Les jeunes filles pleuraient de joie en quittant leurs voiles de deuil. Les deux chardonnerets, sur une branche avançante, à la sortie du village, attendirent Jésus, et, comme la nuit commençait à venir, il passa et les reconnut.

« Petits, dit-il, rien n'est perdu. Recommencez encore. Vous mettrez le nid au milieu de l'arbre, ni trop bas, de crainte des grandes eaux, ni trop haut, car vous n'êtes pas de force à lutter contre l'orage. Allez en paix ! »

Autour de lui, plusieurs hommes étaient groupés. En l'entendant parler, l'un se prit à dire :

« Vous ordonnez aux oiseaux de bâtir un nid, Maître, et l'hiver approche !

— Avant que les matériaux ne soient réunis, dit l'autre, les arbres n'auront plus de feuilles !

— Le gelée tuera la mère sur les œufs, dit un troisième, et même s'ils venaient à s'élever, les petits, sur la terre glacée, ne trouveraient plus de nourriture. »

Mais celui qui, au milieu d'eux, paraissait comme un prince, regarda tristement les hommes, sourit aux deux oiseaux, et dit :

« Le printemps m'obéit, allez en assurance ! »

Et les deux chardonnerets, dans la nuit, s'envolèrent. Sans s'arrêter et sans fatigue, d'un seul trait de vol ils revinrent au pays où deux fois déjà leur couvée avait péri. Les cavales avaient été mises en pâturage tout l'été, et ils trouvèrent du crin en abondance ; les brebis avaient

accroché leur toison aux épines, et ils ne manquèrent pas de laine ; beaucoup de plumes inutiles tremblaient à la surface des abreuvoirs, et ils choisirent les plus duvetées. Le nid fut vite fait. La mère pondit six œufs et se mit à les couvrir. On vit alors une chose bien étonnante, Tandis que les arbres se dépouillaient partout, celui qui portait le nid, et les voisins, jusqu'à la distance d'un moyen champ, gardèrent leurs feuilles. Pour cet espace béni, le ciel demeura pur. Les nuages se tordaient autour et laissaient une grande déchirure bleue, par où tombaient la lumière et la chaleur sur la couveuse immobile. Le vent s'attiedissait en passant la limite que Dieu avait marquée. Cela dura le temps voulu. Six chardonnerets nouveaux sortirent des six coquilles. Ils virent, comme tous les autres de leur espèce, en ouvrant les yeux, que la terre était belle ; prirent les premières plumes ; s'essayèrent à voler. Ce fut seulement quand ils eurent toutes leurs ailes que les feuilles jaunirent, et que les petits s'aperçurent que l'hiver avait depuis longtemps dépouillé le sol, à cent mètres du nid.

Vous comprenez, mes enfants, que si le Seigneur Jésus a fait un printemps pour des chardonnerets dont la couvée était en retard, il ferait bien davantage pour vous si vous le lui demandiez. Mais rien n'aurait eu lieu si le père et la mère n'avaient pas recommencé leur nid jusqu'à trois fois, et c'est ce qu'il faut savoir.

RENÉ BAZIN.

Expressions à remarquer : *les petits déjà drus — mettre en joie — orage plein de grêle — branche avançante — toison accrochée aux épines — plumes tremblant à la surface des abreuvoirs — nuages se tordant.*

Etude du texte. — Ce morceau forme-t-il une narration ou une description ? — Jusqu'où s'étend l'exposition ? — Quelle partie du morceau forme le nœud ? — Où commence le dénouement ? — Quel alinéa renferme la morale ? — La partie de l'exposition qui nous montre les oiseaux entourant Notre-Seigneur, ne forme-t-elle pas une description ? — Combien d'incidents ou de parties distinctes renferme le nœud ? — Racontez le premier incident. — Cet incident est-il heureux ? — Racontez le deuxième incident. — Est-il heureux ou malheureux ? — Faites connaître le troisième incident et dites de quelle nature il est. — Les événements s'enchaînent-ils bien les uns aux autres ? — Le dénouement de la narration est-il naturel ? — Sans l'intervention divine que le récit laisse supposer, ce dénouement serait-il vraisemblable ? — Qu'est-ce qu'une légende ? — Le style de cette légende est-il simple, naturel ou est-il recherché, affecté ? — Cette simplicité n'est-elle pas gracieuse, et même imagée ? — Comment l'auteur précise-t-il l'époque où les chardonnerets se présentèrent à Notre-Seigneur pour la première fois ? Dit-il : c'était au printemps ? — La première parole de Notre-Seigneur aux chardonnerets est précédée de ces mots : c'était une plainte ; quel sentiment ces mots laissent-ils entrevoir chez Notre-Seigneur ? — Que pensez-vous de cette phrase : seulement quand ils apercevaient dans un village, etc. ?

Devoir écrit. — Relevez le plan de cette narration. Signalez trois des phrases ou des pensées qui vous semblent les plus jolies.

LE DRAPEAU

Le brouillard de décembre au loin voilait la plaine ;
 Les morts dormaient, fauchés comme des épis blonds ;
 La mère, grelottant sous son manteau de laine,
 Allait, cherchant son fils au revers des sillons.

Quand elle le trouva couché dans la poussière,
 Son drapeau l'entourait, doux linceul du vaincu !
 Et l'enfant, appuyé sur l'angle d'une pierre,
 Reposait calme et fier comme il avait vécu.

De l'étendard noirci, la soie était froissée ;
 Il s'était dans ses plis enroulé pour mourir ;
 La mère le reprit à cette main glacée,
 Et, baisant ces beaux yeux clos pour ne plus s'ouvrir,

Elle partit. . . Marchant toujours à l'aventure,
 Elle allait, sans compter les pas qu'elle avait faits ;
 Et, gardant son trésor caché dans sa ceinture,
 Elle arriva le soir près du camp des Français :

« Voici, dit-elle au chef, un drapeau que j'apporte ;
 Je l'ai pris sur le corps de mon fils expiré. . . »
 Elle colla sa lèvre à ce lambeau sacré,
 Pâlit, et puis tomba sans plainte. . . Elle était morte !

MARIE DE VALANDRÉ.

Questions d'intelligence. — Tout un drame se déroule dans cette petite pièce : quel est-il ?

1ère et 2e strophe. Par quelle proposition l'auteur a-t-il marqué le temps où se passe la scène ? — Quel vers n'est que la conséquence du premier vers ? — L'auteur a-t-il cru nécessaire de préciser le lieu ? l'ensemble du sujet l'indique-t-il suffisamment ? — Quelle pensée est commune au 2e et au 4e vers ? — Expliquez le sens de ce complément : doux linceul du vaincu.

3e, 4e, 5e strophe. Le sens permet-il qu'on sépare ces strophes par une pause ? — Pourquoi ce style un peu précipité qu'emploie ici l'auteur ? — Si au lieu de se hâter

ainsi, l'auteur eût parlé des pensées et des sentiments de la mère, le morceau y eût-il gagné en intérêt? l'action aurait-elle été mieux représentée? — Cette douleur si profonde que l'auteur n'essaie même pas de décrire ne prépare-t-elle pas au dénouement? — L'auteur a-t-il bien fait de ne rien ajouter au dénouement?

Prononciation. — Voyelles nasales.

Les voyelles communément appelées « nasales » ne doivent pas être prononcées telles que leur nom l'indique. Leur émission vient de la voix de poitrine placée plus ou moins au *fond* de la *gorge*, et lancée pour *an*, *on*, vers l'*arrière-bouche*, tandis que pour *in*, *un*, la voix est lancée vers le palais. Le son de ces voyelles doit être particulièrement riche et plein, excepté le son *un* qui est un peu *fermé*. Ces voyelles sont généralement défigurées dans la prononciation, cela parce qu'on y mêle le son d'autres voyelles. Ex.: *enfant* deviendra *einfein* — *pain*, sera *pein* — *parfum* sera *parfin*. — Prononcées de cette manière, ces voyelles portent bien leur nom: elles sont nasales, c'est-à-dire qu'elles sont prononcées du nez, et c'est justement pour cela qu'elles sont si défectueuses. Il faut donc apporter une grande attention à ne pas nasiller.

Voici quelques mots dans lesquels la nasale perd le son qui lui est propre pour en prendre un autre.

En se prononce **in** dans :

1° Benjamin,	Penthièvre,	Pentateuque,
benjoin,	benzine,	appendice,
examen,	Saint-Ouen,	Dupuytren;

2° Dans les mots étrangers :

Agenda.	Bengale,	Mentor,
Rubens,	Le Comoëns,	

dans ces deux derniers mots l's est sonore ;

3° Dans Enghien qui perd i et se prononce Enghin.

En a le son de **a aigu** dans :

solennel, femme, nenni, etc.

Un a le son de **on** dans : junte, punch ;

Um à la fin d'un mot a le son **un**, excepté : album, laudanum, forum, rhum, où il a le son de **ome** bref.

Voici quelques mots dont la prononciation est toute particulière :

Laon (Lan), faon (fan), Caen (Can), taon (ton).

LAFONTAINE ET LE FRANÇAIS

Lafontaine, le premier chef du cabinet des Canadas unis, tenait-il à se servir de la langue française ? Quel cas faisait-il de cette langue dans les relations ordinaires de la vie ?—L'examen des manuscrits de Louis-Hippolyte Lafontaine démontre qu'il a toujours eu à un très haut degré, cette fierté patriotique : le respect de sa langue dans ses relations publiques aussi bien que privées. Quelques précisions répondront encore mieux à la question.

Au commencement de novembre 1838, sir John Colborne succédait à Durham (qui retournait à Londres), au moment où Robert Nelson tentait un nouveau soulèvement dans le sud du district de Montréal.

A la première nouvelle de cette tentative, les principaux citoyens de la ville de Montréal furent indistinctement arrêtés et logés en prison. On voulait terroriser ceux qui auraient pu sympathiser avec la nouvelle insurrection. Lafontaine était tout désigné pour être l'une des premières victimes des autorités ombrageuses d'alors. De fait, son nom apparaît en tête de la liste des personnes mentionnées dans le premier mandat d'incarcération lancé et exécuté le 4 novembre 1838. Lafontaine, voulant savoir pourquoi on l'a interné, écrit une première lettre au procureur général Ogden qui ne répond pas, puis, dans une seconde lettre, superbe de courage et de dignité, somme personnellement Colborne de lui dire comment il se fait que « *sous son gouvernement si vanté, lui et la plupart de ses compagnons de geôle ont été emprisonnés comme des animaux errants dans les rues, résultat de la carte blanche, donnée au premier venu d'arrêter qui bon lui semblait* »... « La force physique m'a entraîné dans vos prisons, ajoute-t-il, mais que peut-elle, d'une manière durable, contre la force morale de l'innocence, en présence de ce tribunal qui fait tôt ou tard une égale justice et des gouverneurs et des gouvernés? » La réponse de Colborne à cet appel ému de l'innocent qui se sait injustement persécuté et fort de son droit, fut d'imposer à Lafontaine l'humiliante nécessité d'avoir à subir un interrogatoire de la part de quatre de ses confrères de langue anglaise au barreau de Montréal, commissaires choisis par le gouverneur pour examiner la nature des charges portées contre les détenus politiques. — Les lettres à Ogden et à Colborne, le précis de la conversation avec les délégués du gouverneur et la réponse de Lafontaine à leur prétention de vouloir l'interroger, tout cela est de rédaction française.

Moins de quatre ans plus tard (le 13 septembre 1842), le prisonnier de Colborne était appelé à la tête de l'administration de l'Ontario et du Québec, c'est-à-dire, à la gouverne des Canadas-Unis. Ce jour-là, — jour anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham — Lafontaine prenait la parole en Chambre et, comme il s'expliquait en français, un des députés du Haut-Canada le pria de s'exprimer en anglais, ce qui lui valut cette fière réponse: « Quand même la connaissance de la langue anglaise me serait aussi familière que celle de la langue française, je n'en ferais pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes canadiens-français, ne fût-ce que pour protester solennellement contre cette cruelle injustice de l'Acte d'Union qui tend à proscrire la langue maternelle d'une moitié de la population du Canada ». Dans l'esprit de ses auteurs, l'Union impliquait nettement la suppression de la langue et de l'influence française dans le gouvernement du Canada. Mais Lafontaine, dans cette terre mouvementée, — où l'on aurait voulu faire germer un grain empoisonné — sut jeter par son courage, sa ténacité et sa vaillance, une semence d'une fécondité bienfaisante. Bientôt Londres reconnaissait notre droit à parler la langue française dans le parlement de notre pays.

Le changement d'administration en 1842 nécessita plusieurs entrevues préliminaires entre Lafontaine et Bagot. Toutes les réponses de Lafontaine aux invitations du gouverneur sont rédigées en français, alors que les invitations elles-mêmes sont en anglais.

Il ne faudrait pas conclure de tout ceci que Lafontaine ne savait pas ou n'utilisait pas la langue anglaise dans sa correspondance. Nous avons sous les yeux plusieurs

de ses lettres à son collègue et collaborateur si justement estimé, Robert Baldwin. Elles prouvent que Lafontaine écrivait bien l'anglais, mais il ne se servait de cette langue que pour ceux qui ne comprenaient pas la langue française.

MONTARVILLE BOUCHER DE LA BRUÈRE.

(*L'Action française.*)

Mots à expliquer : *Canadas-Unis — terroriser — autorités ombrageuses — mandat d'arrestation — compagnons de geôle — carte blanche — détenus politiques — impliquer — entrevues préliminaires — collègues — collaborateurs.*

Etude du texte. — Qu'était Lafontaine? — A quelle époque vécut-il? — Quelle question pose-t-on au sujet de ce grand Canadien-Français? — L'auteur répond-il à cette question par des suppositions ou par des faits établis? — La preuve en est-elle plus ou moins convaincante? — Quel est le premier de ces faits? — Quels avaient été les événements de 1837? — Lafontaine a-t-il craint de compromettre le succès de sa demande auprès du gouverneur, en écrivant en français? — Ce courage patriotique a-t-il nui à la cause de Lafontaine? — Quel second fait l'auteur cite-t-il comme réponse à la question qui a été posée? — Quelle décision de Londres vint récompenser le patriote de son courage à défendre nos droits? — Qu'était Robert Baldwin? — Quelle impression laisse dans votre esprit cette conduite d'un des plus grands hommes qu'ait produits le Canada français? — Cette conduite si patriotique de Lafontaine ne doit-elle pas servir d'exemple à tous les Canadiens-Français?

LES ABSENTS

Qu'ils soient vivants et loin de nous,
Ou bien, couchés au cimetière,
Leur mémoire, en nos cœurs jaloux,
Vit et demeure tout entière.

Dans notre amour calme et profond,
Toujours leur image se dresse,
Et ce grand silence qu'ils font
Cache un abîme de tendresse...

Dans leur chambre où l'on n'entend plus
Leur voix ou leur rire sonore,
Le souvenir des disparus
Fait durer leur présence encore.

A table, leur couvert est mis.
Parfois, on dirait que le père
Attend qu'ils soient tous réunis,
Pour servir, comme à l'ordinaire!...

Et la mère, sans prononcer
Leur nom chéri, rôde et s'attarde
Dans leur chambre, et sans se lasser,
D'un long regard d'amour, regarde

La chaise où, jadis chaque soir,
Paisiblement, à la même heure,
Les absents revenaient s'asseoir;
Et la mère, en silence, pleure!...

— Ah! vous êtes les plus aimés,
Absents chers que nul ne remplace,
Et, dans les lieux accoutumés,
Vous gardez toujours votre place!...

Au sein des foyers assombris,
Vous planez, grande ombre muette,
Et nos pauvres cœurs sont remplis
Par le vide que vous y faites!...

B. LAMONTAGNE.

Etude du texte. — Par quelles propositions l'auteur rappelle-t-il que les grandes douleurs sont silencieuses? — Comment dans la 3e strophe l'auteur marque-t-il que les disparus sont des invisibles mais non des absents? — Exprimez en prose les petits tableaux que l'auteur fait passer sous nos yeux en parlant de la table, de la chambre, etc. — Quelle impression produisent surtout les deux images du père et de la mère? — Ce que l'auteur en trace n'est-il pas bien vrai, bien touchant? — Expliquez le sens du premier vers de la dernière strophe. — Dans cette dernière strophe, signalez une alliance de mots, c'est-à-dire l'union de deux mots qui semblent s'exclure.

MORT DE SAINT THOMAS BECKET

Le déclin du jour permettait à l'archevêque une fuite facile; ses clercs effrayés l'y exhortaient avec des pleurs. Il resta impassible, et ne sortit de sa chambre que lorsqu'on lui eut annoncé l'heure des vêpres. Alors on voulut l'entraîner vers l'église, mais lui s'avavançait lentement à travers les cloîtres et les couloirs, marchant le dernier

de tous, comme le berger qui pousse ses brebis devant soi. Ni son geste, ni sa marche ne trahissaient un sentiment de crainte. Enfin il entra dans l'église, où déjà quelques moines assemblés chantaient l'office. On voulut fermer les portes derrière lui; mais, les rouvrant de ses mains, il fit entrer quelques-uns de ses serviteurs qui étaient restés en dehors et ajouta: « Nous vous ordonnons au nom de la sainte obéissance de laisser les portes ouvertes, car il ne convient pas de faire de la maison de Dieu un château fort.»

Tout à coup les quatre meurtriers s'élancent dans l'église, le glaive et la hache à la main. « Où est le traître? » Becket ne répondit rien: « Où est l'archevêque? » Thomas descendit les degrés de l'autel qu'il avait déjà montés, et se présenta en disant: « Me voici, je suis l'archevêque et non le traître. Quel est votre dessein? — Que tu meures.»

A ce moment, ses clercs se réfugièrent au pied des autels: il n'en resta que trois auprès de lui, entre lesquels Édouard Grim, le porte-croix. Un des meurtriers s'avança et mit la main sur l'archevêque: « Suivez-nous, lui dit-il, vous êtes pris.» L'archevêque, arrachant son manteau des mains du soldat, répondit: « Vous exécuterez ici vos desseins ou vos ordres.» Puis il s'adressa à Réginald qu'il voyait arriver l'épée nue: « Qu'est-ce donc, Réginald? Je t'ai comblé de bienfaits, et tu approches de moi tout armé dans l'église? Si c'est ma tête que vous cherchez, je vous défends de la part de Dieu de toucher à aucun des miens, moine, clerc ou laïque, grand ou petit. Pour moi, je reçois volontiers la mort, si, dans l'effusion de mon sang, l'Église peut trouver la paix et la liberté.»

On le somma d'absoudre les évêques excommuniés; il

répondit : « Jusqu'à ce qu'ils aient satisfait aux saints canons, je ne les absoudrai pas. » Puis l'homme de Dieu se mit à genoux et proféra cette dernière prière : « Je recommande à Dieu, à la bienheureuse Marie, aux saints patrons de ce lieu et au bienheureux martyr saint Denis, mon âme et la cause de l'Église. Alors un coup d'épée frappa le bras du porte-croix, qui avait voulu protéger



l'évêque, et atteignit l'archevêque lui-même à la tête ; un second coup le renversa par terre ; un troisième lui abattit une grande partie du crâne. Et l'un des meurtriers, s'approchant avec son glaive, fit jaillir la cervelle et la répandit sur le pavé. Ils sortirent ensuite de l'église, poussant des vociférations contre leur victime, et allèrent piller le monastère. Ainsi périt, à l'âge de cinquante-trois ans, Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry.

FRÉDÉRIC OZANAM.

Etude du texte. — Consultez une « Vie des Saints » au 29 décembre et dites ce qu'était saint Thomas Becket. — De quel roi avait-il d'abord été chancelier? — Quelles difficultés surgirent entre Thomas Becket, archevêque de Cantorbery, et le roi? — Et c'est pour plaire au roi que quelques courtisans assassinèrent l'archevêque: cette narration est donc historique? — L'auteur, l'écrivain comme historien, pouvait-il ajouter quelques détails de sa fantaisie? — Dans l'exposition, qui s'étend depuis le début jusqu'à: On voulut fermer la porte etc., qu'apprend-on du temps, du lieu et des personnages? — Quels événements fait connaître le nœud? — Comment Thomas Becket apparaît-il dès le début du récit, c'est-à-dire: quel caractère montre-t-il dès l'exposition? — Ce caractère si courageux et si ferme se soutient-il jusqu'à la fin? — Citez les paroles et les faits qui le prouvent. — Que pensez-vous de cet archevêque? — Quant à ses ennemis, comment se montrent-ils? — Soutiennent-ils jusqu'au bout leur rôle d'assassins impies, cruels et haineux? — Quels sentiments nous inspirent-ils? — Le dénouement existe tout entier dans la dernière phrase, quel est-il? — Les événements qui sont racontés nous le faisait-il prévoir?

POUR UN CALENDRIER A EFFEILLER

De ces feuillets légers, amie, à chaque soir,
 Songeuse, vous viendrez diminuer le nombre;
 Et le jour qui, naissant, vous avait dit espoir,
 Se perdra pour mourir au fond de la nuit sombre.

L'un après l'autre, au loin, fuiront feuillets et jours.
 Feuillet et jours iront vers l'oubli, dans la tombe.
 Voyez, déjà c'est fait, dans son rapide cours
 Le dernier jour a fui, le dernier feuillet tombe.

Amie. ah! si nos jours vont si vite à la mort,
 Donnons-les sans réserve au devoir qui féconde:
 Et sur leurs flots alors nous voguerons au port,
 Nous irons au bonheur, emportés sur leur onde.

H. G.

Questions d'intelligence. — D'après l'auteur, quel sentiment le matin nous apporte-t-il? — Comment finit chaque jour? — Les feuillets du calendrier n'ont-ils pas, avec nos jours, quelque similitude, quelque point de ressemblance? — Comment l'auteur marque-t-il que les années passent vite? — A la pensée de cette rapidité avec laquelle nos années s'enfuient, quel conseil donne l'auteur?

Exercice d'analyse. — Quelle fonction grammaticale remplit le mot « feuillets » (*1ère strophe, 3e vers*) est-il sujet? — Quel verbe modifie la locution « au loin » (*2e strophe, 1er vers*)? — De quel verbe le mot « cours » (*2e strophe, 3e vers*) est-il sujet? — A quel pronom se rapporte le participe « emportés » (*3e strophe, 4e vers*)?

LE PARLEUR PRETENTIEUX

Que dites-vous? comment? Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins; je devine enfin: vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous: Il fait froid? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites: Il pleut, il neige. Vous me trouvez bon visage et vous désirez m'en féliciter; dites: Je vous trouve bon visage. — Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair; et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant? — Qu'importe, Acis? est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et

à vos semblables, les diseurs de Phébus ; vous ne vous en défiez point et je vais vous jeter dans l'étonnement : c'est



La Bruyère.

l'esprit ; ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres ; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées et de vos grands mots qui ne signifient rien.

Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre ; je vous tire par votre habit et je vous dis à l'oreille : Ne songez pas à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle ; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit ; peut-être alors croira-t-on que vous en avez.

LA BRUYÈRE.

Questions d'intelligence. — Ce morceau est un des caractères peints par La Bruyère ; à quelle époque vivait ce moraliste ? — L'auteur fait-il le portrait d'un personnage réel, vivant ou dépeint-il un personnage supposé ? — Quel nom donne-t-il ici à son personnage ? — Quel travers l'auteur veut-il ridiculiser ici ? — En commençant par ces mots : Que dites-vous ? comment ? etc. La Bruyère ne laisse-t-il pas supposer qu'Acis lui a parlé, mais que l'auteur n'a pas compris ? — Pourquoi les paroles d'Acis n'ont-elles pas été comprises ? — Pourquoi Acis ne parle-t-il pas de façon toute simple ? — De quoi Acis manque-t-il — Et que croit-il avoir ? — La Bruyère donne donc deux raisons d'un langage prétentieux, quelles sont-elles ? — Par quel conseil l'auteur termine-t-il ? — Quelle leçon pouvons-nous tirer de cette lecture ? — Langage simple veut-il dire langage incorrect, trivial ?

Prononciation. — Diphtongues.

Une **diphtongue** est une combinaison de **deux** voyelles qui font entendre un double son. Ex.: *bruit*. Dans une seule émission de voix, on fait entendre les deux sons **u** et **i**.

Remarques particulières sur quelques diphtongues.

1° **Ai** et **ey** — Cette diphtongue garde le son de l'**é fermé** devant une voyelle dans le corps des mots. Ex.: *payer, rayon*.

On donne à ces voyelles le son de l'**a** dans les mots :

Bayard,	Bayonne,	Bayeux,
bayadère,	baïonnette,	faïence.
Lafayette,	Mayence,	Mayenne.

Les mots Biscaye et Cipaye se prononcent comme le cri de la douleur aïe !

2° **Gu** — On prononce l'**u** et la voyelle suivante dans :

aiguille,	aiguière,	Guise (<i>nom propre</i>),
aiguillon,	inextinguible,	Guyenne,
aiguillonner,	linguiste,	Guyanne.

3° **U** — La voyelle **u** forme diphtongue avec la voyelle suivante dans

questeur, (kuesteur)	quiétisme,	quintupler,
questure,	quiétiste,	équestre,
quia,	quiétude,	équitation,
obliquité,	ubiquité,	équilatéral.

La même voyelle **u** prend le son de **ou** dans les diph-
tongues suivantes :

quadruple,	quadrupède,	quadrige,
quadrupler,	quadrumane,	aquarelle,
quatuor,	quadrilatère,	aquarium,
équateur,	quadragénaire,	loquacité,
quartz,	loquasse,	guano.
jaguar,	lingual,	quinquagésime,

UNE FETE A MONTREAL

Ecoutez le récit de la fête qui a eu lieu à Montréal, — bâtie sur l'emplacement de Ville-Marie — pour honorer le 250^e anniversaire du combat du Long-Saut. Ce jour-là, 29 mai 1910, la Place d'Armes était décorée de drapeaux. Une foule ardente, fière du passé, confiante dans l'avenir, libre, sous la tutelle anglaise, de parler et de penser à la manière de France, enveloppait le monument élevé à la mémoire du gouverneur Maisonneuve. Les Anglais eux-mêmes, bien qu'ils ne fussent pas comme les nôtres, à une fête de famille, avaient envoyé une couronne avec cette inscription : « Hommage des Anglais ». Ils s'y connaissent en bravoure, ayant prouvé la leur et souffert de la nôtre. Le 65^e bataillon, composé de Canadiens-Français, en grande tenue, formait la haie, au pied de la statue. Au fond de la vaste place, on vit s'ouvrir le portail de l'église Notre-Dame, et toute une foule nouvelle se joindre à celle qui attendait. L'archevêque prit place dans une tribune. Tout le monde était debout. Alors, le capitaine Barré, du 65^e, s'avança jusqu'auprès

du piédestal du monument, où est représentée, en bas-relief, la belle mort des dix-sept enfants de Ville-Marie. D'une voix forte, il appela :

— Adam Dollard des Ormeaux ?

Et il y eut un grand silence sur la place. Après une minute, une voix, sortie des rangs des soldats, répondit :

— Mort au champ d'honneur !

Les clairons sonnèrent, et les tambours battirent. Les hommes présentèrent les armes. Le capitaine reprit l'appel :



Dollard et ses compagnons.

(*Bas-relief du monument Maisonneuve.*)

— Jacques Brassier ? Jean Tavernier ? Nicolas Tillemont ? Laurent Hébert ? Alonie de l'Éstres ? Nicolas Joselin ?

Quand il eut nommé les seize compagnons, la voix qui lui répondait dit :

— Tous morts au champ d'honneur !

Les mots s'en allèrent à travers la grande place, comme le vent et comme la pluie que chacun reçoit. Les clairons sonnèrent de nouveau. Il y eut des milliers de cœurs qui frémirent d'émotion ; il y en eut beaucoup qui prièrent ; il y eut des hommes qui pleurèrent, parce que la vraie gloire est une amitié de nos âmes.

R. BAZIN. (*La douce France.*)

Expressions à expliquer : *former la haie* — *en bas-relief* — *frémir d'émotion*.

Etude du texte. — Relevez le plan suivi par l'auteur : déterminez : 1° l'exposition et les idées qui s'y rapportent : idée de lieu, de temps, de personnes ; 2° le nœud et les incidents qui le forment ; 3° le dénouement et les circonstances qui s'y rattachent. — Pourquoi ce morceau nous intéresse-t-il ? — L'intérêt ne tient-il qu'à l'événement ? le style de l'auteur n'y contribue-t-il pas largement ? — Les adjectifs « fière, confiante, libre » ont-ils été placés dans la 3e phrase, au hasard de la plume où sont-ils appuyés sur des faits sous-entendus ? — L'adjectif « confiante » n'est-il pas une conséquence de l'adjectif « libre » ? — A quels faits du passé l'auteur fait-il allusion en disant : ayant prouvé la leur et souffert de la nôtre ? — N'est-ce pas une façon très courtoise de louer avec dignité ? — N'y a-t-il pas quelque chose de bien touchant dans cet appel de héros tombés depuis deux siècles et demi ? — Par quelle jolie comparaison l'auteur ouvre-t-il le dernier alinéa ? — Quelle est la pensée générale qui termine le sujet ? — Pourquoi l'auteur dit-il « vraie gloire » et non pas seulement « gloire » ? — Que signifie cette expression : une amitié de nos âmes ? — Qui est l'auteur de ce morceau ? — Ce morceau est-il extrait d'un ouvrage ? Qui est M. R. Bazin ? — Connaissez-vous quelqu'une de ses œuvres ? — Cet auteur est-il bon chrétien ? n'y a-t-il pas au cours de cet extrait cité, quelque chose qui le révèle ?

LE MOT

Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites !
 Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdez ;
 Tout, la haine et le deuil ! Et ne m'objectez pas
 Que vos amis sont sûrs et que vous parlez bas.

Ecoutez bien ceci :

Tête à tête, en pantoufle,
 Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle.
 Vous dites à l'oreille du plus mystérieux
 De vos amis de cœur, ou si vous l'aimez mieux,
 Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,
 Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,
 Un mot désagréable à quelque individu.
 Ce mot -- que vous croyez qu'on n'a pas entendu,
 Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre --
 Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre ;
 Tenez, il est dehors ! Il connaît son chemin ;
 Il marche, il a deux pieds, un baton à la main ;
 De bons souliers ferrés, un passeport en règle ;
 Au besoin, il prendrait des ailes comme l'aigle !
 Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera ;
 Il suit le quai, franchit la place, *et cætera*,
 Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,
 Et va, tout à travers un dédale de rues,
 Droit chez le citoyen dont vous avez parlé.
 Il sait le numéro; l'étage; il a la clé,
 Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,
 Entre, arrive, et, railleur, regardant l'homme en face,
 Dit : « Me voilà ! je sors de la bouche d'un tel. »
 Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

V. Hugo.

Expressions à expliquer : *lieu sourd* — *souliers ferrés* — *et cætera* — *saison des crues* — *dédale de rues*.

Etude du texte. — Comment classez-vous cette pièce : est-ce une narration ? une description ? n'est-ce pas plutôt une dissertation ? — Quelle vérité le poète pose-t-il

d'abord? — Quelle objection prévient-il pour la réfuter ensuite? — Comment l'auteur réfute-t-il l'objection? n'est-ce pas par une narration? — Cette narration est-elle réelle ou imaginée? — Quelle chose l'auteur personnifie-t-il pour en faire le héros de la narration? — Cette personification ne prête-t-elle pas beaucoup de vie et d'intérêt à la narration? — En racontant les incidents du nœud, l'auteur a-t-il employé des propositions longues ou des propositions courtes? — Ne s'agissait-il pas de peindre des actions qui se précipitaient? — Dans ce cas, les propositions longues eussent-elles convenu au sujet? — Quel est le dénouement de la narration? — Quelle est la morale à tirer de cette pièce?

UN ARTICLE DE LA « VIE DE PARIS »

(A l'occasion de l'incendie qui ravagea le faubourg Saint-Roch, à Québec, en juin 1881.)

— « Le nom des Canadiens, le souvenir du Canada, viennent d'être subitement rappelés à nos mémoires par le désastre qui a frappé tout un quartier — et le plus français — de la ville très française de Québec. L'incendie a détruit des centaines de maisons, jeté sur le pavé des milliers de familles de Franco-Canadiens ou de Canadiens-français, comme ils le disent. Alors nous avons senti qu'il y avait là-bas, au bout du monde une race, fille et sœur de la nôtre, dont la bouche parlait notre langue, dont le cœur gardait gravé notre nom. Nous nous sommes émus, et un comité s'est formé, à Paris, pour secourir les Canadiens.

« Ah! ceux-là, ne les oublions pas! Donnons-leur beaucoup! Donnons-leur tout ce que nous pouvons donner! C'est une dette! Ceux-là ne sont pas, ne seront jamais des ingrats.

« Il y a dans cette Amérique, tout un peuple qui aime la France et qui, pour drapeau national, a conservé l'étendard qui fut celui de la monarchie française ! Ce drapeau-là flotte sur les monuments canadiens, côte à côte avec les couleurs anglaises. Mais avec quelle joie les Canadiens saluent le drapeau tricolore, lorsqu'un navire français leur arrive ! J'ai entendu un de nos amiraux raconter les larmes aux yeux, quelle avait été son émotion lorsque, s'enfonçant dans l'intérieur même du Canada, il voyait tout à coup aux arbres des forêts, dans les chaumières perdues au fond des bois, hisser sur son passage, en signe d'allégresse les trois couleurs de la France !

« C'est encore pour eux, la mère patrie.

« Toutes nos coutumes, nos vieux mots, nos locutions provinciales, nos refrains d'autrefois, leur tiennent encore à l'âme, aujourd'hui, à ces fils de la Nouvelle-France, et ils n'apprendront point sans émotion, eux les fidèles au souvenir, que parmi les membres du comité élu à Paris pour leur porter secours, figure à la première place, l'héritier de Montcalm, « le marquis » comme l'appelaient les bonnes femmes de Québec qui le virent, un soir de septembre, après la grande bataille, rentrer sanglant sur son cheval, et dirent effarés, sentant bien qu'avec Montcalm c'était la patrie qui mourait :

— Le marquis est mort !

« Et ce sont ces fils de la mère commune que l'incendie vient de ruiner, que notre sympathie doit secourir. Je voudrais que rappelant le nom que portait encore cette terre, il y a à peine un siècle, on mit sur l'envoi des secours destinés aux malheureux incendiés du Canada :

-- « La Vieille France à la Nouvelle ! »

JULES CLARETIE.

Expressions à expliquer : *jeté sur le pavé — tenir à l'âme — la grande bataille.*

Explication du texte. — A quelle occasion cet article a-t-il été écrit? — Quel but l'auteur s'y est-il proposé? — Nous allons examiner quelle marche l'auteur a suivie pour parvenir à ce but; que fait-il d'abord connaître dans la première partie de son article? — Après avoir instruit ses lecteurs sur le sinistre événement, comment, dans la 2e partie, l'auteur fait-il appel aux sentiments de la nature? — Comment, dans la 3e partie, s'adresse-t-il à la raison en présentant un motif de secourir les Canadiens-Français? — Dans la 4e partie, M. Claretie n'essaye-t-il pas de nouveau de toucher ses lecteurs en parlant de l'amour des Canadiens pour la France? — L'auteur ne montre-t-il cet amour que dans le passé, ou en trouve-t-il des preuves dans le présent? — Cette marche suivie par l'auteur de cet article, n'est-elle pas un peu celle que l'on doit suivre dans une lettre de sollicitation ou de demande?

MOZART

La mère est morte hier, le fils est seul et pleure.
 Quelqu'un entre et lui dit: « Viens, jeune homme, c'est l'heure.
 « Hâte-toi. On t'attend, et le théâtre est plein.
 « Le concert sera beau! — J'irai, dit l'orphelin,
 Puisqu'il faut demander à cette gloire amère
 Un peu d'or pour payer la tombe de ma mère.»
 Il partit. Il monta sur l'estrade à pas lents.
 Et sur le clavecin posa ses doigts tremblants.
 Dieu seul voyait ses pleurs! Jamais le jeune maître
 Ne fut plus grand, jamais plus applaudi peut-être,

Et, tandis que la foule acclamait le vainqueur,
 Hélas ! il entendait retentir dans son cœur
 Le cri, le long adieu de l'âme maternelle
 Quand l'ange de la mort l'emporta sur son aile.
 Il rentra plus brisé, plus pâle, plus hagard
 Et l'on crut qu'il allait mourir. — C'était Mozart.

VICOMTE DE BORNIER.

Etude du texte. — Quelle impression nous laisse la lecture de ce morceau ? — Pourquoi la sympathie va-t-elle si sincère et si vive au jeune artiste dont il est ici question ? — Le contraste est donc une puissante source d'intérêt ? — Croyez-vous qu'il soit vrai que Mozart n'ait jamais mieux joué que dans cette occasion ? — L'auteur fait-il d'abord connaître le héros de la narration ? — Pourquoi cette suspension qui dure jusqu'à la fin du récit ? — Si le héros eût été un personnage banal, la suspension eût-elle produit quelque effet ? — Sans nommer l'artiste dont il s'agit, l'auteur ne lui donne-t-il pas au cours du récit, un titre qui laisse deviner un personnage important ?

Expression. — Phraséologie.

Bien phraser ou bien grouper les mots, c'est assembler dans une phrase les mots qui sont étroitement unis par le sens, afin de les détacher ensuite des autres mots avec lesquels ils ont peu de rapport ou n'en ont point du tout.

Deux conditions sont nécessaires au bon groupement des mots : la ponctuation et la respiration.

1° **La ponctuation.** — La ponctuation a été imaginée pour établir un ordre clair dans les rapports des mots entre eux.

Il y a la ponctuation *écrite* et la ponctuation *parlée*. Dans l'étude sur les inflexions nous avons donné les règles de la ponctuation écrite.

La ponctuation *parlée* n'étant pas déterminée par des signes, comme la ponctuation écrite, est par là beaucoup plus *difficile* à fixer. Son importance cependant est capitale, puisque c'est elle qui met surtout en plein jour les relations souvent si délicates qui existent entre les idées.

Voici quelques règles qui peuvent aider à bien phraser :

1° Une petite pause après le sujet, surtout si celui-ci est muni d'un complément, arrête l'attention sur cette partie principale de la phrase :

Les guerres et les haines d'un siècle — sont les amitiés et les alliances d'un autre siècle.

2° Il faut rattacher d'une manière claire et évidente, le complément au mot qu'il complète : Si l'on dit :

Oui, mon cœur au mérite — aime à rendre justice.

on ne donne pas le sens clair de ce vers mais un sens équivoque ; si au contraire, on rattache le complément au verbe en disant :

Oui, mon cœur — au mérite aime à rendre justice.

on fera clairement comprendre que mérite est le complément de : *aime à rendre justice.*

3° Il faut ne jamais séparer l'adverbe du verbe qu'il modifie. Par exemple, ici encore on donne un sens équivoque à la phrase en disant :

L'insecte vainement — cherche à leur échapper.

l'adverbe *vainement* semble devenir un qualificatif d'insecte ; mais si, plutôt, on arrête après le mot insecte :

L'insecte — vainement cherche à leur échapper.

on attire l'attention sur le sujet du verbe et on montre clairement que vainement modifie *cherche*.

Il est facile de se rendre compte, par les exemples précédents, qu'un groupement exact des mots est indispensable.

De plus, parmi les arrêts, quelques-uns ne sont que des demi-pauses. Dans l'exemple suivant les arrêts complets, mais cependant très courts, sont marqués par des verticales, les courbes marquent plutôt un demi-silence.

Maintenant, ô mon Dieu, que j'ai ce calme sombre
 De pouvoir | désormais
 Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre,
 Elle dort pour jamais ;

Je conviens à genoux | que vous seul, père auguste,
 Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;

Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
 Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

VICTOR HUGO.

Cette façon de procéder donne un charme musical à la lecture ; l'inflexion juste et la mesure bien gardée étant indispensables à l'harmonie, en diction.

2° **Respiration.** — Le groupement des mots exige que le lecteur sache respirer. Beaucoup de gens respirent mal : ou leur respiration n'est pas assez profonde, ou elle est trop fréquente, ou elle est trop rare. Il faut donc respirer jusqu'au fond, sans bruit, sans hâte, de manière

à ce que l'air pénètre bien dans les poumons et les dilate : ensuite, ménager son souffle et le *renouveler* avant qu'il soit complètement épuisé. Pour renouveler sa provision d'air, on profite des signes de ponctuation et des temps d'arrêt nécessités par le sens. Si l'on sent que l'haleine va manquer, il faut éviter de précipiter sa phrase pour arriver au bout, car alors on s'exposerait infailliblement à bredouiller.

Respirer, c'est vivre, bien respirer en lisant c'est faire revivre puisque c'est donner vie et force aux pensées, aux sentiments dans lesquels l'écrivain, souvent disparu, a mis une partie de lui-même.

LA PENITENCE DE THEODOSE

Vers les derniers jours de l'année, comme approchait l'anniversaire de la naissance du Sauveur, le maître du palais, Rufin, entrant pour son service dans la chambre de l'empereur, le trouva baigné de larmes, et comme il laissait percer sur son visage une impatience dédaigneuse : « Vous riez, dit Théodose, et vous ne sentez pas ma misère. L'Eglise de Dieu est ouverte aux esclaves et aux mendiants, et ils y entrent à toute heure pour prier leur Seigneur ; mais à moi l'Eglise est fermée, et avec elle les portes du ciel, car je me souviens de la parole du Seigneur : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. — Qu'à cela ne tienne, dit le courtisan en souriant. Si vous voulez, j'irai trouver Ambroise, et j'obtiendrai bien qu'il vous relâche de ce lien. — Non, dit l'empereur, je le connais ; vous ne lui persuaderez rien ; jamais, par crainte de la puissance impériale, il ne violera

la loi divine. — Essayons toujours, dit Rufin, vous verrez que je réussirai.»

Rufin partit, et l'empereur, ne pouvant contenir son impatience de connaître le résultat de cette ambassade,

se mit bientôt après en marche pour le suivre.

Mais à peine Ambroise eut-il aperçu le courtisan :

« Que venez-vous faire ici, lui dit-il, et quelle est cette insolence ?

Ne sait-on pas que c'est vous qui avez conseillé cet horrible meurtre, et ce souvenir ne vous couvre-t-il pas de confusion ?

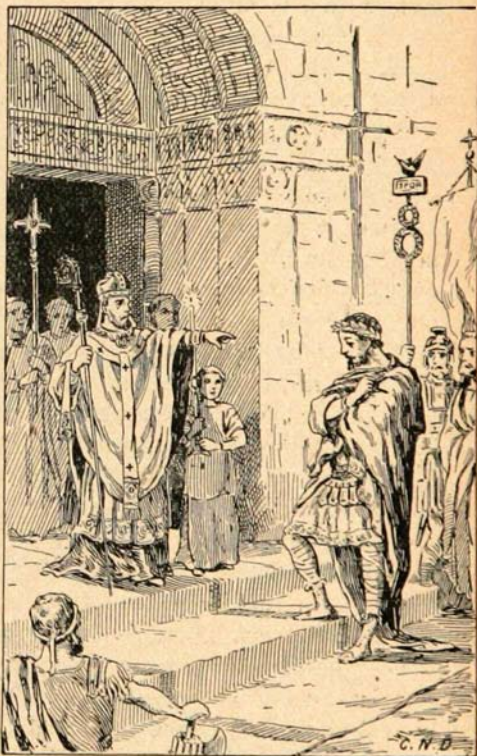
— L'empereur vient derrière moi, répliqua Rufin troublé ;

de grâce, ne le repoussez pas. —

S'il vient, reprit Ambroise, je le

chasserai du vestibule de l'église, et, s'il veut changer son

régne en tyrannie, je m'offrirai bien volontiers à ses



Theodosie devant Ambroise.

coups.» Rufin revint alors précipitamment sur ses pas, et rencontrant l'empereur qui s'avancait : « Il n'y a rien à obtenir, dit-il ; rentrez au palais au plus vite. — Non, reprit l'empereur, c'est trop souffrir : j'irai et je subirai tout ce qu'il voudra.»

Il avança ; mais, arrivé à la limite extérieure de l'église, il s'arrêta de lui-même, et, apercevant l'évêque qui était dans l'avant-cour : « Me voici, dit-il, délivrez-moi de mes péchés. — Quelle fureur vous pousse, dit Ambroise toujours irrité, à violer le sanctuaire et à fouler aux pieds les lois divines ? — Je ne veux rien braver, reprit le prince humilié, je demande ma délivrance : ne me fermez point la porte que Dieu a ouverte, à tous les repentants. — Et où est votre pénitence ? Montrez-moi les remèdes qui ont pansé vos blessures. — C'est à vous, évêque, de me les faire connaître, c'est à moi de les accepter.»

Quand le pénitent se fut remis ainsi à sa discrétion, voici ce que l'évêque conseilla au souverain. Une loi dut être rédigée portant qu'aucune sentence entraînant la confiscation ou la mort ne serait publiée que trente jours après avoir été rendue. C'était ouvrir un recours aux accents timides et tardifs de la conscience contre les suggestions rudes et sommaires de la passion. Séance tenante, la loi fut rédigée et signée, et Ambroise, se rangeant alors, laissa Théodose entrer dans le lieu saint.

Le triomphe de l'évêque et celui de l'Évangile étaient complets : complets surtout dans l'esprit des peuples, qui, la veille muets de terreur, aujourd'hui respirant avec le sentiment de la délivrance, confondirent dans la même admiration et le prêtre et le pénitent, le courage faisant reculer la force, et la conscience faisant fléchir l'orgueil.

ALBERT DE BROGLIE.

Prononcez Bro-ille (il mouillé).

Etude du texte. — A quelle époque vécut l'empereur Théodose? — Quelle grande faute commit-il? — Quelle pénitence dut-il en faire? — Cette pénitence durerait depuis le mois d'avril, c'était donc bien depuis huit mois, au moment où commence cette narration; quel se trouvait alors l'état d'âme de l'empereur? — Ce prince était-il sincèrement chrétien? — Quelles paroles de ce prince permettent d'en juger? — Rufin avait-il les mêmes sentiments de piété? — Quelles expressions de l'auteur et quelles paroles de Théodose nous guident dans cette appréciation? — Le caractère de Théodose se soutient-il le même jusqu'à la fin? — De Théodose et de Rufin, lequel connaissait mieux la fermeté apostolique de saint Ambroise? — Comment se prouve le courage et la fermeté de l'évêque? — L'évêque ignore-t-il que cette fermeté peut lui coûter la vie? — Quelle allusion fait-il à cette possibilité? — Comment se montre la sagesse de l'évêque? — En se soumettant ainsi à l'Eglise, Théodose abaisse-t-il sa dignité d'empereur? — Perd-il de son prestige sur l'esprit des peuples? — Cette narration est-elle écrite dans un style clair? Y rencontre-t-on quelque proposition obscure? — Cette narration est historique; l'auteur n'a pas eu à disposer les événements, il n'a eu qu'à en suivre l'ordre naturel; mais a-t-il su passer d'un événement à l'autre sans détails inutiles, sans phrases longues et embarrassées? — A-t-il su ménager l'intérêt jusqu'au bout, ne pas laisser deviner le dénouement avant la fin de la narration?

LE TEMPS PERDU

Si peu d'œuvres pour tant de fatigue et d'ennui!
 De stériles soucis notre journée est pleine:
 Leur meute sans pitié nous chasse à perdre haleine,
 Nous pousse, nous dévore, et l'heure utile a fui...

« Demain ! j'irai demain voir ce pauvre chez lui.
 « Demain ! je reprendrai ce livre ouvert à peine.
 « Demain ! je te dirai mon âme, où je te mène.
 « Demain ! je serai juste et fort... Pas aujourd'hui. »

Aujourd'hui que de soins, de pas et de visites !
 Ah ! l'implacable essaim des devoirs parasites
 Qui pullulent autour de nos tasses de thé !

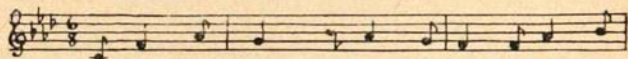
Ainsi chôment le cœur, la pensée et le livre,
 Et pendant qu'on se tue à différer de vivre,
 Le vrai devoir dans l'ombre attend la vérité.

SULLY PRUDHOMME.

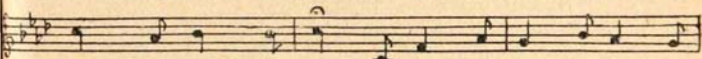
Expressions à expliquer : *stériles soucis* — *implacable essaim* — *devoirs parasites* — *différer de vivre*.

Etude du texte. — Nous perdons beaucoup de temps parce que nous remplissons nos journées de choses inutiles et que nous remettons toujours le vrai devoir à plus tard : déterminez dans ce résumé de la pièce ci-dessus, quelle est l'idée principale et quelles sont les idées secondaires. — Groupez autour de l'idée principale ce qui, dans le texte, se rapporte à cette idée. — Groupez aussi autour de chaque idée secondaire les vers qui l'expriment. — Cette pièce faite de deux quatrains et de deux tercets est un sonnet : comparez le premier quatrain et le premier tercet et dites si, au fond, ils n'expriment pas les mêmes pensées. — Comparez de même le second quatrain et le second tercet et dites si les idées exprimées dans chacun ont quelque ressemblance. — Quelle est la fonction grammaticale du mot « œuvre » (1er vers) ? — Expliquez le sens du 3e vers du 1er quatrain. — Expliquez aussi le sens du dernier vers du 1er tercet. — Dans le 2e vers du 2e tercet, l'auteur ne dit-il pas qu'une vie inutile n'est pas une vraie vie ? — Quel renseignement moral ressort de cette pièce ? — Que savez-vous de l'auteur de ce sonnet ? — Quelques-uns de ses écrits ne renferment-ils pas des idées dangereuses ?

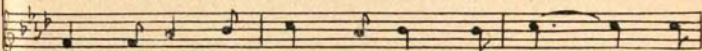
CHANT NATIONAL CANADIEN



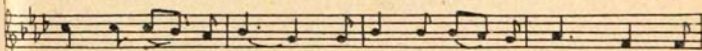
Chantons le peu- ple canadien, Toujours loy-



al, toujours chrétien. Chantons le peu- ple ca-na



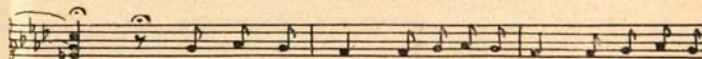
dien, Toujours loyal, toujours chrétien. Le



cœur plein d'es-pérance, Il garde la vaillan- ce De



ses nobles aïeux Aux fas- tes glorieux. Ah !



Bel- le pa- tri- e, Terre chéri- e Mon

rall molto

avec énergie

cœur s'é-



cri- e A toi toujours! Oui, à toi tou-

ff

p

rall pp

pp



jours Sans retours,

Sans re- tours !

Chantons le peuple canadien (*bis*)
De ses droits fidèle gardien :
Aux combats de la vie
Quand le ciel le convie,
Il court avec ardeur
Sans souci du labeur.

Chantons le peuple canadien (*bis*)
De l'autel dévoué soutien :
Il respecte l'Église
Et garde pour devise
Fidèle dans la Foi
A Dieu comme à mon Roi.

Chantons le peuple canadien (*bis*)
Humble et modeste en son maintien
Il sait dresser la tête
Au fort de la tempête,
Attendre sans faiblir
Les luttes d'avenir.

HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET

En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillère, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement, le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux

jolis petits enfants, un garçon de sept ans, qui était brun et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau, qu'il avait couleur de feu; et c'était bien le meilleur chien du pays pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait la Bichonne, parce que c'était une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions? C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette: « Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin, ni Biscotine, tant que M. le grand loupvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne point laisser courir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter.»

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait, en se croisant les mains:

« Mon Dieu, qu'il est attardé! »

Et puis elle sortait encore en criant:

« Eh! Brisquet! »

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire: « N'irai-je pas? »

« Paix! lui dit Brisquette. Écoute, Biscotine, va jusque devant la butte pour savoir si ton père ne revient

pas. Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent; et crie fort: « Brisquet! Brisquet!... » Paix, la Bichonne!

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent joints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte:

« Mordienne! dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.

— Pardienne! dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi.»



Eh! Brisquet!

— Nos enfants? dit Brisquet. Nos enfants? mon Dieu! sont-ils sortis?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang; mais tu as pris par un autre chemin.»

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

Pendant ce temps-là Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier.

« As-tu vu nos enfants? lui dit Brisquette.

« Si tu menais la Bichonne, lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà bien loin.

Elle était si loin, que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : « Biscotin, Biscotine ! » on ne lui répondait pas.

Alors il se mit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée. La Bichonne était arrivée là au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant, en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup roide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil, sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : *Malheureux comme le chien de Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit.*

Etude du texte. — Ce conte, écrit pour des enfants, n'a eu sans doute pour but que de prouver la fidélité proverbiale du chien; l'auteur a-t-il fourni de cette fidélité une preuve qui ait quelque valeur? — De quelle condition sont les personnages que l'auteur met en scène? — Les mœurs simples, le langage à formes et à expressions paysannes de ces personnages, conviennent-ils à leur situation? — Mais sous cette simplicité de bûcheron, Brisquet ne fait-il pas preuve d'une nature pleine d'affection et de délicatesses pour sa femme et ses enfants? quelles paroles et quels actes le prouvent? — Montrez aussi comment de son côté Brisquette marque son amour pour son mari. — Trouvez dans les paroles des enfants la preuve de leur grande affection pour leur père. — L'auteur a donc su nous rendre les personnages intéressants? — Déterminez jusqu'où s'étend l'exposition de la narration. — L'auteur a-t-il bien choisi l'endroit où se déroule l'événement? cet endroit convient-il aux personnages mis en scène? — A quelle époque se passe l'incident? — N'eut-il pas été mieux de le placer en été? — Quelle partie du texte le nœud comprend-il? — N'y a-t-il pas dans ce nœud des scènes d'une vérité et d'une naïveté charmantes? — Que pensez-vous de celle qui nous montre la Bichonne sautant sur sa maîtresse comme pour lui demander la permission d'aller à la recherche de son maître? — Que pensez-vous aussi de la façon dont l'auteur peint la course des enfants? Cette répétition *allèrent, allèrent*, ne peint-elle pas bien leur empressement et la longueur de leur course? — La brièveté des paroles de Brisquet, son recours à Dieu en apprenant que ses enfants sont sortis, ne nous montrent-ils pas bien l'angoisse de son cœur plein d'affection pour ses enfants? — Les chiens ont le flair puissant; l'empressement de la Bichonne ne nous fait-elle pas pressentir un malheur? — L'auteur a donc su nous intéresser jusqu'à la fin de sa narration? — Le conteur s'adressait à des enfants: a-t-il employé un style simple en rapport avec ceux pour qui il écrivait? — A-t-il fait les phrases longues? a-t-il

donné des détails inutiles, fastidieux? — Cette phrase de l'exposition: C'était dans l'année des grandes neiges que les pauvres gens, etc., ne renferme-t-elle pas une incorrection grammaticale? — L'auteur a voulu dans cette phrase, employer une forme paysanne, de même que dans certaines expressions, il a cherché à reproduire le langage de ces bûcherons, mais ces tours de phrases et ces expressions seraient-elles acceptables dans notre langage? — Qui est Charles Nodier?

Prononciation. — Liaisons.

Les liaisons consistent à faire entendre les dernières consonnes d'un mot en même temps que la voyelle du mot suivant, de sorte que pour l'oreille, les deux mots soient réunis en un seul. Les liaisons, comme les **e** muets, ajoutent surtout au caractère euphonique de la langue française. Le lecteur qui s'en *sert* ou les *élide* avec *tact*, fait donc preuve de *culture* et de bon goût.

Dans la *prose*, il est permis d'*élider* un grand nombre de liaisons, mais dans la *poésie*, il faut être plus scrupuleux à cause des règles de prosodie qui doivent toujours être respectées dans les vers.

Toutefois, soit dans la *prose*, soit dans la *poésie*, lorsqu'une liaison devient **dure** pour l'oreille, par la *rencontre* de telle *consonne* et de telle *voyelle*, le lecteur doit faire en sorte d'*atténuer* si bien cette liaison qu'elle devienne pour ainsi dire « ouatée ».

Ainsi dans cette phrase: « Ils ont orné la tombe du soldat », la liaison du **t** doit être *adoucie*, et presque *effacée* lorsque la voix arrive à la syllabe **or** du mot *orné*. Autrement, la liaison, trop forte, produirait une conson-

nance tout à fait désagréable. Et que de fois, il faut, en lecture, recourir ainsi à la liaison « ouatée » !

Si dans les sujets *peu élevés* on doit *omettre* assez souvent les liaisons, il est bon de remarquer qu'il ne faut pas alors passer d'un mot à un autre mot, sans une **suspension** très légère dans la voix, afin d'éviter les assemblages forcés et choquants pour l'oreille. Ex. : Au lieu de lire ici **forcés zé choquants** . . . le lecteur doit lire : *forcés — et choquants* . . . le léger retard avant **et** fait disparaître en même temps la mauvaise consonnance **cés-zé**, et l'hiatus, c'est-à-dire la rencontre de deux sons de voyelle, est tout aussi bien évité. Le lecteur fera bien de suivre ce simple conseil afin de laisser à notre langue toute son harmonie. *Plusieurs* liaisons qui se *suivent* ne se prononcent *pas* toutes, on le conçoit. C'est encore l'oreille qui décide quelles sont celles qu'il faut *émittre* et quelles sont celles qu'il faut *omettre*.

Quelques mots sur la prononciation desquels on se méprend souvent.

Donc ne laisse entendre le **c** que quand :

1° ce mot doit faire liaison avec le mot suivant :

Ce sera *donc* enfin le retour des vacances,

2° quand *donc* est employé dans un raisonnement :

Ex. : Nous marchons, *donc* nous avons le mouvement.

Cric, marc dans *marc de vin, de raisin* ; dans ces mots **c** est *insonore*.

Echecs signifiant revers fait entendre **c** ; si **échecs** signifie jeu, le **c** est alors *insonore*.

Cerf et **nerf** où l'**f** ne se fait entendre que si le mot est au *singulier*.

Avril et **périls** où on doit toujours faire entendre **l**.

Cinq, **six**, **sept**, **huit**, **neuf** ; dans ces noms de nombre les consonnes finales sont insonores devant une autre consonne.

Fils, **ours**, **Médecis**, où l'on doit faire entendre l'**s** final.

Lys dans « fleur de lys » où l'**s** final est *insonore*.

Tous, dont l'**s** final se fait entendre mais légèrement quand ce mot est employé comme pronom ; s'il est adjectif, l'**s** est *insonore*.

Gens dont l'**s** est nul dans la prononciation.

Béatrix et **Cadix** se prononcent : *Béatrice*, *Cadice*.

Metz se prononce *Messe*.

Retz se dit *Rè*.

On serait tenté d'appeler toutes ces différentes prononciations des « bizarreries » de langue. Il faut pourtant les connaître, les apprécier ces « bizarreries » de notre bonne vieille langue française — comme on aime souvent les caprices, les travers même d'une vieille amie.

LA CHARITE DU CŒUR

La charité de l'or ne suffit pas, il faut y ajouter la charité du cœur. C'est parce qu'elle est avant tout et surtout la charité du Christ. Je lis dans l'Évangile qu'il a donné deux fois du pain aux pauvres, mais son cœur toujours. C'est aussi parce que seule elle touche le pauvre jusqu'à l'âme; par elle seule il se sent aimé. Quand vous avez mis dans la main du pauvre une aumône il vous dit : « Merci » n'est-ce pas? Eh bien, je voudrais qu'il vous dise davantage.

Permettez-moi de vous conter un souvenir personnel. En septembre dernier, j'étais allé voir à la campagne une famille d'amis, qui y passait les vacances.

Les enfants étaient accourus au devant de moi, et je cheminais doucement, entouré de cette belle petite guirlande. Tout à coup, sur le bord du chemin, droite entre deux haies, parut une jeune fille. Elle pouvait avoir quinze ans; elle n'était point pauvre; vêtue comme le sont les enfants au village, elle avait un reflet de propriété charmante; mais hélas!... Oh! la pauvre enfant!... Ses grands yeux hagards et vides, le pli de ses lèvres entr'ouvertes et l'impassibilité morne de sa figure, tout disait que dans ce corps, l'âme dormait et que l'intelligence était morte!

« Père, me dit l'ainée de mes petites compagnes, c'est une pauvre innocente! » et elle me conta comment les gamins riaient d'elle et l'accablaient d'avanies, qu'ils allaient jusqu'à lui jeter des pierres.

Or, tandis qu'elle parlait, tout à coup le visage de l'idiote se détendit, ses lèvres frémirent et d'une voix

rauque et sauvage, mais émue et pénétrante, d'une voix que je n'oublierai jamais, avec une indicible tendresse : « Marguerite ! » cria-t-elle.

Et Marguerite la salua d'un doux sourire.

« Tu la connais donc bien, » dit-je à ma petite amie.

« Oh ! n'en dites rien à Père, mais je vais parfois jouer avec elle et la consoler un peu, elle est si malheureuse ! »

L'idiotte répétait toujours et de cette même voix :

« Marguerite ! Marguerite ! » puis, gonflant sa poitrine, avec des efforts convulsifs, comme si son âme voulait déborder, « Marguerite, cria-t-elle... Oh ! toi !... bon cœur ! »

Ah ! Mesdames, Mesdemoiselles, il y a beaucoup de louanges qui tombent dans vos oreilles. — En connaissez-vous une comparable à cette bénédiction de l'infortunée ? Comment l'a-t-elle méritée cette petite Marguerite ? Est-ce en donnant de l'or ? Est-ce qu'une enfant de douze ans a de l'or ? Non, c'est en donnant son cœur ! C'est en aimant !

Eh bien, je voudrais que le pauvre, le petit, l'esclave, sentant que vous aussi vous l'aimez, que vous aussi vous lui donnez votre cœur, à vous aussi crie, non pas : « Merci » seulement, mais : « Oh ! toi !... bon cœur ! »

P. VAN TRICHT. (*Causeries.*)

Mots à expliquer : *impassibilité morne* — *accabler d'avaries* — *effort convulsif*.

Questions d'intelligence. — Quelle différence existe entre la charité de l'or et la charité du cœur ? — Laquelle de ces deux manières d'exercer la charité est possible à tous ? — Laquelle touche davantage le pauvre ? — Résumez la narration par laquelle l'auteur prouve que

la charité du cœur touche profondément ceux envers qui on l'exerce. — Par quelles expressions l'auteur exprime-t-il le peu d'intelligence de la pauvre enfant? — Comment peint-il sa voix? — Que pensez-vous de la conduite de Marguerite? — Quelle impression fait-elle sur vous?

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Une tortue était, à la tête légère,
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
 Deux canards, à qui la commère
 Communiqua ce beau dessein,
 Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
 « Voyez-vous ce large chemin?
 Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique
 Vous verrez mainte république,
 Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
 Ulysse en fit autant.» On ne s'attendait guère
 De voir Ulysse en cette affaire.
 La tortue écouta la proposition.
 Marché fait, les oiseaux forment une machine
 Pour transporter la pèlerine.
 Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton :
 « Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise.»
 Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
 La tortue enlevée, on s'étonne partout
 De voir aller en cette guise
 L'animal lent et sa maison,
 Justement au milieu de l'un et l'autre oison.

« Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
 Passer la reine des tortues ! —
 La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
 Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait.
 De passer son chemin sans dire aucune chose :
 Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
 Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
 Son indiscretion de sa perte fut cause.
 Imprudence, babil et sottise vanité,
 Et vaine curiosité,
 Ont ensemble étroit parentage :
 Ce sont enfants tous d'un lignage.

LA FONTAINE.

Etude du texte. — La Fontaine qualifie la tortue de tête légère, y a-t-il dans cette fable un trait qui confirme cette appellation ? — Expliquez le sens de ces vers : « Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ; Volontiers gens boiteux haïssent le logis ». — A qui la tortue communique-t-elle l'ennui qu'elle éprouve à rester dans son trou ? — Quelle proposition lui font les deux oiseaux ? — Où veulent-ils la conduire ? — Que verra la tortue pendant son voyage ? — A quel personnage mythologique la tortue alors sera-t-elle comparée ? — Qu'était Ulysse ? — Quel moyen de transport inventent les deux canards ? — Quel conseil donnent-ils à la pèlerine ? — Quelle impression produit sur les animaux la tortue ainsi portée par les deux canards ? — Que disaient les animaux ? — Que répondit la tortue ? — Quel est le châtimeut de sa vanité ? — Quels défauts ont entre eux un étroit parentage ? — Que savez-vous de La Fontaine ?



La Fontaine.

LE LIERRE

Le lierre, si modeste qu'il soit quant à la couleur et à son absence de parfum, est, sans contredit, une des plantes les plus gracieuses, et, si l'on peut ainsi parler, l'une des plus sympathiques que nous offre la nature. Toutes les fleurs, mêmes les plus jolies, ont dans la foule quelques détracteurs; le lierre n'en a pas: pour ne pas le trouver charmant, il faudrait ne l'avoir jamais vu.

C'est ainsi que dans le monde l'on rencontre parfois des personnes que chacun aime, pour ainsi dire, sans savoir pourquoi; d'autres sont plus belles, plus instruites, plus spirituelles, pourtant on les délaisse vite; tandis que les premières possèdent un charme infini, que l'on devine plutôt qu'on ne le voit, qui attire et qui captive par des liens invisibles, mais tout-puissants. Savez-vous ce qu'elles ont? Elles ont une âme aimante, une âme douce et bonne, toujours prête à répandre sur ceux qui les entourent la bienfaisante chaleur dont elles-mêmes sont remplies.

Tout d'abord, d'où vient le nom de cette plante? Le mot lierre vient d'un vieux mot celtique, *hedea*, qui veut dire *corde*, *lien*, par allusion à la manière de végéter de cette plante.

Le lierre, en effet, s'enroule comme un lien autour des arbres, ce qui l'a fait choisir par les poètes comme l'emblème des doux liens de l'affection. Mais à ceci se rattache une question importante. Cette affection du lierre est-elle, comme on l'a cru longtemps, et comme beaucoup le croient encore, dangereuse pour les plantes qui en sont l'objet? Dans le monde végétal, comme dans notre

monde à nous, il y a une foule d'individus qui, paresseux ou incapables, ne peuvent, ou ne veulent pas prendre la peine nécessaire pour se suffire à eux-mêmes, et vivre du fruit de leurs seuls efforts. Ils trouvent plus facile de vivre aux dépens des autres, et, par des liens et des crampons de toutes sortes, ils s'attachent à un autre plus vigoureux qu'eux-mêmes, ils s'immiscent dans son existence, et puisent dans sa propre substance ce que la terre leur aurait donné s'ils avaient seulement essayé de l'y trouver. Rien n'est misérable comme cette façon d'agir, et dans le monde des plantes, comme dans celui des hommes, on a flétri du nom ignominieux de parasite tout être qui vit aux dépens d'un autre. Les pauvres végétaux condamnés par leur organisation à vivre de cette manière sont bien innocents, assurément; ils subissent la loi de la nature, et ainsi contribuent encore, dans leur modeste sphère, à l'immense harmonie de la création; mais pour l'homme, être pensant, et doué par Dieu d'un rayon d'intelligence plus ou moins lumineux, mais toujours suffisant pour les circonstances dans lesquelles il se trouve placé, c'est une honte de ne pouvoir faire face à ses propres besoins, et d'attendre des autres ce que chacun doit se procurer soi-même. Pour quelques-uns, sans doute, la vie est difficile; mais il n'est personne, dans la plus brillante situation comme dans la plus modeste, qui ait le droit d'oublier cette grande parole prononcée par Dieu lui-même sur la tête de l'homme pécheur: «Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.»

Parasite! Il n'y a rien au monde de plus méprisable; cela veut dire tout à la fois lâche et vil, et l'homme que l'on peut flétrir de ce nom porte les stigmates de l'ignominie.

Quoique cette qualification ne puisse, comme nous venons de le voir, porter préjudice à la plante, qui subit une loi inexorable, je vous avoue que je vois avec plaisir la science moderne retirer le lierre de la liste des végétaux parasites. Chez ceux que l'on aime, on voudrait ne voir ni un défaut, ni même l'ombre d'un défaut. Or, il a été bien établi que le lierre n'enfoncé ses racines dans la tige des arbres que pour y prendre un point d'appui et monter avec eux. Et qu'y a-t-il de plus naturel, de plus louable même, que de demander aux grands et aux forts l'appui de leur grandeur?

Bien heureuses les affections qui, comme celles du lierre, attachent le fort au faible et les font monter plus haut, toujours plus haut, dans l'union charmante de la puissance avec la modestie, de la grandeur avec la grâce.

Mlle MARIE MAUGERET.

(*La science à travers champs.*)

Expressions à expliquer : *monde végétal* — *immiscer* — *puiser dans sa propre substance* — *modeste sphère* — *être pensant* — *stigmates de l'ignominie* — *porter préjudice* — *loi inexorable*.

Questions d'intelligence. — Quelle appréciation l'auteur donne-t-il du lierre? — Quel rapprochement fait-il entre le lierre, plante fort ordinaire et aimé cependant de tous, et certaines personnes peu douées et pourtant sympathiques à tout le monde? — D'où vient au lierre son nom? — Quelle est l'opinion de Mlle Maugeret à ce sujet? — De quel sentiment, d'après les poètes, le lierre est-il l'emblème? — Pourquoi? — Certains botanistes donnent au lierre le nom de plante parasite: quel nouveau rapprochement l'auteur fait-il à ce sujet? — L'auteur voit-il avec plaisir que la science moderne retire le lierre de la liste des végétaux parasites? — Dites quelle troisième application l'auteur sait tirer de ce que le lierre n'est pas une plante parasite.

LA BATAILLE DE CARILLON

Montcalm avait choisi sa position, au moins depuis le 1er juillet. Jamais général n'avait couru pareil danger de perdre son armée, son pays, sa réputation, sa vie même. Toutes les déterminations, toutes les positions, étaient également périlleuses. Il ne pouvait être question pour lui de rencontrer en rase campagne 16 000 hommes et une puissante artillerie, avec 4 000 hommes et point de canon. Il devait donc, ou bien reculer sans cesse devant l'ennemi et lui ouvrir ainsi le Canada, ou bien choisir la meilleure position fortifiée, pour arrêter sa marche. Mais en quel endroit faire cette tentative désespérée? — Carillon était le poste le plus avantageux.

Le retranchement, fait en troncs d'arbres superposés et haut de sept à huit pieds, se trouvait dessiné en angles sortants et rentrants qui se flanquaient et se protégeaient les uns les autres. La gauche, très escarpée, s'appuyait à la rivière de la Chute. La droite, en pente plus douce, aboutissait à une plaine qui s'étendait jusqu'au lac Champlain. Chaque bataillon travaillait au poste qu'il devait occuper durant la bataille. A gauche, la Sarre et Languedoc; à droite, Béarn, la Reine et Guyenne; au centre, Royal-Roussillon et Berry. Deux compagnies de volontaires gardaient la berge de la rivière. Du côté de la plaine, à droite, furent placées les troupes de la colonie.

Durant toute la journée les coups cadencés de la hache retentirent sur les hauteurs de Carillon. Le revers du retranchement fut garni de troncs d'arbres renversés dont les branches taillées en pointes faisaient l'effet de chevaux de frise. En avant, le terrain, sur une grande distance, fut couvert d'arbres abattus, qui devaient rompre l'élan et briser l'ordonnance de l'ennemi.

Dès le point du jour, les roulements de la générale éclatent dans le camp français. Nos bataillons travaillent en hâte à perfectionner l'abatis. Vers dix heures, on aperçoit les troupes légères de l'ennemi. Enfin, à midi et demi, toute l'armée anglaise débouche sur Carillon. Le moment suprême est venu.

Un coup de canon donne à nos troupes le signal de laisser tomber la hache du bûcheron, et de se former en bataille. Pendant ce temps, l'armée anglaise s'avance dans un ordre admirable.

Le moment est solennel. Soudain, une voix vibrante se fait entendre : — « Feu ! » La crête du mamelon se couronne de flammes, et trois mille fusils vomissent la mort dans les rangs ennemis. La bataille était commencée.

Labourées, décimées par cet ouragan de fer et de plomb, les colonnes anglaises vacillent, hésitent un instant, puis reprennent leur marche avec une admirable intrépidité, en répondant au feu de nos bataillons. La mort semble planer sur ces abatis sanglants. N'importe ; grenadiers, montagnards, se pressent, se poussent, enjambent les troncs d'arbres, laissant des lambeaux de chairs aux branches tranchantes comme des glaives, et montent d'un même élan vers ces retranchements meurtriers. Mais au pied de la ligne française, se dressent les arbres « appointés » ; la tempête infernale fait rage ; une grêle de balles tombe des sommets où flottent les drapeaux de la France dans le brouillard rouge de la fusillade ; et les feux croisés des « saillants » balaient les revers de la hauteur.

Enfin l'ennemi recule. « La position est imprenable » s'écrient les soldats anglais. Mais Abercromby qui se

tient à un mille et demi en arrière, au moulin de la Chute, envoie l'ordre de recommencer l'attaque. Et les intrépides colonnes reprennent leur élan.

Ah! ce fut une rude et radieuse journée! Pendant sept heures, les masses anglaises, déployant une valeur à laquelle il faut rendre hommage, s'acharnèrent à forcer les lignes françaises. Elles furent constamment repoussées.

La bataille était commencée depuis quatre heures. Nos troupes épuisées, mais pleines d'enthousiasme et de fièvre guerrière, se battaient aux cris de: Vive le roi! Vive le général! Montcalm semblait être partout à la fois; Lévis faisait des merveilles. Il était à peu près cinq heures.

Soudain une puissante rumeur éclate vers notre droite. Deux colonnes ennemies se sont réunies pour tenter contre ce point un effort désespéré. C'est l'élite de l'armée anglaise qui se rue sur nos retranchements défendus par la Reine,

Béarn et Guyenne. Toute l'armée sent que l'heure décisive est arrivée. «A droite, à droite, tirez à droite», crient nos soldats. Lévis voit le danger sans trembler et



Montcalm.

l'auréole de Sainte-Foye semble planer déjà sur son front intrépide. Montcalm, tête nue, les yeux pleins d'éclairs, accourt avec ses grenadiers. Les baïonnettes étincellent. Un rempart de flamme, de fer et d'acier enveloppe le retranchement. Les montagnards géants tombent par centaines; mais les blessés crient à leurs compagnons de marcher en avant et de faire triompher le drapeau.

Tout à coup, à l'extrême droite, un cri se fait entendre: En avant, Canadiens! Lévis a ordonné une sortie aux compagnies coloniales commandées par MM. de Raymond, de Saint-Ours, de Lanaudière, de Gaspé. En même temps, le feu de front redouble. Lévis reçoit deux balles dans son chapeau, Montcalm semble invulnérable et combat comme le dernier de ses soldats, dont il enflamme le courage jusqu'à l'héroïsme. Enfin, assaillis de face et de côté, décimés et sanglants, les preux écossais reculent; les deux colonnes anglaises se reforment un peu plus loin, font une tentative au centre contre Royal-Roussillon, et un dernier effort à gauche. Mais ils sont repoussés partout. Deux de leurs régiments se fusillent même dans la fumée, ce qui achève de jeter la confusion au milieu d'eux. A sept heures toute l'armée d'Abercromby est en pleine retraite vers la Chute. Près de deux mille Anglo-Américains gisent au pied de ces retranchements pourtant si fragiles. Sur la droite, le sol est jonché des cadavres du régiment écossais.



T. Chapais.

Ainsi donc, une poignée de héros, luttant contre des forces six fois plus nombreuses, avaient remporté le plus étonnant des triomphes. La principale armée d'invasion était en fuite. Montcalm et ses soldats

avaient payé leur contingent de gloire à la vieille patrie française, et le nom obscur de Carillon s'inscrivait en lettres de feu dans nos fastes militaires. Pour nous cette grande journée fait partie du patrimoine national. Un siècle et demi s'est écoulé depuis le jour où la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre, épousant d'antiques querelles, se sont rencontrées en champ clos sur les hauteurs héroïques de Ticondéroga; bien des événements se sont passés, bien des espoirs ont été déçus, bien des craintes se sont changées en sécurité; mais le nom de ce fort, aujourd'hui démantelé, retentit toujours à nos oreilles comme une sonnerie de clairon. Lorsqu'on le prononce devant nous, dans notre imagination émue, nous voyons passer soudain:

« Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux ».

Jusqu'au fond de nos plus humbles hameaux, le souvenir de cette victoire franco-canadienne va remuer encore la fibre populaire.

T. CHAPUIS. (*Montcalm.*)

Mots à expliquer : *hauteurs de Ticondéroga — position fortifiée — retranchement — abatis — troupes légères — artillerie.*

Etude du texte. — Entre quels généraux français et anglais eut lieu la bataille de Carillon? — Où se trouve Carillon? la rivière la Chute? — Combien d'hommes et quelle artillerie Montcalm pouvait-il opposer à l'armée anglaise? — Comment cette dernière était-elle composée? — Quel danger courait Montcalm et quelle alternative se présentait à lui? — Pour quelles raisons choisit-il Carillon comme l'endroit le plus favorable au combat? — Quels bataillons composaient l'armée française? — Ce

récit comprend trois parties : les préparatifs de la bataille, la description de la bataille, les réflexions de l'auteur : quelle partie est la plus touchante ? la plus animée ? — Quelle autre bataille française devait, quatre ans plus tard, être le « dernier sourire de la victoire » sur les rives du Saint-Laurent ? — Que savez-vous de l'auteur ? — Quels sont ses principaux ouvrages ?

Expression. — Mouvement.

Le mouvement consiste dans une allure plus ou moins rapide, plus ou moins lente de la lecture. Ce qui le constitue comprend : 1° la distinction entre voyelles longues et voyelles brèves ; 2° la durée des inflexions ; 3° la durée des pauses.

Distinction entre voyelles longues et voyelles brèves. — Les voyelles longues se reconnaissent par l'accent circonflexe : *tâche*. Les sons graves sont aussi généralement plus longs que les sons aigus : *mer*. Les voyelles nasales sont presque toujours longues dans le corps du mot : *abandonné* ; enfin, la syllabe qui précède l'*e* muet est plus longue aussi : *sollicitude*.

Durée des inflexions. — La durée des inflexions varie autant que la nature même de l'inflexion. C'est le rapport plus ou moins étroit entre les idées ou les parties d'une idée qui dicte au lecteur la juste mesure.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

Dans ce seul vers se trouvent quatre repos de durée différente.

Le premier, à la virgule, est plus long que les deux qui suivent, et cela s'explique, car le seul mot *oui* est le ré-

sumé d'un entretien antérieur entre Joad et Abner : il faut laisser à l'auditeur le temps de constater ce fait.

Le complément circonstanciel, *dans son temple*, est placé entre deux pauses très peu sensibles. La première cependant doit être un peu plus longue que l'autre, puisqu'il s'agit de détacher le complément circonstanciel du verbe *je viens*, tandis que la deuxième pause doit être assez brève pour permettre à l'auditeur de saisir l'idée dominante du vers : *Je viens adorer l'Éternel*.

Enfin le point final exige un repos entier puisque le sens de la phrase est complet.

Durée des pauses. — Les pauses appelées *grandes* pauses, telles que la fin d'un chapitre, d'un alinéa, dans la prose ; d'une strophe, dans la poésie, doivent être bien marquées, et le repos assez long pour faire entendre à l'auditeur que des idées nouvelles vont succéder à celles qu'il vient d'entendre ; l'attention est par là même éveillée. La voix du lecteur a aussi besoin de ces grandes pauses, afin qu'elle fasse provision de force pour retrouver sa souplesse première.

Les pauses secondaires : celles du point final, des points-virgules, et parfois des deux points sont moins longues. Dans la durée de ces repos, et même dans celui du point final, il y a beaucoup de variété, à cause des rapports si variés de liaison ou de séparation entre les phrases. C'est au lecteur à faire attention afin de choisir le mouvement convenable.

Enfin, les demi-pauses, les simples « fléchissements » de la voix sont les repos les plus intéressants, mais les plus difficiles aussi, parce qu'ils établissent l'ordre le plus précis dans les détails si délicats de la pensée. Un lec-

teur attentif saisit encore assez vite au passage les endroits où il faut les faire. Le texte de l'écrivain acquiert alors une clarté, une beauté de perspective dans les idées, qui ne saurait être données quand on lit des yeux seulement. Le seul fait de lire une phrase à haute voix suffit, souvent, pour rendre claire, précise, une idée qui jusque-là paraissait obscure. La voix dessine la pensée littéraire.

Toutes ces pauses constituent le mouvement dans son ensemble, et ce mouvement se produit le plus souvent à l'insu du lecteur. Le sens de la mesure, en effet, est un don naturel. Quand ce don manque, on peut, dans une certaine mesure, y suppléer par l'étude et de fréquents exercices, mais ce travail accompli, il faut laisser ensuite de côté, toute *recherche* des règles, tout travail tendu enfin pour s'abandonner entièrement au mouvement de l'écrivain lui-même. Rien ne nuit au succès dans la lecture comme le souci de vouloir bien lire. En diction, qui cherche à faire de l'effet *le perd*. Rien n'est plus vrai. On doit savoir les règles de la bonne lecture sans doute, et les mettre en pratique, mais sans avoir l'air d'y songer. Il faut que la lecture soit, elle aussi, l'art de faire facilement une chose difficile.

Le souci exagéré de bien lire amène généralement la lenteur dans le morceau : on s'écoute. Et la lenteur est, avec son contraire, la précipitation, le plus grand ennemi du mouvement juste en lecture.

La précipitation. — La précipitation se moque des points de repos marqués par la ponctuation écrite ou parlée : la voix dans une course rapide marche, marche longtemps sans arrêt : les mots ne sont plus qu'à demi-

articulés ; les idées sont exposées dans un pêle-mêle insupportable ; les inflexions laissées à mi-chemin dans la voix donnent à ces mêmes idées un air d'indécision, un manque de sincérité qui blesse non seulement les oreilles, mais aussi l'intelligence de l'auditeur.

La lenteur. — La lenteur ne nuit pas moins à la lecture. On peut même dire que des deux extrêmes, celui-ci est le pire ; car au moins dans la précipitation, il y a vie, trop de vie, tandis que la lenteur exagérée offre une lecture sans couleur et sans vie. Il ne reste pas moins vrai qu'il faut éviter également ces deux défauts parce que ce sont deux extrêmes.

Les conditions du mouvement, d'une part, les défauts à éviter, de l'autre, doivent déterminer le lecteur à habituer son oreille à la mesure juste. Pour cela, il lui faudra compter encore avec l'attitude que l'écrivain a prise dans son discours. A la grandeur dans les idées, dans les sentiments correspond ordinairement une allure lente, sans exagération ; aux idées simples mais sérieuses correspond une allure assez régulièrement modérée ; à un style gai, vif, spontané correspond une allure vive aussi et légère comme le sujet.

Dans le mouvement, le lecteur doit aussi tenir compte de l'étendue de la pièce où il parle. Chaque son doit atteindre l'auditeur le plus éloigné avant qu'un autre son soit émis.

Il est assez difficile de donner des règles précises pour le mouvement. Mais en ceci comme en tout ce qui concerne la bonne lecture à haute voix, l'art est dans la juste mesure.

ESTHER

ACTE I — SCÈNE III

Esther, juive d'origine et nièce de Mardochée, est épouse du roi Assuérus. Aman, ministre du roi et ennemi de Mardochée, vient d'obtenir du souverain l'ordre de faire périr tous les Juifs qui habitent l'empire des Perses. Cette scène III s'ouvre au moment où Mardochée vient faire part à Esther de la terrible nouvelle.

Esther.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
 Que vois-je Mardochée ? O mon père, est-ce vous ?
 Un ange du Seigneur sous son aile sacrée
 A donc conduit vos pas, et caché votre entrée ?
 5 Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
 Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?
 Que nous annoncez-vous ?

Mardochée.

O reine infortunée !
 O d'un peuple innocent barbare destinée !
 Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage ?
 10 Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge.
 Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours :
 Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

Esther.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
 As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

Une des plus jeunes Israélites.

15 Ciel, qui nous défendra, si tu ne nous défends ?

Mardochée.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères.
Il faut les secourir. Mais les heures sont chères.
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
20 Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel. . .
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël!

Esther.

25 Juste Ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.

Mardochée.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés.
Les glaives, les couteaux, sont déjà préparés.
Toute la nation à la fois est proscrite.
30 Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit,
Et le roi, trop crédule, a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
35 Ses ordres sont donnés, et dans tous ses États
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.

Esther.

Hélas! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois?

- Au fond de leur palais leur majesté terrible
 Affecte à leurs sujets de se rendre invisible,
 40 Et la mort est le prix de tout audacieux
 Qui sans être appelé se présente à leurs yeux,
 Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
 Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
 Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
 45 Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal.
 Moi-même, sur son trône à ses côtés assise,
 Je suis à cette loi comme une autre soumise ;
 Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
 Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

Mardochée.

- 50 Quoi ! Lorsque vous voyez périr votre patrie,
 Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
 Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !
 Que dis-je, votre vie, Esther, est-elle à vous ?
 N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
 55 N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue ?
 Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
 Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?
 Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie
 Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
 60 Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
 Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
 S'immoler pour son nom et pour son héritage,
 D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.
 Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
 65 Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?

- Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
 En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
 Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer.
 Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
- 70 Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
 Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
 Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
 Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.
 S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
- 75 Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.
 C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
 Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher ;
 Et, s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
 Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
- 80 Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
 Par la plus faible main qui soit dans l'univers ;
 Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
 Vous périrez peut-être, et toute votre race.

Esther.

- Allez. Que tous les Juifs dans Suse répandus,
 85 A prier avec vous jour et nuit assidus,
 Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
 Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
 Déjà la sombre nuit a commencé son tour.
 Demain, quand le soleil rallumera le jour,
 90 Contente de périr, s'il faut que je périsse,
 J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
 Qu'on s'éloigne un moment.

Etude du texte. — Le premier vers et le second expriment-ils des sentiments identiques? — Quel nouveau sentiment se montre dans le 5e vers et les suivants? — La première réponse de Mardochée n'est-elle dictée que par la douleur? n'exprime-t-elle pas aussi l'horreur? — Dans la suite du texte, tous ces sentiments de Mardochée ne s'effacent-ils pas pour faire place à l'énergie qui commande l'action? — Dans les paroles d'Esther n'est-ce pas surtout l'inquiétude, l'angoisse qui domine? — A certains moments ne dirait-on pas que la reine ne sait à quel parti s'arrêter? — A quel verbe se rattache le complément qui termine le 3e vers? — N'y a-t-il pas un verbe



Racine.

sous-entendu que le sens répète avant « cilice et cendre » (5e et 6e vers)? — N'y a-t-il pas quelque chose d'un peu vague dans la réponse de Mardochée (7e, 8e vers, etc.)? — voit-on bien clairement de quoi il s'agit? — Que veut dire cette expression: les restes de Jacob (14e vers)? — De quels enfants Mardochée veut-il parler (16e vers)? — Assuérus savait-il qu'Esther était juive? — Quel vers indique que le roi ignorait la chose? — Assuérus avait-il cru condamner des innocents en condamnant les Juifs? quel vers nous guide dans cette question? — Pourquoi Esther craint-elle tant de se présenter devant le roi? — De quel pronom, les premiers mots du 45e vers sont-ils le développement? — Dans l'ordre des idées, où le mot « assise » (46e vers) devrait-il être placé? — Quelle place le sens donne-t-il au mot « soumise » (47e vers)? — Quels verbes sont intimement liés par le sens au verbe « il faut » (48e vers)? — Où se trouve le complément circonstanciel de « vous comptez » (51e vers)? — Quand Mardochée prend la parole pour la dernière fois dans cette scène, est-il encore sous l'effet de l'horreur, de l'indignation, ou ses paroles ne sont-elles pas des conseils, des reproches affectueux à une reine qu'il regarde comme son enfant? — Indiquez le complément circonstanciel

de « briser » (80e vers). — Le 84e vers ne renferme-t-il pas une inversion? rétablissez les mots dans l'ordre direct. — Signalez aussi l'inversion dans le vers suivant. — Où est le sujet du verbe « prêtent » (86e vers)? — Rétablissez l'ordre direct dans le 87e vers. — A quel mot se rapporte l'adjectif « contente » qui commence le 90e vers?

LES INSECTES

I

L'insecte a, vis-à-vis de nous, cet impardonnable désavantage d'être petit! L'effet du volume est magique sur nos esprits; devant un éléphant ou une baleine, nous sommes tentés d'ôter notre chapeau, mais nous sommes si dédaigneux pour les petits!... nous nous croyons grands, nous!... Nous n'avons de grand que notre ignorance!...

Qui donc, parmi nous, se ferait scrupule de tuer une mouche?... Nous ne saurions voir sans une oppression pénible, sans un déchirement de cœur, sans larmes même, un vieux chien traîné, la corde au cou, sur le bord d'une rivière et jeté à l'eau par ces mêmes mains que, dans son amour, il avait tant de fois léchées!

Mais des mouches! Oh! des mouches!... Que de jolis doigts les ont froidement écrasées... sans autre crainte peut-être que de se froisser la peau en les écrasant trop fort. Comme le chien pourtant, la mouche tient à la vie, comme lui, elle souffre toutes les angoisses de la mort et vous-mêmes, quand l'heure sera venue, vous ne souffrirez pas plus qu'elle.

Nous sommes cruels, très gratuitement cruels, envers les insectes ; et, ce qui est plus compromettant pour notre honneur, notre cruauté se complique d'une lâcheté insigne. Si cette petite mouche avait seulement un tantinet d'aiguillon au ventre, nous la traiterions en grande dame : quand il lui arriverait de pénétrer dans nos salons, nous lui ouvririons gracieusement les fenêtres, en la priant, avec tout le respect dû à un si haut personnage, d'aller prendre l'air plus loin. N'avons-nous pas cette courtoisie pour les guêpes ?

Ah ! ne l'oublions jamais : l'homme ne vaut que ce que vaut son cœur. Ce n'est point la rectitude des formes, la grâce et la beauté de la physionomie, qui font l'homme grand et aimable ; ce n'est point la richesse, la force, le talent, le génie ; c'est la bonté, parce que c'est la bonté qui le rapproche davantage de Dieu. Or, la bonté ne se laisse pas enfermer dans les cases d'une classification zoologique, elle ne s'arrête pas aux limites de l'espèce humaine ; elle déborde et répand sa douceur sur toute la nature. Soyez bons, soyez doux envers toute créature, parce qu'envers toutes, Dieu a été bon et doux. Laissez-moi de ceci vous donner deux beaux exemples.

Newton, l'immortel Newton, aimait beaucoup un petit chien qu'il appelait Diamant. Un jour, il l'oublia dans sa chambre de travail ; cette petite bête renversa au milieu des papiers du géomètre, une bougie allumée. Le feu prit à ces pages et, en un instant, consuma des calculs qui avaient demandé trois mois à cet incomparable génie. Newton rentra assez à temps pour éviter un incendie, mais trop tard pour sauver son travail : cette perte était irréparable. La petite bête vint à lui tandis qu'il éteignait les flammes. « Diamant, Diamant ! s'écria Newton

en lui passant la main sur le front, tu ne sais pas le mal que tu me fais!» Eh bien, j'admire Newton énonçant les lois de la gravitation universelle, mais j'aime Newton possédant ainsi son âme et caressant son chien.

Avez-vous lu dans Sterne, l'histoire du bon oncle Tobie? « Va, dit-il un jour à une mouche énorme, qui l'avait tourmenté cruellement tout le temps du diner et qu'il avait enfin saisie, va, je ne te ferai pas de mal.» Puis, se levant et traversant la salle, la mouche dans la main, il ajouta: « Je ne t'arracherai pas un cheveu de la tête.» Enfin, soulevant le châssis, et ouvrant la main pour la laisser fuir: « Va, pauvre drôlesse, va-t-en; pourquoi te ferais-je du mal? Le monde est, ma foi, bien assez grand pour nous deux! »

Et maintenant ne vous méprenez pas sur ma pensée. Je ne veux pas affecter ici une sensiblerie déplacée et fausse. Nous avons certes le droit d'user raisonnablement des insectes, et si leur mort peut nous servir, nous sommes en droit de la leur donner. Ce que j'attaque ici, c'est la cruauté indifférente, dédaigneuse, inutile: c'est surtout la cruauté à plaisir. Encore suis-je prêt à la pardonner, à raison de l'inconsidération avec laquelle nous nous laissons aller à ces fautes. On imagine assez difficilement qu'une petite mouche puisse tenir à la vie et souffrir comme nous souffrons. C'est même cette inconsidération que je voudrais combattre.

II

Simple comparaison entre les insectes et nous.

Il n'y a pas d'animaux que Dieu ait répandus avec une profusion plus grande à la surface du globe: l'air, le sol, les eaux, les bois en sont peuplés, et sur les glaces



P. Van Tricht.

du pôle, alors que tout vestige de l'homme a disparu, l'insecte se montre encore, pour représenter la vie dans ces froides régions de la mort.

Dieu ne s'est pas contenté d'en multiplier les légions, il a soigné avec une prédilection particulière ces organisations qui nous paraissent si chétives.

Le système digestif d'un insecte est aussi compliqué, il est plus compliqué que le nôtre : une bouche avec lèvres, mâchoire, langue et palpès, des glandes salivaires, un jabot, deux ou trois estomacs, un foie beaucoup plus élégant que le nôtre, et le reste et le reste.

Un œil sans égal, que dis-je ? Chacune des facettes de l'œil d'un insecte est un œil à part. Celui de la fourmi en a 50, celui du sphynx 1300, celui de la mouche commune 4 000, celui du hanneton 8 800, celui des libellules 12 500, celui du papillon 17 300.

Que sont, à côté de cela, nos pauvres yeux bleus, bruns, noirs, gris ou verts ?

Nous nous vantons parfois de la puissance de nos muscles... un hanneton pourrait bien rire de nous!... Un homme, tirant des deux mains au dynamomètre produit un effort d'environ 110 livres. Nous ne tirons pas

même l'équivalent de notre poids. Un hanneton, attelé par la queue, tire 14 fois son propre poids. A proportion gardée, un cheval devrait tirer 50 000 livres. Une puce, dont la taille n'excède pas un quart de pouce, fait des bonds d'un mètre. Relativement, un lion devrait faire des bonds d'un quart de lieue; l'homme devrait sauter à 750 pieds. La cigale redit au fond de son terrier son petit chant monotone; on l'entend à 300 pieds. Si la voix de l'homme avait, avec son poids, le même rapport que celle de la cigale, nous nous ferions entendre de Paris à Constantinople, 500 lieues, et le malheureux assez imprudent pour éternuer chez lui, serait immédiatement enseveli sous les décombres de sa maison.

Nous avons construit les pyramides. . . C'est fort beau! la plus haute a environ 90 fois la taille d'un homme. Or, une fourmi se construit un palais qui a mille fois sa taille, et le dôme en est assez fort pour que le taureau sauvage et les buffles qui s'y établissent en vedette, de cette hauteur comme d'un observatoire, regardent pardessus les hautes herbes de la plaine, si le lion ou la panthère ne menacent point leur troupeau.

En vérité, ne faisons pas les fiers!

A d'autres points de vue, l'insecte l'emporte encore! N'avons-nous pas mis en œuvre toutes les ressources de l'art et de l'industrie, pour nous parer, et pour ajouter à la beauté naturelle, les beautés factices du luxe et de la coquetterie? . . . Depuis le sauvage qui tatoue sa figure pour lui donner des reflets qu'il admire, jusqu'à l'Européenne qui enlace dans ses cheveux les diamants et les fleurs, que de recherches, que d'efforts, que de préoccupations, que de peines! . . . Si l'on faisait la statistique du nombre d'ouvriers, d'usines, de fabriques, d'ateliers, de

magasins, consacrés uniquement à vous fournir les mille objets qui font partie de votre toilette et de vos parures, on arriverait à des chiffres effrayants! Ah! voyez donc l'aile de ce papillon qui vole... il l'a reçue de Dieu toute faite.

Sans nul doute, entre l'homme et l'animal, il y a un infranchissable abîme: nous portons, nous, dans un corps chétif, non pas seulement de grands cœurs, mais une âme intelligente, libre, lavée et anoblie par le sang de Jésus-Christ. Mais c'est là même ce qui nous condamne; car n'est-ce pas précisément de cette âme que nous avons le moins souci?... Récapitulez les heures d'une seule de vos journées. En consacrez-vous une à votre âme?... Et les autres? Elles passent à mille soins, à mille préoccupations, à mille recherches, dont le niveau ne dépasse pas, et parfois n'atteint pas même le niveau des préoccupations d'un insecte.

P. VAN TRICHT. (*Causeries.*)

Expressions à expliquer : *oppression pénible* — *être gratuitement cruel* — *rectitude des formes* — *classification zoologique* — *gravitation universelle* — *sensiblerie* — *prédilection particulière* — *puissance des muscles* — *équivalent de notre poids.*

Etude du texte. — Cette causerie est divisée en deux parties: dans la première l'auteur accuse les hommes d'un grand défaut: quel est ce défaut? — Et d'abord à quoi l'auteur attribue-t-il notre peu de considération pour l'insecte? — A quoi attribue-t-il ensuite notre cruauté? — L'auteur croit-il que les insectes n'aient aucune sensibilité? — Comment s'apprécie la valeur d'une personne? — Un bon cœur ne s'allie-t-il pas bien avec une grande intelligence? — Quels deux jolis traits l'auteur cite-t-il pour prouver cette vérité?

Dans la 2e partie, l'auteur cherche à démontrer le mérite des insectes ; quels avantages physiques de ces animaux fait-il ressortir ? — Quand l'auteur place ces avantages au-dessus de ceux que l'homme possède, parle-t-il de façon absolue ou de façon relative ? — La force de l'insecte est-elle absolument plus grande que celle de l'homme, ou si elle ne l'est que par comparaison ? — Quel avantage place l'homme au-dessus de tous les insectes et de toute autre créature ?

BAGOT ET LAFONTAINE

Sir Charles Bagot figure au premier plan des gouverneurs anglais animés de l'esprit de justice à l'égard des Canadiens. Son nom évoque, à bon droit, le souvenir d'une œuvre de réparation tardive, réclamée depuis longtemps et dont le mérite lui revient presque entièrement. Le séjour, au Canada, de ce grand politique fut de courte durée, mais il n'en a pas moins laissé une empreinte inoubliable.

Il arrivait au Canada précédé d'une réputation d'homme impartial et droit, réputation acquise dans les hautes missions dont il avait été le mandataire. On louait son bon cœur, sa courtoisie, son désir de faire partout des heureux. Aussi, les Canadiens saluèrent-ils en lui des espérances d'équité et partout la classe dirigeante — évêques et hommes d'État — lui exprima la joie que lui apportait sa présence. L'on s'attendait dans notre province à voir luire l'aube de jours meilleurs. Il était urgent qu'un esprit nouveau vint présider aux destinées d'une nation tourmentée par tant d'agitations depuis soixante ans.

Sir Charles Bagot avait, avant son arrivée au Canada, étudié le problème dont il devait donner la solution. Il envisagea dès lors comme un devoir, sous peine d'échouer dans sa tâche, d'appeler les Canadiens à partager la gestion des affaires. Au mois de juin, Bagot quitta Kingston, siège du gouvernement, pour se rendre à Montréal et à Québec.

Au cours de l'été 1842, son bon vouloir à l'égard des Canadiens se manifeste d'une façon tangible. Le poste de juge en chef était devenu vacant; jamais un Canadien n'avait encore été jugé digne de l'occuper. Bagot y appelle Vallières de St-Réal, qu'il remplace au tribunal de Trois-Rivières par C. Mondelet. Il offre ensuite le portefeuille de solliciteur-général à M. C.-S. Cherrier qui décline l'honneur sous prétexte de mauvaise santé. Sur ce refus, le gouverneur songe à s'adresser à M. Duval, de Québec. Fier de sa générosité, il exulte en faisant part à Lord Stanley de ces bonnes nouvelles, « *all to conciliate the French* », ajoutant: « si tout cela ne les contente point, ils sont bien difficiles! » Hélas! que sir Charles était alors loin de compte! Combien il va lui falloir déchanter!

La session du Parlement s'ouvrit au mois de septembre, au milieu des perplexités générales, car on sentait que la majorité factice, sans cohésion, maintenue seulement par la volonté de Sydenham l'année précédente, s'émiettait de tous côtés. Le gouvernement apparut dans toute sa faiblesse dès les premiers jours de la session; c'est alors que le gouverneur s'adressa à Lafontaine dans le dessein de constituer avec son concours un gouvernement viable. Bagot avait frappé à toutes les portes, avant de se tourner vers lui. Enfin, la force des choses l'inclinait vers

l'homme de la situation, sur lequel convergeaient toutes les aspirations anxieuses de ses compatriotes. Le premier contact de ces deux esprits éminents leur fit constater l'écart de leurs prétentions respectives, en matière de répartition du pouvoir. « Le premier poste judiciaire du pays, la surintendance de l'instruction publique, le portefeuille du solliciteur-général, voilà ce qui doit satisfaire les Canadiens », disait le premier. « Égalité du nombre des ministres entre les deux provinces ; voilà ce que je réclame, répond Lafontaine, et en plus, un portefeuille pour Baldwin, rien de plus, mais rien de moins. » Ces demandes parurent d'abord exorbitantes à Bagot.



Sir Charles Bagot.

Lafontaine, chargé de revendiquer les droits de tout un peuple, repousse toute demi-mesure de justice ; c'est la réparation intégrale qu'il lui faut, l'élévation au pinacle des siens si longtemps relégués dans les bas-fonds de la politique. Notons qu'un ambitieux vulgaire aurait pu

entrer dans le cabinet, avec une part moindre de pouvoir, sans soulever les réclamations d'amis peu préparés à un succès complet. Qu'elle est éclatante aussi et exemplaire la fidélité de Lafontaine envers Baldwin dont il exige l'entrée au Conseil, malgré l'aversion du gouverneur pour son ami!

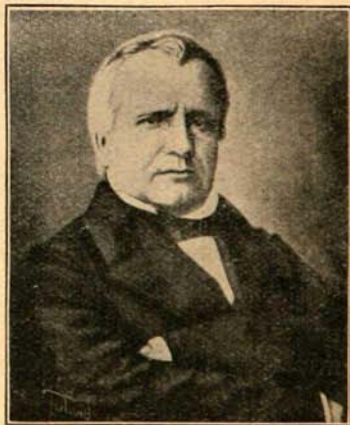
Le succès de Lafontaine en dépassant presque ses espérances, l'étonne lui-même; dans l'exaltation de sa joie, il perd son impassibilité habituelle pour communiquer la bonne nouvelle à ses amis, J. Girouard et Amable Berthelot. Écrivant à ce dernier, il peint en quelques traits l'état de son âme.

« L'ami Girouard doit être fait commissaire des terres avec un siège dans le cabinet. S'il refuse, il ne mérite plus d'être appelé Canadien. Sa nomination est une *amnistie solennelle*. Il appréciera la portée de cette pensée. Je serai autorisé à appeler Morin aux affaires. C'est presque un rêve; cependant, en toute probabilité, il sera réalisé avant 24 heures. Le père Denis-B. Viger en pleure presque de joie. Je passe pour modéré; et, en fait de négociations diplomatiques, on croit que je surpasserai Talleyrand, même Metternich.»

Hélas! l'envers de la gloire et du bonheur cache souvent de grandes tristesses ou d'amers désappointements! Le pays venait à peine d'entrer dans le fonctionnement normal de ses nouvelles institutions, au milieu de la satisfaction générale, qui s'étendait aux régions naguère si hostiles aux Canadiens, qu'une nouvelle affligeante voila de tristesse l'âme nationale. Le gouverneur souffrait d'une recrudescence de la cruelle maladie dont la tension d'esprit à laquelle il avait été soumis depuis six mois avait favorisé les progrès. La science laissait espérer

la guérison ; mais avec cette acuité de vision que donnent parfois les approches de la mort, il se sentit atteint dans le plus profond de son être. Pendant que couché sur son lit de douleur, il percevait les dernières résistances de ses forces à la maladie et éprouvait combien « longues sont les nuits à la douleur qui veille », il lui vint de Londres une lettre qui le souleva un instant au-dessus de sa triste situation, pour lui faire oublier le sentiment cruel de la réalité. Ses efforts dirigés vers la solution de questions déprimantes pour son énergie, s'étaient aussi déployés sans l'agrément politique des ministres anglais, dans le vague de leurs instructions imprécises. Quelle impression sa brusque sortie des traditions avait-elle produite outre-mer ? Mystère qui dura plus de trois mois !

Les lettres du bureau colonial s'enveloppaient de trop de réticences pour que l'on pût y lire une approbation. Enfin la dépêche de lord Stanley du 23 février 1843, contresignait tous ses engagements. A sa lecture, il ne put contenir un éclat de joie et de satisfaction — dernier éclair de bonheur du soir de sa vie — dont il fait part au ministre des colonies. « Il m'est impossible de vous exprimer ma satisfaction, la moitié du plaisir que je res-



Lafontaine.

sens et ma reconnaissance depuis la réception de votre lettre du 23 février. Chaque ligne contient un baume guérisseur, et si le contentement que j'ai tiré de votre lettre et de celles que j'ai reçues en même temps d'Angleterre, m'a privé de repos la nuit dernière, je leur pardonne de grand cœur à raison du bien qu'elles m'ont fait à l'âme.»

Quelles pages émouvantes que l'histoire de Bagot au Canada! Dans un peu plus d'une année se déroule l'œuvre réparatrice, qui semble se précipiter vers son terme avec d'autant plus de rapidité que les heures du libérateur sont comptées. Il brise la longue chaîne que le pays traîne depuis cinquante ans. Lorsque le rideau descend sur un dénouement heureux, lorsque l'on souhaiterait voir le héros jouir du triomphe, il tombe abattu sous les lauriers de sa conquête définitive. Il y a là, ce semble, les éléments d'un drame shakespearien. Si les hommes ne s'apprécient dans l'histoire qu'en raison des services rendus à l'humanité, la grande figure de Bagot mérite une page enluminée au livre d'or des hommes illustres. Sa mort, on peut le dire malgré la banalité de l'expression, fut un deuil national. De toutes parts, dans le Bas-Canada, pendant sa maladie, des prières montaient au ciel pour obtenir sa guérison. Lorsqu'il disparut, ce malheur provoqua des regrets universels et des éloges attristés. Ce concert de louanges teintées de mélancolie, murmurées pieusement autour de sa tombe, forme le plus bel hommage qui puisse honorer la mémoire d'un homme d'État. C'était l'hommage d'un peuple reconnaissant, mis en possession de ses droits. Le poète a dit :

« Ah! toute nation bénit qui la délie! »

ALFRED-D. DECELLES. (*Lafontaine et son temps.*)

Etude du texte. — Toute analyse littéraire comprend quatre parties: 1° Localisation du morceau; 2° Fond du morceau; 3° Sa forme; 4° Vocabulaire.

1° **Localisation.** — Quel est l'auteur de ces pages et de quel livre sont-elles tirées?

2° **Fond.** — Quelle réputation possédait sir Charles Bagot à son arrivée au Canada? — Quelles qualités lui avaient mérité cette réputation? — Quels étaient les sentiments des Canadiens-Français à l'égard de sir Charles Bagot? — Quels postes le gouverneur offrit-il aux Canadiens-Français? — Quel était l'état des esprits à l'ouverture du Parlement de 1842? — Quel homme Bagot appela-t-il à former avec lui un gouvernement viable? — Quelles étaient les prétentions respectives de Bagot et de Lafontaine? — Lafontaine se montra-t-il égoïste dans ses réclamations? — Comment témoigne-t-il sa joie après avoir vu le gouverneur reconnaître les droits des Canadiens-Français? — Quelle épreuve vint à ce moment affliger le pays tout entier? — Sir Charles Bagot était-il inquiet au sujet de l'appréciation de l'Angleterre, quant aux réformes qu'il avait faites dans le gouvernement du pays? — Comment témoigne-t-il sa reconnaissance à Lord Stanley, ministre des colonies? — Quelle appréciation l'auteur fait-il de sir Charles Bagot?

3° **Forme.** — Ces pages de M. de Celles vous semblent-elles bien écrites? — Quelles pensées vous ont frappée davantage? — La métaphore est une figure de style qui permet d'employer un mot à la place d'un autre, en vertu d'une comparaison qui se fait dans l'esprit: dites quelle comparaison s'est faite dans l'esprit de l'auteur pour qu'il ait pu dire: La majorité *s'émiettait* de tous côtés. Lafontaine réclamait l'élévation des siens au *pinacle*. *L'envers* de la gloire et du bonheur cache de grandes tristesses. Dernier *éclair* de bonheur du *soir* de sa vie. Il *brise la longue chaîne* que le pays *traîne* depuis cinquante ans. — Quel sentiment domine les dernières pages du morceau?

4° **Vocabulaire.** — Qu'étaient Shakespeare, Talleyrand, Metternich, Baldwin, Stanley?

Expliquez : *déchanter* — *solliciteur général* — *pinacle* — *amnistie solennelle* — *acuité de vision* — *demandes exorbitantes* — *questions déprimantes* — *bureau colonial*.

POLYEUCTE

ACTE II — SCÈNE VI

Polyeucte, seigneur arménien, entraîné par son ami, Néarque, a renoncé au culte des idoles pour se faire chrétien. La scène s'ouvre au moment où un serviteur est venu annoncer à Polyeucte qu'on l'attend au temple: un sacrifice aux faux dieux doit s'y offrir.

Néarque.

Où pensez-vous aller?

Polyeucte.

Au temple, où l'on m'appelle.

Néarque.

Quoi! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle?
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?

Polyeucte.

Vous, par qui je le suis, vous en souvient-il bien?

Néarque.

5 J'abhorre les faux dieux.

Polyeucte.

Et moi je les déteste.

Néarque.

Je tiens leur culte impie.

Polyeucte.

Et je le tiens funeste.

Néarque.

Fuyez donc leurs autels.

Polyeucte.

Je les veux renverser,

Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes

10 Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes :

C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir,

Je viens de le promettre et je vais l'accomplir.

Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître

De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,

15 Où déjà sa bonté, prête à me couronner,

Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

Néarque.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

Polyeucte.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

Néarque.

Vous trouverez la mort.

Polyeucte.

Je la cherche pour lui.

Néarque.

20 Et si ce cœur s'ébranle?

Polyeucte.

Il sera mon appui.

Néarque.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

Polyeucte.

Plus elle est volontaire et plus elle mérite.

Néarque.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

Polyeucte.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir,

Néarque.

25 Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

Polyeucte.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

Néarque.

Par une sainte vie il faut la mériter.

Polyeucte.

Mes crimes en vivant me la pourraient ôter.

Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure ?

30 Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure ?

Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait,

La foi que j'ai reçue aspire à son effet.

Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

Néarque.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe,

35 Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

Polyeucte.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

Néarque.

Vous voulez donc mourir ?

Polyeucte.

Vous aimez donc à vivre ?

-Néarque.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.

Sous l'horreur des tourments, je crains de succomber.

Polyeucte.

- 40 Qui marche assurément n'a point peur de tomber,
 Dieu fait part au besoin de sa force infinie,
 Qui craint de le nier dans son âme le nie,
 Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

Néarque.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

Polyeucte.

- 45 J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.
 Mais, loin de me presser, il faut que je vous presse!
 D'où vient cette froideur?

Néarque.

Dieu même a craint la mort.

Polyeucte.

- Il s'est offert pourtant ; suivons ce saint effort,
 Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
 50 Il faut (je me souviens encor de vos paroles)
 Négliger, pour lui plaire, et femme, et bien, et rang,
 Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
 Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
 Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaitez ?
 55 S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
 Qu'à grand peine chrétien j'en montre plus que vous ?

Néarque.

- Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime ,
 C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime ;
 Comme encor toute entière, elle agit pleinement,
 60 Et tout semble possible à son feu véhément.

- Mais cette même grâce, en moi diminuée,
 Et par mille péchés sans cesse exténuée,
 Agit aux grands effets avec tant de langueur
 Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
- 65 Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
 Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;
 Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
 Me donne votre exemple à me fortifier.
- Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
 70 Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes.
 Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
 Comme vous me donnez celui de vous offrir !

Polyeucte.

- A cet heureux transport que le Ciel nous envoie,
 Je reconnais Néarque et j'en pleure de joie.
- 75 Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt,
 Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule,
 Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule,
 Allons en éclairer l'aveuglement fatal,
- 80 Allons briser ces dieux de pierre et de métal,
 Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;
 Faisons triompher Dieu, qu'il dispose du reste.

Néarque.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
 Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

CORNEILLE.

Etude du texte. — Au début de la scène, voit-on bien quel va être le caractère de Polyeucte ? — Comment

nous apparait-il d'abord? — Au début, lequel des deux personnages nous semble plus réellement chrétien? —



Corneille.

A quelle parole le courage de Polyeucte commence-t-il à se révéler? — Néarque n'essaie-t-il pas à détourner Polyeucte de son dessein? — Citez quelques paroles par lesquelles Néarque qualifie de présomptueux le dessein de Polyeucte. — Quelles raisons Néarque donne-t-il de son hésitation? — A quoi attribue-t-il le courage et l'enthousiasme de Polyeucte? — Quel est le dénouement de cette scène? — Quel verbe l'expression « aux yeux des hommes » (9e vers) complète-t-elle? — Analysez le mot « occasion » (14e vers). — Détruisez l'inversion qui se trouve dans le 25e vers. — Rétablissez l'ordre grammatical dans le 26e vers. — Rétablissez l'ordre logique dans le 30e vers. — Signalez les inversions qui se rencontrent du 30e au 40e vers.

LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

(commentées d'après le « Rosaire au soleil » par
Francis Jammes.)

Sainte Marie, sainte Mère de Dieu, priez pour les institutrices et les élèves qui se serviront de ce livre. Qu'il fasse monter leur intelligence dans la lumière et leur cœur dans l'amour de Dieu.

Sainte Vierge des Vierges, priez pour la jeune fille qui danse vêtue d'une robe éclatante. Qu'elle arrache un jour de sa chevelure la fleur changeante du monde et la remplace par le lis de vos autels.

Mère du Christ, priez pour tous ceux dont la face est à la ressemblance de l'empreinte du voile de Véronique; acceptez leurs larmes, et qu'elles brillent aux étoiles de votre diadème.

Mère de la divine grâce, priez pour que cette grâce se répande sur les âmes, les pénètre et les adoucisse comme l'eau ruiselante imbibe et lisse les prairies.

Mère très pure, Mère très chaste, Mère toujours vierge, Mère sans tache, rendez vos filles semblables à ces gouttes de pluie teintées de ciel qui roulent sur les feuilles sans y adhérer, ni prendre aucune poussière.



Mère aimable, priez pour les jeunes filles attentives à plaire au prochain dans les moindres occasions.

Mère admirable, priez pour celles qui recueillent les enfants abandonnés et les font leurs, comme vous en avez tant ramassés pour qu'ils soient vôtres.

Mère du bon conseil, priez pour celles qui vous interrogent au moment où elles orientent leur avenir.

Mère du Créateur, priez pour celles qui fonderont un foyer chrétien, pour celles aussi qui sacrifieront à votre Fils, dans le travail et la pénitence, l'éternelle virginité de leur âme.

Mère du Sauveur, priez pour celles qui ramènent au Seigneur les âmes perdues.

Vierge très prudente, priez pour que nous ne nous exposions pas à cheminer dans les voies tortueuses.

Vierge vénérable, priez pour qu'à la fin de notre vie nous inspirions le respect à cause de ce que nous aurons souffert sans cesser de croire.

Vierge digne de louange, priez pour que notre lyre soit juste quand elle vous chante et qu'elle exhale cette harmonie qui de notre cœur s'élève sans effort.

Vierge puissante, priez afin que se réalisent sur la grande trame que le ciel ourdit, les projets que l'on forme pour de modestes bonheurs humains.

Vierge clémente, priez pour que les persécuteurs de votre fils obtiennent miséricorde.

Vierge fidèle, priez que notre fidélité aux humbles devoirs quotidiens ne connaisse pas de défaillances.

Miroir de justice, priez pour nous, vous qui reflétez le ciel.

Trône de la sagesse, priez pour les éducatrices chargées d'instruire les enfants dans la loi de Dieu.

Cause de notre joie, priez pour que nous sentions planer même sur nos douleurs votre ineffable allégresse.

Vase spirituel, Vase honorable, Vase insigne de dévotion, priez pour que nous soyons de loin cette amphore dont le baume sur la voie du Calvaire ne cessa de s'exhaler.

Rose mystique, épanouie sur la couronne d'épines de votre Jésus, priez pour nous.

Tour de David, Tour d'ivoire, priez pour que nous obtenions de vous le recueillement.

Maison d'or, priez pour nous ! Que ce titre reluise comme l'enseigne de l'hôtellerie où vont s'héberger le père sans femme et le fils sans mère.

Arche d'alliance, priez pour nous, vous qui avez connu la loi et le législateur.

Porte du ciel, priez pour nous, à l'heure où nous frapperons à votre cœur ainsi que, le soir venu, les pauvres prennent dans leur main le heurtoir de la ferme charitable.

Etoile du matin, priez pour nous. Astre couleur de rosée et de lys, attirez nos cœurs vers l'océan du ciel.

Salut des infirmes, priez pour nous, vous qui avez considéré dans le corps de votre fils meurtri toutes les affections des membres de tous les hommes.

Refuge des pécheurs, priez pour ceux qui, perdus dans la nuit et la forêt, aperçoivent soudain votre lampe qui rend comme des roses les carreaux de votre chaumière placée sur la bonne route. O Mère, ouvrez-leur.

Consolatrice des affligés, priez pour tous ceux qui pleurent, pour les âmes qui cachent une humiliation, une tristesse, une sollicitude, un remords.

Secours des chrétiens, priez pour nous dans le danger, et dans le naufrage que votre couronne soit notre blanche bouée.

Reine des anges, priez pour nous, que nos gardiens qui sont vos sujets nous fortifient dans l'accomplissement de nos devoirs.

Reine des patriarches, priez pour nous, vous à qui appartiennent les vignes de Noé, les troupeaux d'Abraham et l'orge de Booz.

Reine des prophètes, priez pour nous afin que nous entendions, ainsi que des enfants, le sens de l'Écriture.

Reine des apôtres, priez pour nous, vous que l'on retrouve aux quatre coins du monde, et qui avez voyagé plus que tous les missionnaires ensemble.

Reine des martyrs, priez pour nous, vous qui avez reçu les rubis de la croix sur le front et qui vous êtes imprégnée du supplice de Jésus.

Reine des confesseurs, priez pour nous, vous qui n'avez qu'à vous taire au pied de la croix pour que nous croyions à votre témoignage.

Reine des Vierges, priez pour que nous recevions à la fin l'auréole que vous-même nous préparez.

Reine de tous les saints, priez pour que nous comptions parmi vos plus obscurs sujets, ceux qui, en arrière de la foule des élus, pourront du moins apercevoir un reflet de votre front.

Reine conçue sans la tache originelle, priez pour nous, Reine Mère, unique et divine abeille qui, au milieu du rucher de David, êtes demeurée intacte dans votre auréole privilégiée.

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

5e Année.

(Les titres des morceaux en vers sont imprimés en italique).

Avertissement	1
Prononciation. — A grave	3
O salutaris hostia	4
Le café	6
Un voyage en 1818	P.-A. DE GASPÉ 3
<i>Les Rois</i>	L.-H. FRÉCHETTE 8
La pauvre femme et le denier de Saint-Pierre	11
Noms géographiques du Canada	L'ABBÉ C. ROY 13
<i>Le chêne et l'arbrisseau</i>	L'ABBÉ REYRE 15
Un premier deuil	E. PICHÉ 17
Katari Tekakouita	19
A mesdemoiselles Agnès et Luce Veillot	20
<i>La petite bête</i>	JACQUES NORMAND 22
Prononciation. — E muet	25
Le suisse	LEMOINE 27
Le lin et le chanvre	29
Le R. Père Lefebvre	P. POIRIER 31
<i>L'orme prodigue</i>	P. LEMAY 33
Le sucre et le sel	34
Le père Jogues pendant sa captivité chez les Iroquois	F. MARTIN 37
C'est le bon Dieu qui passe	MGR EMARD 39
Un beau triomphe	HUBIN 41
<i>A l'ange gardien</i>	T. LEROY 43
Prononciation. — E ouvert	44
Une agréable surprise	L'ABBÉ J.-T. DUPUIS 45

Une œuvre sociale des premiers jours de Ville-Marie.	L. CONAN	47
Aimez les fleurs		49
<i>La première parole de Jésus</i>	V. DELAPORTE	51
<i>L'indiscrétion</i>	MME DE MAINTENON	53
La falsification des aliments		55
L'enfant gâté	MGR DUPANLOUP	56
<i>Pauvre à plus pauvre</i>	F. COPPÉE	58
Souvenirs de première communion.	MME OCTAVE FEUILLET	60
Expression. — La voix.		63
Les chiens du Labrador	L'ABBÉ HUARD	65
La femme dans le ménage	J. SIMON	68
Le retour des Français à Québec.	L'ABBÉ AUG. GOSSELIN	70
<i>Le mendiant et l'oiseau</i>	A. DEVOILLE	72
Faire prendre son portrait	H. LARUE	75
Quelques mots pour faire connaissance avec les médicaments.		78
Mort de Champlain	J. DE BAUDONCOURT	80
La bonne humeur	CH. ROZAN	82
<i>Sous la table</i>	J. TREMBLAY	84
Prononciation. — O grave.		85
Tremblement de terre du 3 février 1663.	L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN	86
Le faux chevalier	LÉON GAUTHIER	88
L'ÉTOILE		93
Un épisode de la vie de Louis Jolliet	E. GAGNON	94
<i>L'aumône d'un enfant</i>	A. L. BLANCHECOTTE	96
Première bataille des Plaines d'Abraham	T. CHAPAIS	98
Le dernier repas des martyrs	CHATEAURRIAND	102
<i>Le regard de Dieu</i>	L'ABBÉ F. MARTINEAU	105
Les petites vertus	P.-J. STAHL	108

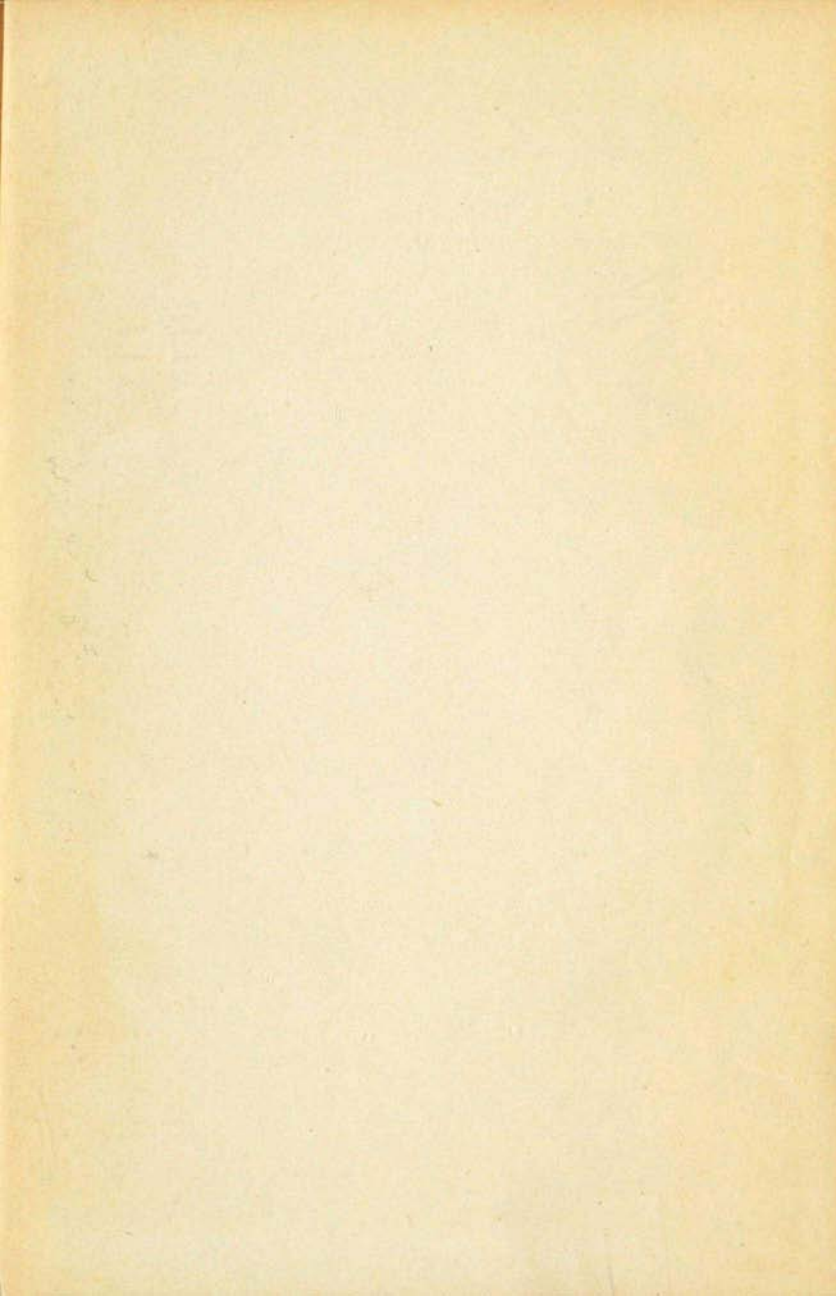
SECONDE PARTIE.

6e Année.

Expression. — Inflexions.		110
L'annonce de la victoire et de la mort de Wolfe.	L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN	112

Quelques petits secrets d'un cordon bleu	113
Au tombeau de Jules Fontaine L'ABBÉ E. CHARTIER	115
Monseigneur de Laval L'ABBÉ A. GINGRAS	118
Victoria A.-B. ROUTHIER	119
Chose vue sur le grand chemin F. COPPÉE	121
Expression. — Inflexions (suite)	123
La toilette et la coquetterie E. WIRTH	125
Vaporisation et condensation J. LEDAY	127
<i>Le Christ</i> B. LAMONTAGNE	129
Résignation LAMENNAIS	130
La meilleure amie des jeunes filles E. LEGOUVÉ	133
<i>Le bon gîte</i> P. DÉROULÈDE	134
Expression. — Inflexions (suite)	136
L'électricité J. LEDAY	138
Le poêle A. RIVARD	140
<i>Le devoir</i> MATHILDE DELAPORTE	142
Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan	143
Adieu à l'église de Notre-Dame de Pitié A. FERLAND	145
Le courage de ma mère P. DÉROULÈDE	147
<i>Les Mille-Iles</i> O. CRÉMAZIE	151
Expression. — Inflexions (suite)	154
De la propreté E. WIRTH	156
<i>Da foudre et les orages</i> TH. MOREUX	159
Les Chardonnerets de Galilée R. BAZIN	162
<i>Le drapeau</i> MARIE DE VALANDRÉ	167
Prononciation. — Voyelles nasales	169
Lafontaine et le français M. B. DE LA BRUÈRE	170
<i>Les absents</i> B. LAMONTAGNE	174
Mort de saint Thomas Becket F. OZANAM	175
<i>Pour un calendrier à effeuiller</i> H. G.	179
Le parleur prétentieux LA BRUYÈRE	179
Prononciation. — Diphtongues	181
Une fête à Montréal R. BAZIN	182
<i>Le mot</i> V. HUGO	184
Un article de la « Vie de Paris » J. CLARETIE	186
<i>Mozart</i> H. DE BORNIER	188
Expression. — Phraséologie	189

La pénitence de Théodose	A. DE BROGLIE	192
<i>Le temps perdu</i>	SULLY PRUDHOMME	195
CHANT NATIONAL CANADIEN		197
Histoire du chien de Brisquet	C. NODIER	198
Prononciation. — Liaisons		203
La charité du cœur	P. VAN TRICHT	206
<i>La tortue et les deux canards</i>	LA FONTAINE	208
Le lierre	MARIE MAUGERET	210
La bataille de Carillon	T. CHAPAIS	213
Expression. — Mouvement		218
<i>Esther</i>	RACINE	222
Les insectes	P. VAN TRICHT	227
Bagot et Lafontaine	A.-D. DE CELLES	233
<i>Polyeucte</i>	CORNEILLE	240
Litanies de la sainte Vierge	F. JAMMES	246



BNQ



C 000 156 639



156639